



400

ROBERT DREYFUS

PETITE HISTOIRE

DE

LA REVUE

DE FIN D'ANNÉE



PARIS

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE

1909

PETITE HISTOIRE

DE LA

REVUE DE FIN D'ANNÉE

DU MÊME AUTEUR

Essai sur les Lois agraires à Rome (Calmann-Lévy).. 1 vol.

La Vie et les Prophéties du Comte de Gobineau (Calmann-Lévy).................... 1 vol.

Quarante-Huit : Essais d'histoire contemporaine (*Cahiers de la Quinzaine*)..................... 1 vol.

VIES DES HOMMES OBSCURS : **Alexandre Weill, ou le Prophète du Faubourg Saint-Honoré** (*Cahiers de la Quinzaine*)..................... 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

25 exemplaires numérotés sur papier du Japon.



ÉMILE VILTARD, compère de revues.

ROBERT DREYFUS

PETITE HISTOIRE
DE
LA REVUE
DE FIN D'ANNÉE



PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909



A MONSIEUR LE C^{TE} HENRY DE LA BASSETIÈRE

Monsieur,

C'est à vous que je dois de pouvoir conter l'histoire de la « Revue de fin d'année », ce petit genre très éphémère, mais en qui s'est inscrite, soirée par soirée, depuis près de deux siècles, la philosophie de notre Boulevard parisien.

Avec une bonne grâce charmante, vous m'avez permis de puiser en toute liberté dans la précieuse collection qu'a su réunir votre inlassable curiosité de bibliophile. J'ai rencontré, dans vos cartons, plusieurs centaines de ces « revues », dont le souvenir eût risqué de périr, si vous n'aviez pris soin d'assembler tant de rares plaquettes, souvent embellies par des vignettes devenues, avec le temps, d'exquis et originaux documents sur la mode et les goûts qui ne sont déjà plus les nôtres. Auprès de vous

aussi, j'ai trouvé la masse des lithographies anciennes, des dessins, des photographies, qui nous aident à revoir les interprètes, petits acteurs, petites actrices, « compères » et « commères » de ces amusettes périmées !

Je n'ai eu qu'à lire, à choisir, à reproduire : mon livre était fait. Veuillez m'accorder, Monsieur, le plaisir de vous l'offrir en hommage de ma sincère reconnaissance.

R. D.



PRÉFACE

Nous avons dîné avec des amis, le mieux que nous avons pu.

Nous entrons dans le petit théâtre dont le nom seul est déjà pour nous comme un gage et un commencement de plaisir. L'affiche promet des quantités de « tableaux », des quantités de « clous », une armée de personnages, et qui doivent se montrer à nous dans le clinquant des décors, de la musique et des lumières, comme si nous étions, en même temps que des boulevardiers, des pachas d'Orient.

Tout cela nous met en belle humeur; la belle humeur nous incline à l'indulgence.

Des amis en qui nous avons confiance et qui sont allés déjà « voir la revue », nous ont juré qu'elle était charmante, étincelante, extravagante : ils ont ri tout le temps! C'est probablement qu'ils étaient mieux disposés encore que nous. Nous, nous ne rions pas; nous ne parvenons pas à rire. Et notre âme s'emplit d'amertume : elle devient mécontente, lugubre, médiocre, comme ce spectacle où nous a menés notre erreur, et que nous nous condamnons maintenant à voir jusqu'au bout, crainte de laisser échapper le hasard d'une minute gaie.

Enfin, vers minuit, tandis que le rideau s'abaisse sur la somptueuse « apothéose » et parmi les dernières agaceries des danseuses, nous passons sans fierté au vestiaire, en nous murmurant à nous-mêmes :

— *Oh! là, là! qu'c'est bête tout ça!...*

Ce refrain fut, justement, le titre très ironique de la revue jouée aux Variétés, le 23 décembre 1860, œuvrette de Clairville et des frères Cogniard, c'est-à-dire des maîtres du genre, et qui n'était pas plus sotte qu'une autre. Et peut-être aurait-il pu servir de titre à plusieurs « revues » jouées depuis cette date, si les titres étaient sincères.



OH! LA, LA! QU' C'EST BÊTE TOUT ÇA!

REVUE DE L'ANNÉE 1860, EN TROIS ACTES ET VINGT TABLEAUX

Par MM. TH. COGNIARD ET CLAIRVILLE

Airs nouveaux de MM. Je NARGEOT et J. BOUCHER

DANSES RÉGLÉES PAR M. BARREZ; MUSIQUE DE M. CAMILLE SCHUBERT

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-DES-VARIÉTÉS, LE 23 DÉCEMBRE 1860

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE SOLEIL	MM. Leclère.
UN MONSIEUR DANS LA STALLE. / SEAUDADA.	Kopp.
M. RIGOLO. / ROBIN DU JUIF ERRANT. / LAZARILLE DU PIED DE MOUTON.	Al. Michel.
LE SOLDAT DE LA MOSELLE. / N'BOUGEONS PLUS. / BEAUJOLAIS. / CHICOT.	Christian.
PHARAMUS	Ch. Potier.
M. SIROP. / VOL-AU-VENT.	Raynard.
POLLENBUCHE. / GUGUSTE.	Grenier.
TATILLON	F. Heuzey.
JACQUOT	Aurèle.
ALEXANDRIN. / ROCAMBOLE. / JOHN.	Ed. Thierry.
GUSEMAN. / BROSMINET.	Ch. Blondelet.
MITOUFLOT	Montrouge.
MACLOU. / CORNIFLARD	Delière.
MONSOREAU	Pastelot.
CASTAGNOLE	Roland.
UN CHASSEUR. / ULRICH.	Charier.
VATEVELD. / DUTOUPET.	Videix.
BIMBROCK	Lalsenc.
UN VIEUX MONSIEUR. / UN GARÇON DE TIR. / UN GARÇON DE THÉATRE.	MM. Forestier.
L'AFRICAIN	Dulinge.
UN EMPLOYÉ	Thibourg.
LE COMPÈRE GUILLERY.	Lucien.
L'ENVERS D'UNE CONSPIRATION	Albert.
UN AVENTURIER	Godard.
BICHETTA. / OURIKA.	Mlles Alphonsine.
LE VIN DE FRANCE. / GARAT.	Jos. Ferreyra.
LA VEUVE ABLOU	Boisgontier.
MANON. / MADAME TATILLON.	G. Baron.
OLYMPE. / LADY JOHN. / PREMIÈRE FÉE.	Henry.
L'ÉTÉ. / JEANNETTE. / FARFALLA.	L. Durand.
LE PRINTEMPS. / L'AMOUR. / GUSMAN.	L. Leblanc.
L'AUTOMNE	Assindon.
L'ÉTOILE DU BERGER. / CHAMBERY.	De Géraudon.
LA COMÈTE. / ÉMERAUDIN.	Marie Garnier.
NINI. / TROISIÈME AMOUR.	Moyse.
LA LUNE ROUSSE. / CADICHE. / TITINE. / HAMZA.	Félicie.
ROSE. / PREMIER AMOUR. / DEUXIÈME FÉE.	Mlles L. Ferraris.
ÉLISE	Clotilde.
LE CONCERT MUSARD. / FIFINE.	Valentin.
ANNA. / QUATRIÈME AMOUR.	Jeanne.
FANNY. / ZOZO. / TROISIÈME FÉE.	Flore.
DEUXIÈME AMOUR. / QUATRIÈME FÉE.	Aimée Dulcy.
MADAME DIOGÈNE. / BOBOCHE.	Rivière.
LE CAFÉ CHANTANT. / JEANNE.	Anna Marly.
ROSETTE. / CINQUIÈME FÉE.	E. Dulcy.
UNE JEUNE FILLE	Henrique.
LE BAIN DE MER. / DEUXIÈME JEUNE FILLE. / ANNECY.	Colombe.
NICE	Lucy.
LE FAUCIGNY	Hélène.
LE CHATEAU DES FLEURS.	Esther.
UNE BLANCHISSEUSE	Alice.
MARCHANDE DE PAPILLONS	La petite Eugénie.

LES ÉTABLISSEMENTS D'ÉTÉ, TROIS PETITES ÉTOILES, LES THÉATRES, DANSEURS ET DANSEUSES, GARDES NATIONAUX, ANGLAIS ET ANGLAISES, RIFLEMEN, RIFLEWOMEN, ORPHÉONISTES, BLANCHISSEUSES, SAVOYARDS ET SAVOYARDES, JEUNES FILLES NIÇOISES, PETITS RAMONEURS, CORIBUS, PAPILLONS, HOMMES D'ARMES, ETC.

DANSE : Mesdemoiselles Albertine, Thévelin, Emma Oges, Léonie Chenat, Mignonne, Jenny, Louise, Zélia, Sophie, Anita, Blanche, Carre, Armandine.

DÉCORS DE MM. NOLAU, RUBÉ, GEORGES ET ROBECCHI; — INSTRUMENTS DE PHYSIQUE DE M. VOISIN; — COSTUMES DESSINÉS PAR M. ACHILLE ET EXÉCUTÉS PAR M. MARANCE ET MADAME GONTIER; — MACHINES DE M. FLORENTIN.

***

Lorsqu'on a ainsi perdu sa soirée, je sais bien comment on se console.

On se console en allant souper.

Au restaurant, l'ennui s'efface et le souvenir reste d'avoir passé quelques heures dans l'atmosphère échauffée et brillante d'un « petit théâtre », — d'un de ces petits théâtres où tout le monde se lorgne, se coudoie, où les gens croient se connaître, même s'ils ne se sont jamais vus, et qui sont un des privilèges et une des grâces de Paris. La salle était jolie, élégante. Et, fort heureusement, il y a eu des entr'actes, de longs entr'actes!

On se console aussi en disant le lendemain, sans malice, à d'autres amis, aux amis qui ne sont pas encore allés « voir la revue » :

— Mais oui! allez-y... Oh! elle n'est pas délirante; mais enfin, elle n'est pas ennuyeuse du tout.

Nos amis iront « voir la revue », à leur tour. Et cela encore, c'est une grande consolation.

***

Hélas! l'agrément essentiel et seul caractéristique de ce petit genre négligé, ce n'est pas l'esprit : il peut être absent. Ce n'est pas non plus la qualité

littéraire, elle est d'ordinaire au-dessous du médiocre. C'est, moins encore, la « fantaisie ».

Ah! certes, on est convenu de dire que la Fantaisie déploie ses ailes sur les revues de fin d'année; et il serait délicieux que ce fût vrai. Tous, nous serions émus et ravis de voir naître enfin des « revuistes » qui seraient à la revue ce que Meilhac et Halévy furent au vaudeville et à l'opérette. Mais peut-être les attendrons-nous longtemps. Et je ne sais guère, dans le passé, qu'une seule revue où soit apparue cette fantaisie poétique qui devrait être la déesse et la muse du genre : *Ailleurs*, revue de M. Maurice Donnay, qui fut jouée en 1891, sur le Théâtre du Chat-Noir, et reste un exemple peut-être unique de la possibilité, pour un homme de talent, d'associer l'optique de la blague sur l' « actualité » parisienne au ton de la littérature.

Non, le charme spécifique de la revue, ce ne sont point les ressources de l'esprit, ni de la tenue, ni de la fantaisie : ce n'est que le plaisir de l'allusion.

Qu'est-ce que l'allusion?

***

L'allusion, dit Littré, est une « figure de rhétorique consistant à dire une chose qui fait penser à une autre ».

a.

Littré ajoute : « On distingue les allusions en historiques, quand elles rappellent un point d'histoire; mythologiques, si elles sont fondées sur un point de la fable; nominales, si elles reposent sur un nom; *verbales, si elles consistent dans le mot seulement, c'est-à-dire dans une équivoque.* »



MADEMOISELLE MÉALY.

Cette dernière sorte d'allusions est peut-être la plus répandue dans les revues de fin d'année. Et je crois même qu'elles forment proprement ce qu'on appelle l' « esprit de revue ».

Pour en découvrir un modèle, ouvrons au hasard la brochure d'une revue jouée à Paris, il y a une douzaine d'années. Cette année-là, *Le Chemineau*, de M. Jean Richepin, fut le grand succès de l'Odéon. Aussi la commère, — c'était « la Chanson », personnifiée par l'agréable Mlle Méaly, — risquait-elle cette gentille réflexion :

LA CHANSON. — Un drame qui s'appelait *Le Chemineau* devait forcément faire son chemin.

LE CHEMINEAU. — Et il l'a fait, madame... sans fatigue...

LA CHANSON. — Sans fatigue... hum !...

LE CHEMINEAU, *se montant.* — Il n'y a pas de hum ! et à ceux qui diraient le contraire...

L'ABONNÉ. — Vous flanqueriez un *Riche... pain...* n'est-ce pas ? Je l'attendais, celui-là !

Nous aussi.

L' « allusion verbale », comme la nomme Littré,



LE ROYAUME DU CALEMBOUR

REVUE DE L'ANNÉE 1855, MÊLÉE DE CHANT, EN TROIS ACTES ET DIX TABLEAUX

PAR MM. THÉODORE COGNIARD et CLAIRVILLE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 8 DÉCEMBRE 1855

ce chimiste de notre langage, c'est tout simplement ce que nous appelons, nous, sans regarder si à fond, l'*à peu près* et le *calembour*

Assurément, le calembour n'est pas toujours un moyen d'allusion si humble. M. Grosclaude, qui est un magicien réfléchi de la cocasserie verbale, a créé des calembours épanouis, troublants, évocateurs, des calembours vraiment riches et forts, et qui chaussent, — ainsi qu'il a dit avec bonheur, — « les bottes de sept lieues de la pensée ». Mais j'ai cherché, volontairement, au bas de l'échelle : car le calembour, plus il est rudimentaire, mieux il nous permet d'isoler l'allusion toute nue, l'allusion vide et, comme eût peut-être dit Kant, l'allusion pure.

Cette allusion-là n'est soutenue, avivée, relevée par rien. Aussi le plaisir qu'elle donne, — si elle en donne, — n'est-il adultéré par rien.

C'est un plaisir sans mélange.

***

Ce plaisir est très mystérieux.

Pour qu'un tressaillement si fugitif puisse naître au théâtre, il faut qu'un certain *savoir* préexiste chez le spectateur et soit ranimé, en vertu d'une suggestion brusque, par l'ouvrage représenté.

Et sans doute, en un premier sens, tout est « allusion » au théâtre, art ramassé, puisque tout doit

y être suggestion et évocation. L'auteur dramatique ne s'adresse-t-il pas sans cesse à la somme de



L'ANNÉE SUR LA SELLETTE,

REVUE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. Bayard et de Courcy,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er Janvier 1837.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS*
1836 et 1837	Mlle WILLEMEN.	LE POSTILLON DE LONJUMEAU	Mlle DÉJAZET.
LA GAZETTE DES TRIBUNAUX	Mlle AUGUSTINE.	UN HUISSIER	M. MALHERBES
FEUILLETON, président du tribunal	M. SAINVILLE.	LORD CRI-CRI	M. LEMERCIER
M. VICTIME	M. ALCIDE-TOUSEZ.	LORD HANNETON	M. BRUNO.
LE CHEVALIER BAYARD, statue du pont de la Concorde	M. LEMÉNIL.	DÉCEMBRE, personnage muet.	M. REMY.
UN ESPRIT DE FEMME	Mme LEMÉNIL.	COEURS DE FEMMES.	
M. CAPITAL DE SAINT-GÉRANT	M. ACHARD.	ESPRITS DE FEMMES.	
MILORD CERF-VOLANT	M. LEVASSOR.	JUGES, AVOCATS, GENDARMES.	

La scène se passe au Palais-de-Justice.

notions et d'expériences accumulées par chacun des spectateurs, afin de susciter en lui l'intérêt, le

rire, les larmes, les émotions? Or, il y a là comme une source permanente d' « allusions » secrètes, pour qui sait les rapporter à l'intimité de son âme.

Mais l'allusion qui s'adresse ouvertement à l'intelligence autant qu'à la sensibilité du public, l'allusion à peine masquée qui prétend atteindre certains groupes ou même la masse des spectateurs, et non plus leurs personnes cachées, — cette allusion-là se rencontre aussi au théâtre, surtout dans la comédie politique, dans la comédie de mœurs ou d'observation : Molière y eut recours dans *Tartuffe*, dans *Le Misanthrope*, dans *Les Femmes savantes* et *Les Précieuses;* Victorien Sardou, dans son *Rabagas;* et Édouard Pailleron, lorsque, dans *Le Monde où l'on s'ennuie*, il peignit, non sans cruauté, le philosophe Caro fêté par un salon célèbre. Ainsi ont toujours procédé, et procèdent encore, les peintres exacts et moqueurs de la société.

Quand des écrivains de ce rang s'aventurent ainsi à risquer devant le public des « allusions » saisissables, que font-ils au juste? Ils ajoutent pour nous, à l'agrément supérieur de leurs ouvrages, un autre agrément accessoire, qui est notre plaisir d'y reconnaître des allusions. Ils combinent deux éléments assez inégalement précieux : l'un exté-

rieur et comme temporaire, et c'est l'allusion; l'autre intérieur et comme éternel, qui est le sens,



SCENE IV:

ROTHOMAGO,

REVUE EN UN ACTE,

par MM. Cogniard frères,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 1e JANVIER 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS	PERSONNAGES	ACTEURS.
ROTHOMAGO, magicien.	M. Barthélemy.	UN PIÉDESTAL.	M. Octave.
PARCHEMIN, vieux libraire. . .	M. Lhéritier.	LA GITANA.	Mlle Déjazet.
LE PÈRE LALOUETTE. . . .	M. Sainville.	LA BOUILLOTTE.	Mlle Willemen.
ROBINSON le brasseur.	M. Achard.	HERMIONE.	Mlle Théodore.
GOLIATH.	M. Levassor.	CASSE-MAJOU, paillasse.	M. Lemeunier.
PLIARDIN, ex-danseur d'Opéra.	M. Levassor.	LA POPULARITÉ, personnage muet.	
COCO-LAVIOLETTE.	M. A. Touzez.	LA STATUE DE LILLE, personnage muet.	
RUY-BLAS.	M. Leménil.	QUATRE MARIONNETTES représentées par des enfans.	

la portée, la force d'expression et de suggestion. Un de ces éléments peut périr dans l'intelligence

du public; mais l'autre a sa vie indépendante, immuable, et doit s'emparer même des spectateurs incapables de se plaire aux allusions, s'il y en a.

Rien de tel dans la « revue de fin d'année », telle qu'elle s'offre à notre goût.

***

Nous n'y découvrons aucun élément d'éternité. L'allusion n'y est pas l'accessoire, mais l'essentiel et le tout. La revue est un spectacle entièrement composé en allusions volontaires à des faits récents et publics, ou, pour user du néologisme si commode que nous a légué le romantisme, à des faits d' « actualité ».

Et le plaisir que le public des petits théâtres sollicite d'un tel spectacle, c'est d'abord le plaisir de « revoir » à la scène les figures et les incidents que, dans la réalité, il a déjà « vus ». La revue, c'est avant tout un aide-mémoire. A la vérité, ce retour sur un passé encore très vivant, parce qu'il est très proche, peut devenir l'occasion de remarques gaies, rapides, satiriques, philosophiques. Elle aussi, la revue pourrait ambitionner, par là, de procurer aux délicats un autre plaisir, plus fin et plus noble; mais ce n'est pas indispensable, et certains spécia-

listes estiment même, apparemment, que ce n'est pas utile du tout. Le nécessaire, c'est que la revue ranime des souvenirs. C'est en ce sens-là



LE

CARNAVAL DES REVUES

REVUE DE CARNAVAL EN DEUX ACTES ET NEUF TABLEAUX

LE SOUPER DE MARDI-GRAS

PROLOGUE

PAR MM. EUGÈNE GRANGÉ ET PH. GILLES

MUSIQUE DE JACQUES OFFENBACH

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS, LE 10 FÉVRIER 1860

— Tous droits réservés. —

---

qu'elle consiste, et doit consister tout entière, en « allusions ».

Ces allusions doivent tendre à être comprises de

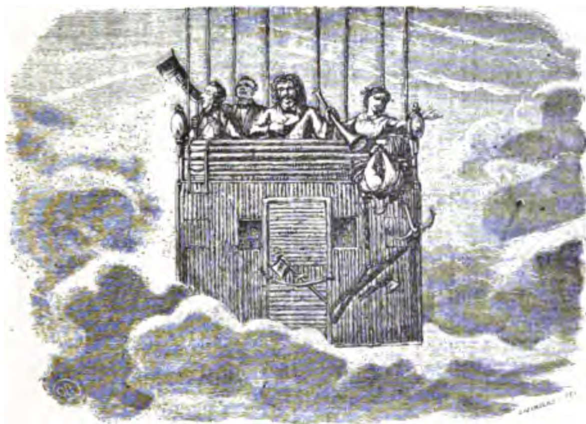
tous les spectateurs, même des étrangers qui forment, de nos jours, un si sérieux élément du public payant des petits théâtres. Aussi faut-il qu'elles se rapportent à de menus incidents, très parisiens, mais très connus, sans quitter jamais la région de ces « actualités » boulevardières dont le récit et le commentaire ont fait le tour des gazettes du monde entier. Même, ceci explique pourquoi les « revues de société », jouées dans les salons, les cercles, les cénacles, amusent parfois bien davantage que les revues jouées dans les théâtres. C'est que leur domaine cesse d'être une sorte de terrain vague : il devient, si j'ose dire, « clos de murs ». Leurs allusions, plus resserrées et plus directes, touchent de plus près et plus à fond le spectateur : à son égard, elles sont vraiment plus mordantes et plus provocantes. Mais, transportées sur le boulevard, ces revues si charmantes paraîtraient souvent inintelligibles.

Au boulevard, comme dans les salons, le domaine du revuiste doit être constamment accessible à tous les spectateurs conviés. Sinon, qu'advient-il? L'allusion ne porte pas; la « scène de revue » fait long feu; les auteurs s'écrient :

— Ce public est stupide! Il n'a pas su saisir nos intentions les plus fines...

Mais c'est eux qui ont tort. Car il n'y a pas deux manières de se plaire à l'audition d'une revue de fin d'année : on entend les allusions, ou on n'entend rien.

Aussi, l'espèce de plaisir que nous avons coutume



EN BALLON

REVUE DE L'ANNÉE 1863

EN TROIS ACTES ET QUATORZE TABLEAUX

PAR

MM. CLAIRVILLE ET JULES DORNAY

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DÉJAZET, LE 26 DÉCEMBRE 1863.

---

d'y aller prendre n'est-elle peut-être, au fond, qu'une vague satisfaction de notre orgueil. Les revues nous procurent ce contentement de pouvoir nous dire assez souvent, et à peu de frais :

— Je sais, j'ai compris, je ne suis pas si bête!

*
* *

Ce plaisir, comment l'éprouver en lisant les vieilles revues du Second Empire, de la monarchie de Juillet, de la Restauration, ou même des revues encore plus surannées? Vis-à-vis des revues de jadis, ne sommes-nous pas, exactement, dans la situation du spectateur contemporain, quand, par aventure, une « scène de revue » plaisante devant lui sur des choses et sur des hommes qu'il ne connaît pas très bien?

Il ne comprend pas, il est humilié, il est triste.

C'est que le genre suppose, à tout instant, une entente secrète et concrète entre l'auteur et le spectateur. Le spectateur apporte en lui un certain contingent de souvenirs encore vifs sur l' « actualité ». L'auteur les évoque et les mêle; il les agite et les anime par sa technique de l' « allusion ». Si les souvenirs sont effacés, où est-on? — Dans une nécropole.

Mais le lecteur des revues défuntes ne peut-il tenter la marche inverse : aller droit à ces « allusions » mortes, les tenir pour autant de *signes* des connaissances, et surtout des sentiments, qu'elles supposaient jadis en vie?

La « revue de fin d'année » apparaîtrait alors comme un document historique bien incomplet, sans doute, et bien fragmentaire, mais d'une originalité évidente : car elle est, sans discontinuer, une synthèse allégorique des préoccupations et des goûts du public moyen de nos petits théâtres, c'est-à-dire de la bourgeoisie, haute ou petite, à l'exclusion des paysans et des ouvriers. Cette bourgeoisie, — pour qui les revuistes travaillent en somme sur commande, et dont ils sont soucieux de traduire fidèlement les tendances momentanées, — exprime par leur voix son sentiment sur les affaires de la cité.

A propos du fait marquant, le « compère » et la « commère », ces descendants du chœur antique, symbolisent, à tout moment, l'instinctive disposition du bourgeois de Paris.

***

Paris est une ville fort agitée par les partis, par les idées.

Toutefois, le « revuiste » parisien n'est pas constamment un très zélé chroniqueur de l' « actualité » politique. Aux époques sans liberté, la censure n'autorise jamais de sa part les allusions qui

seraient de nature à inquiéter le pouvoir. Et même si la censure s'affaiblit, si elle devient très relâchée, très tolérante, ou s'il n'y a plus de censure du tout, comme de notre temps, l'auteur de revues sait se



LE GRAND JOURNAL

FOLIE DRAMATIQUE A GRAND SPECTACLE EN QUATRE ACTES, EN SIX TABLEAUX AVEC PROLOGUE

PAR

MM. HENRI THIÉRY ET ERNEST BLUM

MUSIQUE ARRANGÉE PAR M. KRIESEL. — DÉCORS DE MM. ZARA ET LALOUE. — LES COSTUMES DESSINÉS PAR M. CORNILLET, EXÉCUTÉS PAR M. LANDOLPH ET MADAME DUJARDIN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 27 AOUT 1865

montrer très circonspect et se faire, au besoin, son propre censeur. C'est qu'il connaît bien le Parisien du boulevard.

Ce bourgeois de Paris, qui veut se délasser des travaux et soucis du jour, en occupant le soir un

fauteuil ou une loge dans un petit théâtre, n'aime guère, d'habitude, que le spectacle ramène de force sa pensée sur les problèmes sombres qui, dès le matin, à la lecture des journaux, l'ont mis d'assez



LE PETIT JOURNAL

PIÈCE EN QUATRE ACTES ET DOUZE TABLEAUX DONT UN PROLOGUE

PAR MM. A. DE JALLAIS ET NAZÉ

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-DÉJAZET, LE 20 OCTOBRE 1864

MUSIQUE NOUVELLE DE M. EUGÈNE DÉJAZET. — DÉCORS DE M. FROMONT. — COSTUMES DESSINÉS PAR M. STOPP, EXÉCUTÉS PAR.

---

méchante humeur. A l'égard de la politique, il ne va pas voir la « revue » en vogue pour se souvenir, mais bien pour se divertir, ce qui signifie proprement pour oublier.

Du reste, aux époques de grande liberté théâ-

trale, — seules époques où l'allusion un peu belliqueuse serait permise au revuiste, — la bourgeoisie parisienne elle-même est, parfois, très divisée. Or, il ne serait pas de l'intérêt bien entendu des auteurs ni des directeurs d'offrir à ses divergences l'occasion de s'exprimer dans le tumulte ! Lisez les revues jouées à Paris en 1898, 1899, 1900. L'historien qui, dans mille ou deux mille ans, ne disposerait pas d'autres documents contemporains, ne soupçonnerait point que ce furent, en France, de vraies années de guerre civile, tant les allusions aux dissentiments d'alors y sont espacées, vagues, et le plus souvent inoffensives.

C'est seulement dans les temps et sur les sujets où tout le monde, dans la salle, est à peu près unanime dans l'appréciation de la politique du jour, que la verve politique des revuistes se hasarde à plus de précision et de hardiesse : il en fut ainsi, à deux reprises, en périodes de révolutions, — 1830, et 1848-1851.

***

Mais un autre domaine, très large, est toujours ouvert à la promenade du revuiste.

C'est le domaine des mœurs, de la mode, des

plaisirs, et, par exemple, de ces mille « actualités » très parisiennes, qui se rapportent aux affaires de théâtre, aux succès et aux insuccès de l'année, et à tout ce tapage innocent qui se mène sans cesse, à



TOUT PARIS Y PASSERA

REVUE DE 1858 EN TROIS ACTES ET QUATORZE TABLEAUX

Précédée de PARIS SUR SCÈNE, prologue

PAR MM. GUÉNÉE ET CHARLES POTIER

Musique de M. ORAY; décors de MM. ZARA et LALOUE; costumes dessinés par M. H. BALLUE et exécutés par M. LANDOLPH et Madame DUJARDIN; machines de M. ALPHONSE FOURNIER.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 20 DÉCEMBRE 1858.

Paris, autour des auteurs dramatiques, et surtout autour des comédiens et des comédiennes.

C'est aussi le domaine, — si varié et si riche au XIXe siècle, — de la vie économique, du machinisme, des applications de la science à l'in-

dustrie et au commerce, du perfectionnement continu des moyens de transport et d'échange, ou, comme on disait naguère, des « progrès » du génie humain.

La fertilité de ce domaine s'étend et déborde à l'approche des Expositions.

***

Des Expositions, des Révolutions, voilà ce qui marque le rythme de la « revue », — les deux pôles qui tour à tour l'attirent et sur l'axe desquels elle se développe.

Des Révolutions, phases de bouillonnement, d'inquiétude, d'attente. Des Expositions, phases d'épanouissement et de repos. — A ne regarder que la « revue de fin d'année », les expositions, les révolutions paraissent alterner, en France, avec plus de fréquence et de régularité que partout ailleurs, pour le plaisir ou l'effroi du bourgeois parisien.

Et comme ce petit genre est né à Paris dès le XVIII[e] siècle, pourquoi n'essaierait-on pas de reconstituer, sur une durée voisine de deux siècles, une certaine histoire symbolique et anecdotique de la

bourgeoisie parisienne, — de son caractère, de ses opinions, de ses modes, de ses plaisirs, de ses préférences et de ses aventures, — histoire vue à travers le prisme de la Revue de fin d'année?





PETITE HISTOIRE

DE LA

REVUE DE FIN D'ANNÉE

CHAPITRE PREMIER

LA REVUE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Origines anciennes. — Les « loges » de la Foire. — « La Revue des Théâtres » (1728). — Momus à Montmartre. — Les grands théâtres et les forains. — Marivaux transfuge. — L'avare Opéra. — « La Soirée des Boulevards », par Favart (1758). — M. Gobe-Mouche. — La fille du Clinquailler. — L'amour d'un Petit-Maître. — Maurice de Saxe et le ménage Favart. — Les campagnes de 1758. — Mme Bontour, marchande de curiosités. — Le grenadier La Victoire.

Les titres de noblesse de la « revue de fin d'année », nous savons bien où ils sont : dans Aristophane. Et même, à tenir ses comédies pour ce qu'elles furent vraiment, c'est-à-dire pour de superbes et impitoyables *revues*, — dont les allusions ne sont plus toujours très

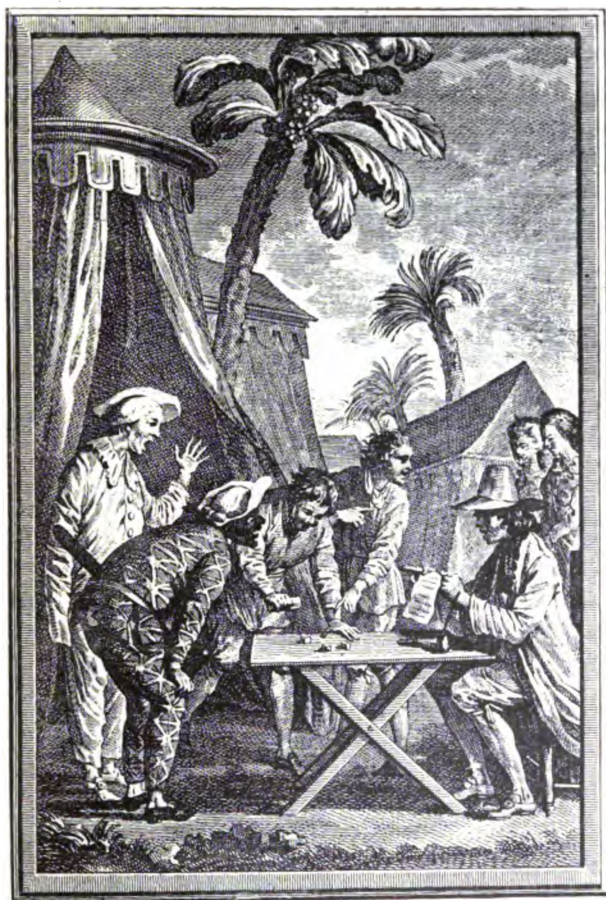
aisées à saisir, mais dont certaines scènes ont extrait de l' « actualité » athénienne sa substance impérissable, — on voit peut-être une certaine chute d'Aristophane à nos spécialistes. Si on n'avait pas d'autre terme de comparaison pour s'éclairer sur la marche du génie de l'homme, ce pourrait bien être à désespérer du *progrès!*

D'Aristophane à nos revuistes, il serait aisé de jalonner le goût de l' « actualité » à la scène. Dès le treizième siècle, le trouvère français Adam de la Halle, *dit* le Bossu d'Arras, composa, pour égayer la Cour napolitaine, des divertissements qui ne sont pas sans parenté avec notre « revue ». Je signale cela, en passant, aux curieux qui ne le sauraient point, afin d'éviter le mépris des érudits qui savent tout.

Plus près de nous, Molière écrivit presque un « acte de revue », sa *Critique de l'École des Femmes.* Les aventures de Cartouche furent mises au théâtre dans le temps même où elles étaient le grand fait-divers du jour. Et *La Devineresse*, de Thomas Corneille, fut le premier drame construit sur l'affaire des Poisons : c'était un spectacle d'actualité.

Ce goût de l'actualité est un goût humain, toujours flottant, un goût qui ne se périme pas. Mais, dans l'histoire du théâtre, il ne s'est traduit par rien de permanent, où il fût permis de reconnaître une habitude des auteurs et un besoin du public, tant que le genre de la « revue » n'est pas né.

La revue est née à Paris, au dix-huitième siècle, dans les charmantes petites « loges » ou baraques de la foire



Marlili r direx. *Delignon sculp.*

LE MONDE RENVERSÉ.

Saint-Laurent et de la foire Saint-Germain. *La Ceinture de Vénus*, *Le Monde renversé* furent parmi ses premiers aspects. Et ainsi, la naissance du genre précéda peut-être un peu, mais de bien peu, la naissance du mot.

Ces légers chefs-d'œuvre du bon et spirituel Le Sage dataient de 1715 et de 1718. Et la première « revue », ainsi nommée, qui doit ici nous retenir, fut jouée en décembre 1728, à la foire Saint-Laurent, par les comédiens italiens.

Son titre est *La Revue des Théâtres*. Elle fut écrite par les acteurs italiens Dominique fils et Romagnesi.

***

A la vérité, la matière n'en est pas encore si riche ni si diversifiée que dans la revue contemporaine. Elle compte une douzaine de scènes, et prélude seulement à notre « acte des théâtres ».

Mais elle est vraiment tout à fait sur le modèle de nos revues de fin d'année.

Même, par une assez piquante rencontre, ses auteurs nous avertissent que « le théâtre représente Montmartre ». Pourtant, Montmartre n'était guère, en ce temps-là, qu'une abbaye et une citadelle, et comme une promenade de Paris. Montmartre ne logeait pas d'esthètes. Mais Montmartre faisait déjà figure de colline sacrée. Et Momus, le petit dieu de la raillerie, fils de la Nuit et chroniqueur né des plaisirs nocturnes, pressent que Montmartre doit recueillir et symboliser

ce que la vie parisienne possède de plus subtil et de plus divin : la compétence sur l'art du théâtre.

« Compère » véritable, il dessine l'« argument » de la revue :

MOMUS, *seul.* — Il faut avouer qu'Apollon me donne aujourd'hui un Emploi bien récréatif! Importuné par les plaintes du Public, il m'ordonne de faire un examen général de toutes les Pièces qui ont été représentées pendant cette année; de punir, ou de récompenser, selon leur mérite, les Auteurs et les Acteurs qui les ont données et acceptées. Je prévois que je vais faire bien des mécontens; mais n'importe, qu'ils ne s'attendent pas que je les flatte : Momus est trop ami de la vérité. Cette commission me met de mauvaise humeur. Morbleu! n'étoit-ce pas assez d'avoir entendu parler de ces Ouvrages, sans être encore obligé d'en faire une révision détaillée? Mrs. les Auteurs s'imaginoient sans doute que je convoquerois cette Assemblée au Mont-Parnasse, *mais j'ai fait réflexion que la longueur du voyage les auroit fatigués, et j'ai jugé à propos de leur donner rendez-vous à Montmartre, pour ne les point dépayser;* je les attends avec impatience, et je voudrois déjà en être débarrassé. Mais que vois-je? deux femmes! la conversation sera longue.

Ce sont deux sœurs. L'aînée, « grande et blonde »; la cadette, « brune et petite ». Elles entrent en se querellant, vu que l'une et l'autre personnifient *La Surprise de l'Amour*, la double comédie de Marivaux.

Marivaux avait d'abord écrit sa pièce pour les comédiens italiens, qui la jouèrent en 1722. La jolie Silvia, dans le rôle de la comtesse, fit longtemps courir Paris. Puis Marivaux avait retouché *La Surprise* pour la

1.

Comédie-Française, où elle n'avait pas si bien réussi, en l'an 1727. Et comme cette petite « revue » de 1728 est faite pour les acteurs italiens, il est naturel que le compère Momus, — tout en réservant, au fond, l'identité des deux pièces dont ils ont eu la primeur, — s'amuse pourtant à glisser quelques bonnes « rosseries » à l'égard de la sœur cadette, de l'infidèle, celle qui a *lâché* la troupe italienne pour s'en aller suivre de plus nobles comédiens.

Ces railleries, comme il est de bonne guerre, s'exercent à l'endroit de la préciosité habituelle à Marivaux; il avait « surveillé son style » et subtilisé à loisir, au moment de confier sa version définitive à l'auguste Comédie-Française :

Momus, *comparant les deux sœurs.* — L'une méprise les hommes, l'autre en est dégoûtée; celle-ci est fâchée de n'être point aimée, celle-là voudrait l'être; on ne se fait aimer de l'une qu'en affectant du mépris pour elle, on ne triomphe de l'autre qu'en feignant de la dédaigner; l'Aînée est veuve, la Cadette n'a plus de mari; un Portrait détermine la première à se remarier, une Lettre engage la seconde à convoler en secondes noces; enfin tout revient au même. Il faut avouer qu'il y a entre vous un grand air de famille.

La Cadette. — Que je suis malheureuse d'être ainsi confondue avec une sœur surannée! Comment, on ne me sçaura nul gré de mes manières à la mode, de l'air dont je me mets à la toilette, de mes distractions, de mes ennuis, *de mes termes choisis? Car enfin, tout le monde est d'accord que je parle comme on ne parle point.* A quel siège aurai-je donc recours si le Substitut d'Apollon même ne me rend pas justice?



C. Vanloo pinx. *L. Massard sculp.*

ZANETTA-ROSA BENOZZI *dite* MADEMOISELLE SILVIA,
comédienne du Roi de la Troupe italienne
(1700-1750).

Momus. — Que voulez-vous, Madame? Ce n'est ni sa faute ni la mienne.

(*Il chante.*)

Pour bien juger de vos discours,
Il faudroit les entendre.

L'Aisnée. — Oh! pour moi, je me flatte d'être intelligible.

Momus. — Je le crois bien, *vous avez été représentée assez de fois pour l'être...*

Et ceci encore est un fier rappel à la gratitude, une allusion par laquelle les acteurs italiens entendent signifier qu'ils n'avaient pas si mal servi, naguère, les intérêts de Marivaux!

***

En ce temps-là, la rigueur des ordonnances asservissait les petites entreprises de la Foire, — Opéra-Comique et autres, — à la suzeraineté implacable de l'Opéra, de la Comédie-Française, ou même à la Comédie-Italienne de la rue Mauconseil, dont la troupe avait droit au titre de « comédiens ordinaires du roi », avec quinze mille livres de pension. Ces puissants théâtres opprimaient et rançonnaient leurs humbles concurrents forains, se faisaient payer par eux la liberté de jouer, rendaient même dans le fait cette grande faveur fort illusoire.

Les petits théâtres hurlaient et raillaient : c'était leur tactique et leur vengeance. Ici, la Foire, chassée de ses asiles, crie sa détresse, invoque la justice de

Momus. Elle se plaint d'avoir été *roulée* dans son « traité » avec l'Opéra :

La Foire. — Puisque vous voulez garder mon argent, faites-moi jouir de votre privilège.

L'Opéra. — Je vous l'ai livré, jouissez-en où vous pourrez.

La Foire. — Eh bien, cédez-moi votre théâtre.

Momus. — Que lui proposez-vous? La Foire sur le théâtre de l'Opéra! Que diroit-on?

La Foire. — Tre-dame! ce ne seroit pas la première fois...

Momus. — Sur son théâtre! quel scandale!

La Foire. — Ordonnez-lui donc, Seigneur, de me rendre mes espèces.

L'Opéra. — Oui, oui, qu'elle s'y attende...

Ici Momus parodie Racine :

MOMUS.

A garder vos écus, il ressent trop de joye
Et l'avare Opéra ne lâche point sa proye.

Et l'Opéra chante avec cynisme :

Air : *Pour toucher son Isabelle.*

Avez-vous dû vous attendre
Que l'argent que j'ai sçu prendre
De ma caisse sortira, a a a a a?
Ah! vraiment, je suis bien tendre,
Quand il s'agit de cela, a a a a a!
Recevoir sans rien rendre,
C'est le ton de l'Opéra, a a a a.

Ne nous apitoyons pas trop sur le sort des petits théâtres. Leurs féroces rivaux pensaient les étrangler tôt ou tard, en quoi ils se trompaient bien. Mais ils obligeaient par là les auteurs forains à une dépense d'originalité ingénieuse, qui n'était plus si indispensable aux écrivains des genres nobles. Dès ce temps, la hardiesse, l'esprit, l'animation, l'initiative se réfugient dans ces petites « loges » de la Foire, scènes de second ordre, si l'on veut, mais suivies et favorisées du public, car elles sont aimables et vivantes.

Chassés du domaine de la tradition et de l'imitation, les fournisseurs infatigables de la Foire et de la Comédie-Italienne se voient contraints d'innover, d'inventer, de s'assurer un territoire spécial et neuf.

C'est le domaine de l'*actualité*.

***

Voici, en 1758, un « Ambigu mêlé de Scènes, de Chants et de Danses », fantaisie du délicieux et facile Favart, qui est bien une « revue » véritable, encore qu'elle n'en porte point le nom.

Cette *Soirée des Boulevards*, jouée par la Comédie-Italienne peu de temps avant sa réunion à l'Opéra-Comique de la Foire, nous introduit comme au centre des aspects frivoles et pittoresques de Paris. Et, si on me pardonne un léger anachronisme, cette indication de décor me paraît déjà comme la légende de quelque estampe de Debucourt :

Le Théâtre représente la partie des beaux Boulevards illuminés; plusieurs tables sont dans le fond et sur les ailes,



TROUPE DE COMÉDIENS ITALIENS EN PROMENADE.

(D'après une ancienne estampe.)

au pied des arbres. Différentes personnes de tous les états y sont assises; des Catalans font danser des Marionnettes sur une planche, au son des hautbois et des cornemuses.

Au lever du rideau, le chevalier de Ventillac joue aux échecs avec M. Bridaut, bourgeois de Paris. Un Catalan chante :

Allons gai, Marionnettes,
Donnez-vous des airs gentils;
Vos façons et vos courbettes
Sont en vogue dans ce pays.
On voit faire vos pirouettes
Aux Financiers, aux Robins, aux Marquis.
On ne rencontre à présent à Paris
Que Marionnettes...

M. Bridaut. — Au diable soit la musique; j'ai perdu.

Le Chevalier, *aux Catalans.* — Retirez-vous, faquins.

Un « garçon limonadier » passe, affairé, devant les joueurs :

Le Chevalier. — Garçon!

Le Garçon. — On y va. (*A la cantonade.*) Hé! la Ripopée, donnez de l'orgeat à ces messieurs et de l'eau des Barbades à ces dames.

Le Chevalier. — Garçon!

Le Garçon. — Allons, allons. (*A la cantonade.*) Que l'on porte une tasse de chocolat à ce vieux commandeur qui est avec cette jeune fille.

Le Chevalier. — Garçon! viendras-tu, bélître?

Le Garçon. —Parbleu! on ne sçauroit servir tout le monde à la fois.

Le Chevalier. — Parle donc, hé! maroufle : tu dois tout quitter, quand le chevalier de Ventillac t'appelle.

LE GARÇON. — Hé bien! que voulez-vous?
LE CHEVALIER. — Donne-moi un verre d'eau.
LE GARÇON, *à part.* — La bonne chienne de pratique!
LE CHEVALIER. — Que dis-tu?
LE GARÇON. — Que vous allez être servi.

Ne voilà-t-il pas le croquis demeuré le plus vrai,



LES POLITIQUES AU CAFÉ TURC.

le plus vif et le plus gentil des oisifs de l'ancien Boulevard? Tandis que ce besogneux chevalier « tire de sa poche un petit pain d'un sou, en fait des mouillettes et les trempe dans son verre d'eau », M. Bridaut lit à voix

haute *Les Petites Affiches*. Cette lecture est interrompue par l'entrée de deux autres habitués symboliques, M. Craquet et M. Gobe-Mouche. Fortes têtes, et de la famille de ces politiques de café qu'une vingtaine d'années plus tard, à la veille de la Révolution, Sébastien Mercier plaisantera en son *Tableau de Paris*. Ils raisonnent sur la « politique mondiale » :

M. Craquet. — L'empereur du Japon vient de déclarer la guerre au Mogol; il a déjà envoyé par terre soixante mille chariots de munitions pour faire le siège de Déli.

M. Bridaut. — Diable!

Le Chevalier. — Écoutez donc, messieurs; voilà qui peut faire changer les affaires de l'Europe. Qu'en pense monsieur Gobe-Mouche?

M. Gobe-Mouche est un peu bègue :

M. Gobe-Mouche. — Eh! mais... mais... Messieurs... hé, hé...

Le Chevalier. — Je suis de votre sentiment.

M. Craquet. — On assure que la place ne tiendra pas plus que sept à huit mois.

Le Chevalier. — Je gage pour neuf.

M. Bridaut. — Vous moquez-vous? Je la prendrois, moi qui vous parle, en deux fois vingt-quatre heures; morbleu! j'ai un projet...

Cet entretien va tourner mal. Ce chevalier si déchu est pourtant homme de qualité; il a été « dans le service »; il enrage d'entendre pérorer ces incompétences, et renvoie ces bourgeois à leurs marchandises : « Où en

avez-vous tant appris, monsieur Bridaut? Est-ce dans vos livres de compte? » Et M. Bridaut d'alléguer que, marchand papetier, il fournit les bureaux de la guerre. Bientôt, on échange des soufflets, les verres se renversent, et le café prend l'aspect de cette table en ruines que nous avons vue dans une caricature célèbre.

L'apaisement est fait par l'entrée d'*un petit marchand clinquailler;* il chantonne ces lestes couplets :

LE CLINQUAILLER.

AIR : *Achetez*, etc.

Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix :
Peignes d'ivoire pour les Belles,
Peignes de corne pour les Maris;
V'là des pompons pour ces D'moiselles,
Et de jolis étuis garnis;
V'là des sifflets pour les Pièces nouvelles;
Depuis longtemps j'en fournis à Paris.
Achetez de mes bagatelles,
Je vends de tout à juste prix.
Etc.

Entre une ingénue. Elle dit qui elle est :

LA MARCHANDE.

V'là la p'tit' Marchand' de plaisir;
Qu'est-c' qui veut avoir du plaisir?
Venez, Garçons, venez, Fillettes;
J'ai des croquets, j'ai des gimblettes,
Et des bonbons à choisir.

V'là la p'tit' Marchand' de plaisir;
Du plaisir, du plaisir.

Le « clinquailler » lui parle gravement, car c'est sa fille :

LE CLINQUAILLER. — Écoute, écoute, Louison ; as-tu déjà beaucoup vendu, mon Enfant?

LA MARCHANDE. — Non, Papa ; mais voilà un louis qu'un Monsieur m'a donné pour remettre tantôt un billet à une Dame qu'il doit épouser, et qu'il m'a fait connoître.

LE CLINQUAILLER. — Donne, c'est toujours quelque chose ; les honnêtes gens se soutiennent comme ils peuvent ; mais auras-tu assez d'adresse pour t'acquitter de ta commission?

LA MARCHANDE. — Oh! que oui, Papa ; ce n'est pas mon coup d'essai.

LE CLINQUAILLER. — Peste!

LA MARCHANDE. — C'étoit moi qui allois porter les billets que Maman écrivoit dès que vous étiez sorti.

LE CLINQUAILLER. — Ah! la petite Masque!

LA MARCHANDE. — Qu'avez-vous donc, Papa?

LE CLINQUAILLER. — Rien, rien : va de ton côté et moi du mien. Il faut avouer que voilà une Fille qui a d'heureuses dispositions.

(*Il sort en chantant.*)

La petite reste. Elle offre des cornets à ce financier qui vainement tourmente Mme du Rezeau, veuve à la mode, accompagnée de sa suivante Marton, et glisse le billet comme elle doit. Mais le financier voit le geste, saisit le billet, le reconnaît pour venir de son rival, le pire des *roués*.

Il met en garde la jeune femme contre son futur épouseur. Mais elle défend l'homme qui lui plaît :

MADAME DU REZEAU.

AIR : *Sotte méthode.*

Ainsi doit être
Un Petit-Maître,
Léger, amusant,
Vif, complaisant,
Plaisant;
Railleur aimable,
Traître adorable,
De tout capable;
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

MONSIEUR DE L'ESCOMPTE.

De la femme qu'il aura
Bientôt il se lassera.

MARTON.

On s'attend bien à cela;
Mais, chacun de son côté,
Même liberté,
Et rien ne sera gâté.
A peine on se voit
Sous le même toit :
Chacun, comme étranger,
Peut vivre à sa guise,
Et s'arranger,
Sans qu'on s'en formalise.

MADAME DU REZEAU.

Ainsi doit être
Un Petit-Maître.
Libre en ses désirs,
De plaisirs en plaisirs
Sans cesse il vole :
Toujours frivole,
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'amour.

MONSIEUR DE L'ESCOMPTE.

L'esprit dégagé
De tout préjugé,
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque Actrice.
Il la meublera
Et l'étalera,
Et dans la coulisse
D'un souper lui parlera...
Viens, c'est à l'écart,
Sur le rempart...
Sa désobligeante (1)
Y conduit l'Infante.
Là, parlant d'abord,
Pensant après,
On donne essor
Aux malins traits;
L'absente a tort,
Et les bons mots
Sont les plus sots propos.

On parle vers,
Concerts,

(1) Étroite voiture pour deux personnes, à la mode du temps.

Bijoux,
Ragoûts,
Chevaux,
Romans nouveaux,
Pagodes,
Modes;
On médit,
On s'attendrit,
On rit :
Grand bruit,
Au fruit;
Au bal on achève la nuit.

Le matin, mis comme un valet,
Pâle et défait,
Monsieur, dans un cabriolet,
Part comme un trait,
Et pousse deux
Chevaux fougueux,
Qui, secouant leurs crins poudreux,
Renversent ceux
Qui sont contre eux,
Et, s'échappant,
En galopant,
Dans ce fracas,
Doublent le pas.

Notre moderne Phaéton,
Prenant un ton,
Va chez plusieurs femmes de nom,
Leur fait la cour pour les trahir;
Les aime comme on doit haïr;
Ensuite il envoye un Coureur
Chez le Maignant, chez l'Empereur,
Demander des assortimens,
Des rivières de diamans,

Pour sa Déesse d'Opéra,
Qui bientôt s'en rira.

MADAME DU REZEAU *et* MARTON.

Ainsi doit être
Un Petit-Maître;
C'est l'homme du jour
Fait pour l'amour.

Ces faciles couplets, écrits en se jouant, ont tout de même un « style » qui met bien au-dessous d'eux, je crois, les rondeaux obscènes de nos revues de fin d'année. Mais si on n'y trouve rien d'égrillard, on y voit pourtant la crudité de mœurs la plus élégante et la plus sincère. Cette galante société du milieu du dix-huitième siècle ne se respectait pas plus que de raison; elle ne se cachait pas; elle s'aimait ainsi. Sur tout, elle était sceptique, sauf sur le plaisir. Elle ne croyait plus qu'à la satisfaction momentanée, celle des sens et celle du désir, comme à la seule qui ne s'égare pas. Elle savait vêtir l'éphémère de ses instincts sous la parure immortelle de l'esprit et de la bonne grâce. Mais, au fond, elle était triste. Dans le sourire de ces versiculets de Favart, on pourrait discerner peut-être comme un commencement de mépris, un pli d'inquiétude et de cruauté.

Ces gens paraissent dire : « Nous sommes plus osés, plus capricieux, plus raffinés qu'on ne fut jamais; cueillons l'heure... Avec nous s'effacera, pour toujours peut-être, l'élégance parfaite, qui est celle de la lucidité. »

*
* *

Et pourtant, l'homme est ainsi fait que, fût-ce dans le libertinage accompli, il lui faut un refuge, un respect.

En 1758, c'est la valeur militaire et la fierté d'être Français. Ces « couplets chauvins » qui forment une chaîne dans l'histoire de la revue de fin d'année, — car le sentiment national résiste heureusement à toutes les secousses de la société française, — nous en trouvons les premiers exemplaires dans cette fantaisie de Favart. Ce n'était point, chez lui, besogne de commande. Lui-même, il avait la fibre; il avait vécu dans les camps, il avait presque été soldat, ayant dirigé naguère la troupe ambulante qui avait suivi le maréchal de Saxe dans sa victorieuse campagne des Flandres.

(Et c'est même à cette occasion que ce beau héros fit d'un peu trop près la cour à la séduisante Mme Favart, et, comme elle était fière, persécuta cet honnête ménage.)

Maurice de Saxe savait que le soldat français est plus apte que tout autre à subir la griserie de la musique dans les combats; et, aux avant-postes, les impromptus bien scandés du gentil Favart collaboraient en ce temps-là à entretenir l'ardeur de l'armée en marche. C'était déjà loin. En 1758, on se bat partout, en Autriche, en Bretagne, au Canada. Depuis trois années, on supporte la triste guerre qui aboutira à créer la force terrestre de la Prusse et la supériorité maritime de l'Angleterre. Les succès alternent encore

avec les revers ; mais la confiance a bien diminué depuis Fontenoy. A présent, c'est la disposition belliqueuse du tranquille public parisien que Favart se charge de ranimer par ses airs de bravoure.

Son interprète est Mme Bontour, bourgeoise de Paris, déguisée en marmotte savoyarde. Cette *Soirée des Boulevards* fut jouée, pour la première fois, le 13 novembre 1758. Mme Bontour raille les Anglais, que les paysans bretons, unis aux troupes du roi, venaient de chasser au mois de septembre, grâce à l'initiative impétueuse de l'obscur officier d'Aubigni. — Le duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, qui s'était tenu assez à l'écart de cette affaire, en avait pourtant la gloire à Paris :

MME BONTOUR. — Vous allez voir tout ce que vous allez voir. (*Elle montre sa curiosité.*) Voilà l'Armée de la guerre; voilà la fameuse descente de Messieurs l'z Anglois.

AIR : *Trinque, trinque, trin.*

Remarquez bien ces Guerriers ingambes,
Qui venoient tenter des exploits nouveaux;
Leurs troupes s'avancent à toutes jambes,
Mais c'est du côté de leurs grands vaisseaux.
Dès qu'on est à leur poursuite,
Ils regagnent pavillon;
Eh! trinque, trinque, trin,
Pour les faire aller plus vite,
Il leur faut un coup d'*Aiguillon*.

Voici un changement de décoration.

(*Même air.*)

Vous voyez nos troupes d'Allemagne
Prêtes à cueillir de nouveaux lauriers,



MME FAVART.

Cochin Fils del.^t *Landon direx.^t*

La Victoire qui les accompagne
Vole sur les pas de nos Officiers.
Chacun d'estoc et de taille
Bravement s'escrimera,
Eh! zingue, zingue, zingue;
Ils vont tous à la Bataille
Ainsi qu'au Bal de l'Opéra.

Allons, tue, tue, pon, pon, pon; Soldats, Officiers, Général, les voilà tous dans la mêlée; victoire, victoire; ton, ton, ton, teronton, ton... Voici maintenant les armées Impériale et Prussienne, dignes rivales, animées d'une égale ardeur pour la gloire.

Air : *Ah! voilà la vie, la vie.*

Dans son camp, tranquille,
S'endort le Prussien;
C'est un sûr asyle
Où l'on ne craint rien;
Mais le général Daune,
En homme plus fin,
Donne, donne, donne
Du réveil-matin.

Remarquez comme les Ennemis abandonnent leurs canons et leurs tentes, qui les embarrassoient, et font de leur armée un camp volant.

(Le feld-maréchal Daun, généralissime autrichien, — l'Autriche était alliée de la France, — venait d'être vainqueur à Hochkirch : il avait pris, le 11 octobre, deux cent quatorze canons à Frédéric II.)



Chansonnier galant et coquet,
chez les Graces Favart prodigua les fleurette
et l'Amour dans ses chansonnettes
retrouve la fraicheur et l'éclat d'un bouquet.

Armand-Gouffe

*
* *

La Victoire, soudard en congé, entre et s'installe à une table des « beaux Boulevards illuminés » :

LA VICTOIRE.

AIR DES *Pantins*.

Tous les cœurs sont réjouis
Dans ce bon pays de France;
Tous les cœurs sont réjouis
Partout où règne Louis.

Garçon! à boire.

LE GARÇON. — Il y a des cabarets plus loin.

LA VICTOIRE. — Je suis bien ici : qu'on me serve.

LE GARÇON. — On ne reçoit point ici de Soldats.

LA VICTOIRE. — Comment? ventrebleu! tu n'as jamais eu de meilleure compagnie; apprends que je suis Grenadier, que j'ai pour camarades des Princes du Sang.

LE GARÇON. — Oh! je n'ai plus rien à dire; qu'est-ce qu'il vous faut, de la bière?

LA VICTOIRE. — Fi donc! c'est une boisson Angloise; donne-moi du vin.

LE GARÇON. — Je suis à vous.

LA VICTOIRE.

AIR DES *Pantins*.

Tandis que les Officiers
Vont combattre l'Angleterre,
Abbés, Robins, Financiers,
A Paris font les Guerriers.
Chaque jour de quelque Iris,
Brusquement le cœur est pris :
Ici l'on ne fait la guerre
Qu'aux Mamans et qu'aux Maris.

Après avoir ainsi témoigné de son mépris pour les civils, La Victoire honore la politesse des guerriers :

LA VICTOIRE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

En France, un vaillant Militaire
Unit l'esprit à la valeur;
Les grâces, le talent de plaire
N'empêchent point d'avoir du cœur.
J'aurions une liste fort ample
Des biaux esprits qui sont Héros.
On t'en citerait maint exemple
Parmi nos braves Généraux.

Puis, comme le petit clerc Griffonnet, son cousin, pâle « bel-esprit », mais gagné par cette verve belliqueuse, s'enrôle d'enthousiasme et, se voyant déjà « dans l'action avec les Ennemis », parle d' « enferrer ces drôles-là », — le sage La Victoire arrête d'un geste sa fougue un peu fanfaronne; il enseigne à ce pétulant jeune cousin la courtoisie, le respect grave de l'adversaire :

LA VICTOIRE.

Doucement, Frère :
Parle mieux de gens aguerris;
Pour qui la victoire a des charmes,
C'est la valeur des Ennemis
Qui fait la gloire de nos armes.

Tumulte au dehors!

— C'est, reprend La Victoire, notre ami La Fleur, soldat au régiment d'Orléans, qui vient ici avec sa

recrue, et tout le peuple qui se réjouit des avantages que nous avons remportés.

— Allons, morbleu, crie Griffonnet, vive le roi!

Et sur cette entrée de La Fleur et de son escorte, tout le « divertissement final » de *La Soirée des Boulevards* éclate comme une fanfare de branle-bas. Un à un, devant les soldats, les nouveaux enrôlés et « différentes personnes du peuple », tous les personnages de l'impromptu reparaissent et font vibrer le patriotisme du parterre :

MONSIEUR BONTOUR.

De nos Guerriers chantons la gloire,
Que tout célèbre leurs succès;
Marchez, marchez à la victoire,
Braves soutiens de nos François;
Tout va répondre à votre zèle,
La Fortune aide un cœur ardent;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Suivez l'honneur qui vous appelle,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA FLEUR.

Braves garçons que l'honneur mène,
Prenez parti dans Orléans,
Not' Coronel, grand Capitaine,
Est le Patron des bons vivans.
Dam' il falloit le voir en plaine
Où le danger étoit l'plus grand;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Lui seul en vaut une douzaine,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE.

Nos Officiers, dans la bataille,
Sont pêle-mêle avec nous tous;
Il n'en est point qui ne nous vaille,
Et les premiers ils vont aux coups;
Un Général, fût-il un Prince,
Des Grenadiers se met au rang;
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Fond sur l'z ennemis et vous les rince,
R'lan, tanplan, tambour battant.

LA VICTOIRE, *à un Garçon.*

Viens vite prendre la cocarde :
Du Régiment quand tu seras,
Avec respect, j'veux qu'on te r'garde,
Le Prince est l'Chef, et j'sons les bras.
Par le courage on se ressemble,
J'ons même cœur et sentiment :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Droit à l'honneur j'allons ensemble,
R'lan, tanplan, tambour battant.

. . . .

LA VICTOIRE.

Lorsque la guerre diminue
Le nombre des soldats d'Cypris,
A l'Opéra faites recrue,
Jeunes Coquettes de Paris :
Là vous enrôlerez sans peine
L'homme de Robe et le Traitant :
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tanplan, on vous les mène,
R'lan, tanplan, tambour battant.

Hussards d'Amour, votre milice
A, comme nous, l'esprit grivois;
A peine est-on dans le service,
Qu'on fait déjà nombre d'exploits :
Adroite et prompte à l'exercice,
Fille s'instruit en un instant.
R'li, r'lan, r'li, r'lan,
Dès quatorze ans la plus novice
Mène un galant tambour battant.
. . . .

LA FLEUR, *au parterre.*

Je m'aperçois que le Parterre
Lui-même se mêle à nos Jeux :
La seule image de la guerre
Anime le cœur et les yeux;
J'en vois plus d'un qui se balance,
Et fait ce geste, en m'imitant,
Et r'li, r'lan, et r'li, r'lan :
En vrai Dragon il chante et danse,
R'lan, tanplan, tambour battant.

Cet « ensemble », par où se termine *La Soirée des Boulevards*, n'évoque-t-il pas, mieux qu'aucun document grave, la bonhomie spontanée, la licence impétueuse, la jolie bravoure qui plaisaient seules au petit public de Paris, trente ans avant la Révolution?

CHAPITRE II

LA REVUE SOUS LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT ET L'EMPIRE

Les théâtres du boulevard. — Le boulevard du Temple. — Les « revues » de Chazet. — Les mariages de Mlle Félicité. — Un regard sur 1793. — Un financier en 1804. — Une revue contre le divorce. — Le vaccin de Jenner. — Napoléon et les revuistes. — Aux armées. — Paris en 1810. — Embellissements de la capitale. — Le Code civil. — Marie-Louise et le roi de Rome. — Espérances des Parisiens.

Aux approches de la Révolution, l'animation parisienne se déplace.

Elle se porte vers le Palais-Royal, devenu comme le *forum* de Paris, le pôle de la double activité indispensable aux Parisiens : agitation dans la politique, agitation dans les plaisirs.

Et non loin du Palais-Royal, un peu vers le nord, les vieux remparts ou « boulevards » rébarbatifs de l'ancien temps, — qui n'étaient encore au seizième siècle qu'une suite de fossés protégeant Paris contre les Anglais, — s'humanisent au dix-huitième siècle; ils se garnissent

d'arbres et de boutiques; ils prennent un air civilisé et guilleret. Comment ne séduiraient-ils pas les petits théâtres?

Autour du Palais-Royal et sur les boulevards, — surtout au boulevard du Temple, — on construit



VUE DU THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE
Boulevard du Temple.

des salles. Les petits théâtres s'industrialisent. Désormais, ils auront des capitaux, des actionnaires, des immeubles. Jadis, à la Foire, ils vivaient côte à côte et ne se différenciaient guère que par le nom de leurs exploitants. Mais voici qu'ils prennent presque tous des noms impersonnels, emblématiques : on ira à la Gaîté



LE BOULEVARD DU TEMPLE.

et à l'Ambigu-Comique du boulevard du Temple, au Vaudeville de la rue de Chartres, au Délassement-Comique, aux Variétés amusantes...

Tous ces noms datent des trente dernières années du dix-huitième siècle.

***

La première « revue », ainsi nommée, de l'époque révolutionnaire, que je rencontre dans la collection de M. le comte Henry de La Bassetière, fut jouée au Vaudeville, le premier jour complémentaire de l'an VI (17 septembre 1798) (1). Son titre est *Il faut un état, ou la Revue de l'an Six*, par les citoyens Léger, Chazet et Buhan.

Ces premières « revues » sont très courtes. Aucune ne dépasse un acte. Elles ont une intrigue, qui se dénoue habituellement par un mariage (2). La plus ancienne est de la fin du Directoire. En serons-nous surpris? Certes, il faudrait bien mal connaître les Parisiens pour penser qu'ils eussent jamais délaissé les petits spectacles, même aux journées les plus sauvages de la crise révolutionnaire. Et Mercier (*Paris pendant la Révolution*) dit juste le contraire. Pourtant, il est naturel que ce genre à allusions très légères ait attendu, pour

(1) Le Vaudeville de la rue de Chartres-Saint-Honoré, fondé en 1792 par Barré et Piis, avait ouvert avec *Les deux Panthéons, ou l'Inauguration du Vaudeville*, par le Chevalier de Piis.

(2) *La petite Revue, ou Quel mari prendra-t-elle?* par les cit. Théophile et Simonnin : ainsi s'intitule la revue du Théâtre de Molière (vendémiaire an XI). Ce pourrait être aussi le titre de presque toutes les petites « revues » d'alors.



JE SUIS MORT D'INANITION POUR N'AVOIR VÉCU QUE D'ESPÉRANCES.

1789 AUX ENFERS,
fait politique en un acte.

naître ou renaître, une atmosphère moins pesante que la Terreur.

Dans *La Revue de l'an Onze, ou Quel est le plus malheureux?* — vaudeville de Chazet, joué au mois de nivôse an XII, — M. Dupont, bourgeois de Paris, décide de marier sa fille à l'homme le plus malheureux de l'année. La jeune fille se nomme Félicité, sans doute en vertu de la loi des contrastes. Et son amoureux, — Duval, — chante avec bon sens :

DUVAL (1).

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

Je ne comprends rien à ce choix :
Ton père, puisqu'il nous sépare,
Pouvait en l'an deux, en l'an trois,
Concevoir ce projet bizarre.

FÉLICITÉ (2).

Que dis-tu! *Dans ces tems affreux,*
J'aurais eu, cherchant à la ronde,
Pour prendre le plus malheureux,
A choisir parmi trop de monde.

Voilà comment, en l'an XII, c'est-à-dire en 1804, on se souvenait de 1793. Aux approches du couronnement de l'Empereur, on respirait : le public parisien a toujours aimé l'ordre dans la rue et les pouvoirs forts.

(1) L'acteur Carpentier.
(2) Mlle Arsène.

Bien entendu, ce jeune Duval ne renonce pas à Félicité. Il utilise divers déguisements propres à évo-



A. P. A. de Piis.

quer les divers personnages qui peuvent prétendre à ce privilège d'avoir été « l'homme le plus malheureux

de l'an XI », et paraît notamment sous les espèces d'un financier mélancolique :

DUPONT (1). — Vous ne devriez pas être malheureux, aujourd'hui que l'on achète tant de choses.

On achète de l'importance,
Et l'on achète du crédit;
On achète de la science,
Et l'on achète de l'esprit.
On achète aussi l'industrie,
On achète jusqu'aux plaisirs.

DUVAL.

Monsieur, dites-moi, je vous prie,
Où l'on achète les désirs.

DUPONT. — Je n'en sais rien, mais pour bien des gens, l'or est la clef du bonheur.

DUVAL. — Eh bien, monsieur, chez moi cette clef n'ouvre pas.

DUPONT. — C'est peut-être votre faute.

DUVAL. — Au milieu de mes biens, je pense à la mort.

DUPONT. — Pensez à vivre.

DUVAL. — Cette crainte m'empêche de jouir du présent.

DUPONT. — Monsieur est-il philosophe?

DUVAL. — Eh non, monsieur, je suis financier.

DUPONT. — C'est différent.

DUVAL. — J'ai un hôtel, des chevaux, des meubles d'un grand prix, un bon cuisinier.

DUPONT. — Beaucoup d'amis!

DUVAL. — Et même des maîtresses, et n'en suis que plus malheureux.

(1) L'acteur Lenoble.



J. B^te. A. CHAPELLE, acteur du Théâtre du Vaudeville.

Pour étourdir le chagrin,	*Pour célébrer le bon vin*
Pour ranimer la folie,	*Le ciel créa l'harmonie.*

La danse interrompue.
de Barré et Ourry.

DUPONT. — Lisez.
DUVAL. — Cela ne m'a pas réussi...
DUPONT. — Allez quelquefois à la comédie.
DUVAL. — Qu'y verrai-je ?

AIR DE *La Fille en loterie.*

Molé n'a-t-il pas disparu!
En vain sur la scène on espère
Revoir encor l'*Amant bourru*,
Le *Méchant*, le *Célibataire.*

DUPONT.

Il a pourtant un successeur,
Qui plaît dans bien des personnages;
Enfin, un *Conciliateur*,
Qui réunit tous les suffrages.

DUVAL. — C'est fort bien, mais la comédie ne m'amuse pas.
DUPONT. — Et la tragédie?
DUVAL. — Pourrait m'amuser davantage, mais je n'y vais pas... Non, non, je ne vois qu'un remède à mes maux, c'est la société d'une femme aimable et jolie.
DUPONT. — Vous pouvez choisir, vous êtes assez riche.
DUVAL. — Je choisis votre fille.
DUPONT. — Vous n'êtes pas assez malheureux.

Ai-je à le dire? A la fin de l'acte, Duval démontre à M. Dupont qu'il est bien le plus malheureux des hommes, puisqu'il n'a pas su le fléchir : il épousera Félicité.

Ces minces intrigues à déguisements étaient bien commodes pour les directeurs des petits théâtres. Elles

comportaient très peu de personnages. Trois est le nombre ordinaire.

Dans *Il faut un état, ou la Revue de l'an Six*, M. Dupont s'oppose déjà au mariage de Félicité avec un homme sans profession. Et le jeune Duval peut ainsi paraître dans six rôles d' « actualité » : un imprimeur-libraire, un prêteur sur gages, un parfumeur, un maître de danse, un peintre, un diseur de bonne aventure...

Autant d'occasions excellentes pour glisser son mot sur l' « actualité ». C'est le moment où Carle Vernet, pour se distraire du genre noble et de ses peintures de batailles, esquisse légèrement des scènes grivoises et populaires. Les auteurs de *La Revue de l'an Six* le complimentent au passage :

DUVAL (1), *en peintre.* — Les conceptions du génie n'appartiennent pas à tout le monde.

DUPONT (2). — J'en conviens; mais il est un genre qui n'exige que de l'esprit.

DUVAL. — Lequel?

DUPONT. — Celui des caricatures.

DUVAL. — En effet, c'est une nouvelle acquisition de notre école.

AIR : *Un jour Guillot trouva Louisette.*

En France autrefois la peinture,
Indulgente dans ses tableaux,
Loin de critiquer la nature,
Savait en masquer les défauts.

(1) Le citoyen Carpentier.
(2) Le citoyen Léger, auteur et acteur.

Mais de nos jours à ses figures
Vernet donnant un tour malin,
A fait, de ses caricatures,
Les épigrammes du dessin.

DUPONT.—Pourquoi n'avoir pas fait de ces épigrammes-là?

DUVAL. — C'est qu'il faut les faire comme lui, ou ne pas s'en mêler.

Ici encore, au dénouement, Duval, reconnu et agréé par Dupont, épousera Félicité. Puis, se tournant vers le parterre, il chantera, dans le « vaudeville » final :

DUVAL.

Tantôt Amant, Artificier,
Tantôt Peintre, tantôt Libraire,
Tantôt Parfumeur ou Sorcier,
J'ai pris six masques pour vous plaire.
Rarement leurs traits isolés
En même tems frappent la vue.
Pour les voir ici rassemblés,
Venez me passer en revue.

*
* *

Comme *La Revue de l'an Six* avait réussi, Chazet prit deux autres collaborateurs, Dieu-la-Foy et Armand Gouffé, et fit avec eux *La Revue de l'an Huit*, qui n'est, au fond, pas autre chose qu'une pièce à thèse contre le divorce, et la première apparemment.

La loi de 1792 avait offert le divorce aux Français et aux Françaises, à des conditions très commodes. Le divorce était admis en cas d'abandon pendant deux années. Et aussi par consentement mutuel. Et la loi per-

mettait même ce fameux « divorce à la demande d'un seul », que réclament à présent MM. Margueritte. Le résultat ne s'était pas fait beaucoup attendre. On vit les divorces se multiplier au point que « l'an VI eut à enregistrer, à Paris, plus de divorces que de mariages ». Dans son rapport de l'an III, le conventionnel Mailhe s'écriait déjà : « Vous ne sauriez arrêter trop tôt le torrent d'immoralité que roulent ces lois désastreuses ! »

Les auteurs de *La Revue de l'an Huit* sont du même avis. Avec eux, nous retrouvons Duval marié. Il a dû s'absenter pour un long voyage d'affaires et, pendant un an, aucune de ses lettres n'est parvenue à Félicité. Ainsi se dessine contre lui, non point par sa faute, un cas de divorce prévu par la loi. Et justement, pendant ce voyage, un jeune fat, nommé Verseuil, s'est introduit dans sa maison, a circonvenu la jeune femme, et la pousse à divorcer.

Voici Duval de retour; mais il ne s'est pas encore fait connaître. Mme Duval, menée par Verseuil, va consulter un procureur.

C'est, naturellement, Duval déguisé :

DUVAL (1). — De quoi s'agit-il?

VERSEUIL (2). — D'un divorce.

DUVAL. — Tant mieux! voilà les seules bagatelles qui nous restent.

MME DUVAL (3), *se rapprochant de Verseuil et tournant le dos à Duval.* — Le vilain homme!

(1) L'acteur Vertpré.
(2) L'acteur Julien.
(3) Mme Belmont.

DUVAL. — Est-ce un divorce que monsieur désire empêcher?

VERSEUIL. — Empêcher? Tout au contraire.



MADAME BELMONT.

DUVAL. — Tant pis!

VERSEUIL. — Comment, tant pis?

DUVAL. — Parce que je respecte fort le mariage.

MME DUVAL, *se retournant précipitamment vers Duval.* — Vous, monsieur?

DUVAL. — Oui, madame.

VERSEUIL. — Ah! ah! ah! ah! quelle plaisanterie!

DUVAL. — Je ne plaisante point; n'est-il pas de notoriété que cet acte respectable...

VERSEUIL. — Comme une partie de bal.

DUVAL. — Le mariage une partie de bal!

VERSEUIL. — Pas davantage : je l'ai dit vingt fois à madame, et c'est tout simple.

AIR DE *La Vaudreuil.*

Il faut se marier
A peu près comme on danse;
Lorsque le bal commence,
On prend un cavalier.
Tous deux d'accord,
On fait d'abord
Quelques pas; mais
Bientôt après,
Un dos à dos
Vient à propos.
Quel bon effet
Il fait!

AIR DE *La Valse.*

Soudain,
La main
Que l'on quitte en chemin
Se prend,
Se rend,
Se reprend,
En courant.
De choix,
De loix,
Nous changeons mille fois.

Pour vous,
Époux,
Que cet exemple est doux!
Le jaloux fait une chasse,
La dame un balancé,
Puis on forme la chaîne;
Mais pour danser, pour aimer,
Nous devons la former
Et la briser sans peine.
Le mariage et le bal
Tous deux iraient fort mal,
Si toujours, en présence,
Les danseurs et les époux,
De leur chaîne jaloux,
Formaient la même danse.

AIR DU *Ballet de Chimène.*

Mais déjà la ronde nous appelle :
On circule, on va de belle en belle;
Par principe il faut être infidèle,
Et du désir
Au plaisir
Courir.
La beauté que nous avons perdue
Loin de nous reçoit d'autres vœux;
Par hasard nous est-elle rendue,
Elle est plus aimable à nos yeux.
Je conclus de cette double image,
Qu'à Paris, grâce au nouvel usage,
Aux yeux du sage,
Le mariage
Ne retrace pas mal
Un bal.

DUVAL. — Corbleu! monsieur, voilà une morale détestable!

MME DUVAL, *s'éloignant de Verseuil.* — C'est vrai, votre gaîté va trop loin.

VERSEUIL. — Permettez, madame; puisque des gens aussi sages que monsieur et moi ont imaginé le divorce, il faut croire qu'ils ont de bonnes raisons.

DUVAL. — Je ne le nie bas; mais parce qu'un caustique guérit mon œil en le brûlant, ce n'est pas une raison pour que j'aime ce caustique. Faites l'application au divorce...

AIR : *Fils rebelle* (de M. Guillaume).

Il offre plus d'un avantage,
Mais les dangers en sont connus;
On peut en approuver l'usage,
On doit en déplorer l'abus.
Quoi! l'hymen sans ce droit barbare,
N'est-il plus qu'un joug onéreux?
Pour rendre les époux heureux,
Faut-il toujours qu'on les sépare?

MME DUVAL, *se rapprochant de Duval.* — C'est horrible!

Les époux Duval, on le devine, ne tarderont pas à se réunir.

*
* *

Ces traits contre le divorce pourraient faire croire qu'en 1800, sous le Consulat, la « revue » n'est encore qu'un succédané de la comédie de mœurs, plutôt qu'un miroir de l' « actualité » quotidienne. Mais non. Ces premières petites revues fourmillent déjà d'allusions très particularisées et directes à la vie publique, — par exemple, à la gloire naissante du jeune Bonaparte, —

aux menus incidents du théâtre et de la littérature, et aux « miracles » de la science.

Ainsi, dans *L'Hôtel garni, ou la Revue de l'an IX* (1801), par Dieulafoy et Chazet, je trouve une vraie « scène de revue » sur le vaccin de Jenner, et sur la difficulté, alors extrême, de propager la vaccine en France :

VACCIN (1), *médecin.* — Vous voyez en moi un des premiers partisans de la vaccine, cette merveille de l'an IX.

POTDEVIN (2), *officieux, faiseur d'affaires, saluant.* — Monsieur...

CLAUDE (3), *jeune paysan.* — Ah! ah! j'ai entendu parler de ça, moi : c'est-il vrai que ça vient d'une bête, monsieur?

VACCIN. — Oui, mon ami, et je suis le premier qui l'ait propagée en France.

POTDEVIN. — Monsieur n'a donc pas craint une découverte faite par une nation rivale?

(On est en novembre 1801; la France vient de signer les préliminaires de la paix d'Amiens avec l'Angleterre.)

VACCIN. — Non, sans doute, puisqu'elle est utile.

AIR : Vaudeville de *Décence.*

D'un préjugé que l'orgueil encourage
La raison s'écarte avec soin :
La vie est un triste pèlerinage
Où l'homme est en proie au besoin.

(1) L'acteur Duchaume.
(2) L'acteur Vertpré.
(3) L'acteur Carpentier.

Ah! dans ce pénible voyage,
Le sage qui rencontre un fruit
S'informe-t-il, quand ce fruit le soulage,
Quel est le sol qui l'a produit?

POTDEVIN. — En ce cas-là, monsieur doit être content des Parisiens.

VACCIN. — Assez... Il y a pourtant encore beaucoup d'incrédules, et surtout une disette de sujets!...

POTDEVIN. — De sujets?

VACCIN. — Oui, de gens qui veuillent se prêter à nos expériences. Vous sentez que, dans la naissance d'une découverte, je paierais pour en trouver...

Et il entreprend de décider ce jeune Claude à se laisser vacciner :

VACCIN. — Soyez tranquille, mon garçon, c'est une opération extrêmement légère.

POTDEVIN. — Très légère.

CLAUDE. — Et moi, je n'en veux pas.

VACCIN. — Deux petites incisions...

CLAUDE. — Non, monsieur.

VACCIN. — Quatre ou cinq jours de malaise.

CLAUDE. — Non, monsieur; non, monsieur.

VACCIN. — Et cent écus d'avance.

Justement, Claude, valet de Mme de Roseval, cherche cent écus pour cette dame, qui est dans la gêne et doit dessiner pour vivre, à son retour de l'émigration. Le dernier argument du docteur Vaccin décide cet honnête garçon : afin d'obliger sa maîtresse, il se prêtera à l'expérience.

***

Très timide, la « revue » ne se risque guère, sous l'Empire, à évoquer les aspects de la vie nationale.

Elle s'en tient encore au mince sourire d'une futilité agréable, mais vite surannée. *La Revue des Gobe-Mouches, ou les Visites du Jour de l'An*, — jouée en janvier 1806 au Théâtre des Nouveaux-Troubadours, — est « dédiée à la Société Universelle des Gobe-Mouches » par son auteur, M. Alexandre, « associé-libre et breveté, correspondant de ladite Société... ». Tel est le ton de la plaisanterie parisienne d'alors.

Par intervalles, ce son de flûte se hausse pour honorer l'œuvre du règne. J'ouvre *L'Auberge dans les Nues, ou le Chemin de la Gloire*, « petite revue de quelques grandes pièces », par MM. Dieulafoi, Gersin et H. Simon (Vaudeville, 7 mai 1810). Dans le « vaudeville » final, ce couplet d'Adam, « personnage lyrique » alors fort en vogue, glorifie les exploits de l'armée :

ADAM (1).

Air nouveau.

Où sont les rochers, les remparts,
Que le soldat français n'affronte!
Pour y planter ses étendards,
Ah! comme il monte!
En vain sur son roc menaçant
L'ennemi veut parler en maître;
Une aigle vient-elle à paraître,
Comme il descend!

(1) L'acteur Hippolyte.



Carle del.

L'ACTEUR HIPPOLYTE.
Rôle d'Adam.

Et un peu plus tard, au printemps de cette même année 1810, qui marque l'apogée de la puissance française et de la gloire de l'Empire, *M. Durelief, ou petite Revue des Embellissements de Paris*, par MM. Barré, Radet et Desfontaines (Vaudeville, 9 juin 1810), célèbre la noblesse de la capitale, les soins donnés aux monuments de l'ancienne monarchie, et les constructions impériales.

Le Louvre achevé, la porte Saint-Denis restaurée... Puis, « ces fontaines jaillissantes qui donnent, à la fois, la fraîcheur et la salubrité ». Et l'Arc de l'Étoile : « Quelle grandeur! quelle majesté dans ce bel arc de triomphe qui domine Paris du haut des Champs-Élysées! Et de là, quelle magnifique avenue conduit au superbe jardin des Tuileries! » Et le joli arc polychrome du Carrousel, « aussi remarquable par la noble simplicité de sa composition que par la richesse de ses détails... »

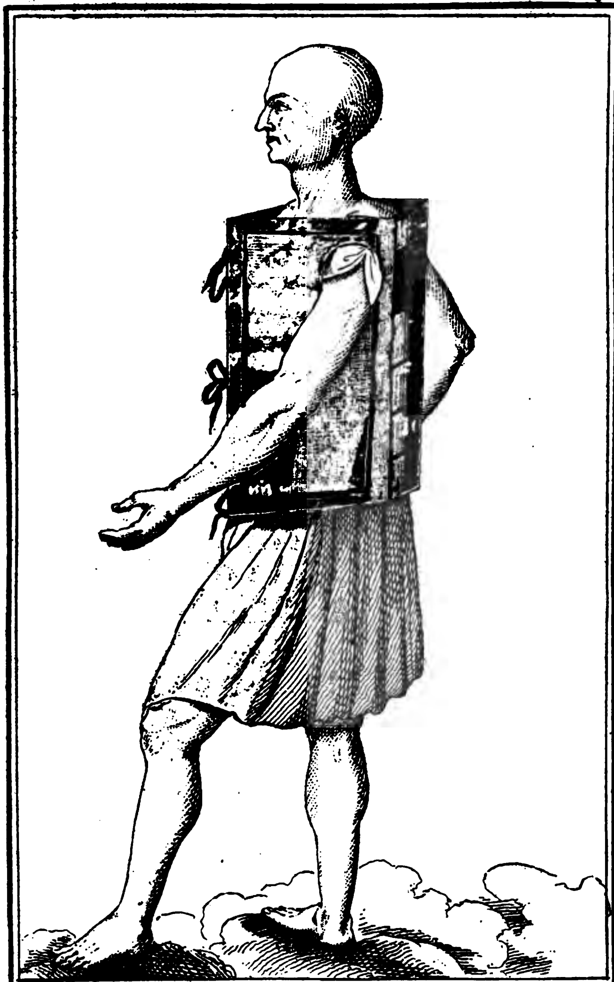
Puis la place, la colonne Vendôme :

MARTIAL (1).

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Cette colonne, que Paris
Voit s'élever avec audace,
Des canons pris aux ennemis
Le bronze en couvre la surface.
En montrant à notre œil ravi
Nos batailles les plus notoires,
La place Vendôme aujourd'hui
Devient la place des Victoires.

(1) L'acteur Saint-Léger.



C. Merle del.

L'ACTEUR ÉDOUARD.
Rôle d'Abel dans *L'Auberge dans les Nues*.

Oui, on s'était battu, bien battu contre toute l'Europe. Et désormais, on souhaitait vivre dans la prospérité d'une paix victorieuse. On était satisfait de Napoléon, mais à condition qu'il voulût bien prendre du repos :

LE NOTAIRE (1). — Monsieur Martial, vous parlez en militaire; mais moi, homme de loi...

MARTIAL, *militaire vétéran.* — Est-ce que vous ne partageriez pas mon enthousiasme pour nos braves?

LE NOTAIRE. — Pardonnez-moi.

AIR : *Quoi ! douze francs ! c'est une extravagance.*

Mon œil surpris ne voit que des miracles,
Dans leurs travaux, dans leurs hauts faits;
Ils ont bravé, vaincu tous les obstacles,
Pour faire, et la guerre, et la paix.
Leurs grands exploits fondant toute puissance,
Commandent l'admiration,
Mais ce qui force à la reconnaissance,
C'est le code Napoléon.

FERDINAND (2), *peintre.* — Oui, messieurs, vous avez raison, l'un et l'autre.

Le récent mariage de l'empereur avec Marie-Louise donnait aux espérances de paix un aliment bien illusoire. Ici, M. Durelief (3), ingénieur-mécanicien, qui a fait un plan de la capitale, s'engage à donner sa fille Victorine au jeune peintre Ferdinand, « si, comme Fer-

(1) L'acteur Fontenay.
(2) L'acteur Isambert.
(3) L'acteur Vertpré.



Joly del.

L'ACTEUR FICHET,
du Vaudeville.

dinand le prétend, Durelief a oublié, dans son plan de Paris, un seul des nouveaux embellissements de ladite ville, et que ledit Ferdinand le lui prouve.... »

Au dénouement, Ferdinand fait cette preuve! L'embellissement oublié, c'est l'impératrice Marie-Louise :

Ferdinand frappe dans ses mains; et à ce signal le pavillon s'ouvre et laisse voir une figure allégorique représentant la ville de Paris, tenant le portrait en transparent de S. M. L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE, *avec cette inscription :* VOILA MON PLUS BEL ORNEMENT! *Le changement se fait au bruit d'une fanfare que joue l'orchestre.*

Au début de l'année suivante, les auteurs d'*Ironsnous à Paris? ou Revue de l'an* 1810,— Merle et Ourry, — témoignent du même attachement à la jeune souveraine (Vaudeville, janvier 1811) :

AIR : *Comme faisait maîtresse* (du Pèlerin).

Bientôt Paris doit à la France
Destiner le plus doux trésor :
Pour la compagne d'un grand homme,
Tous nos désirs s'accomplissant,
On verra le trône de Rome
Sortir du berceau d'un enfant.

Et délicatement, sans le nommer, ils s'inclinent devant le puissant génie dont s'étonnent l'Europe et la France :

Air nouveau.

Parmi les héros de l'histoire,
Chacun jadis faisait un choix,

De César l'un vantait la gloire,
L'autre Alexandre et ses exploits;
Trajan qu'en tous lieux on renomme,
D'un autre excitait le transport,
Mais de nos jours il est un homme
Qui met tout le monde d'accord.

Voilà des « revues » bien respectueuses du pouvoir, et qui se tiennent constamment dans le ton optimiste et louangeur... Le contraire étonnerait sous Napoléon. Mais, patience! La politique agressive ou sombre finira bien par se montrer dans les revues.

Elle vient toujours assez tôt.



Joly del

L'ACTEUR HIPPOLYTE ET MADEMOISELLE BETZY,
du Vaudeville.

CHAPITRE III

LA REVUE SOUS LA RESTAURATION (1815-1830)

La « décadence » de la revue. — Petits vaudevillistes. — Droits d'auteurs. — Le café des Variétés. — Les débuts de Scribe et Dupin. — Les Montagnes russes. — La grande guerre des Calicots. — Le gaz hydrogène. — Les vélocipèdes. — Les omnibus. — Les passages et les rues. — Le libéralisme du Juif errant. — Art dramatique et publicité : les corsets élastiques de Mme Mayer. — L'escrimeuse Angélina, ou les débuts de Mlle Brohan. — Mlle Romantique. — Un mélodrame sous la Terreur. — Les susceptibilités de la censure. — Ah ! si le Roi le savait !

Au temps du retour des Bourbons, si j'en crois les contemporains, voici que la revue est déjà en décadence.

Entr'ouvrons *La Mascaradomanie, ou la Petite Revue*, qui fut jouée au Cirque-Olympique du faubourg du Temple, au printemps de 1817. Le compère Domino s'apitoie sur « Madame des Revues ». Elle-même se lamente :

MME DES REVUES (1). — Ah! mon cher monsieur Domino, vite un fauteuil; je suis dans une faiblesse; je suis

(1) Mme Mascarillis.

prête à succomber... Ah! monsieur Domino, j'ai essuyé bien des revers depuis quelque temps. Vous savez que j'avais fait fortune en l'*an six* et en l'*an huit :* depuis ce temps, elle n'a fait que décliner et maintenant je suis sans ressources.

DOMINO. — En effet, vous n'avez plus cette élégance qui vous distinguait autrefois...

MME DES REVUES. — Que voulez-vous, j'ai perdu mes plus chers favoris, et mes nouveaux courtisans sont trop pauvres pour soutenir le rang où m'avaient placée le bon goût et l'esprit de leurs prédécesseurs.

DOMINO (1). — Qu'est devenu ce voile charmant que tout Paris admirait?

MME DES REVUES. — Il est déchiré, mon cher monsieur.

AIR : *Pégase est un cheval.*

Le Vaudeville satirique
Autrefois avait le secret
Sur ceux qu'atteignait sa critique
De jeter un voile discret.
Ses sectateurs avaient pour base
Respect, décence, esprit, talents;
A peine ils soulevaient la gaze,
On la déchire maintenant.

DOMINO. — Il est vrai que l'allégorie sera bientôt comme la vérité, personne ne voudra lui donner asile.

MADAME DES REVUES.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

J'ai perdu l'esprit et le goût,
Cette gaîté qui savait plaire;
Dès que je parle, on dort debout,
Tant on gâte mon caractère.

(1) L'acteur Charles.



Mme ALBERT.



Mme ALBERT.



Mlle MINETTE.



Mme PERRIN ET Mlle MINETTE.

Théâtre du Vaudeville (vers 1816).

Grâce à nos auteurs d'à présent,
Jugez de ma douleur amère,
Je suis femme, et me vois pourtant
Désormais réduite à me taire.

DOMINO. — Je conçois que c'est cruel. (*Bas.*) Je trouverai bien le moyen de la faire parler. (*Haut.*) Il me semble cependant que nous vivons dans un siècle où l'on a beaucoup de choses à dire.

MME DES REVUES. — Oui, mais il faut de l'esprit, et je l'ai totalement perdu.

Et quel est cet auteur de revue qui ose ainsi déchirer ses confrères ? Il ne nous confie pas son nom. Sa modestie lui permet, sans doute, d'être plus véridique.

Dès 1817, — que diraient les gens de cette époque, s'ils allaient se promener dans nos music-halls ? — on reprochait à la revue d'être devenue indécente, triviale. On comparait les auteurs en vogue aux maîtres de l'ancien temps. On se souvenait avec délices des revues du Consulat, du Directoire. Et on disait : « Vraiment, nous ne sommes pas gâtés... »

Pour nous, qui le sommes moins encore, ces petites revues de la Restauration semblent garder une tenue discrète et un peu falote. C'est peut-être l'effet du recul. Ou peut-être aussi que le vocabulaire hardi de ce temps-là est presque devenu notre vocabulaire élégant ?

*
* *

Pour les écrire, ces revues, il était né toute une nouvelle génération de vaudevillistes : Dartois, Brazier,



Alex. Lacauchie del.

L'ACTEUR BRUNET,
des Variétés.

Delestre-Poirson, Désaugiers, Romieu (le farceur célèbre), Francis, Rochefort (père d'Henri Rochefort), Jouslin de la Salle, de Courcy, Dupeuty, — et surtout Théaulon.

C'étaient de bonnes gens, fort simples, peu avides : ils improvisaient leurs pochades avec un laisser-aller, une gaieté qui nous confondent. Et, entre eux, ils paraissent avoir vécu dans une disposition de bonne confraternité professionnelle et de rivalité non belliqueuse qui est aussi assez loin de nous; ils formaient un petit groupe accueillant, où tout le monde se connaissait bien, où on ne se jalousait pas. Dans leurs livres et leurs souvenirs, ils ne se dénigrent et ne se calomnient point. Ainsi regardés à distance, ils semblent tous avoir été, ou presque tous, de très braves gens. Libre aux douteurs de croire à une illusion d'optique due à l'éloignement! Mais peut-être y a-t-il vraiment quelque chose de changé, depuis ce temps-là, dans l'âme des petits écrivains ?

Probablement, la concurrence était moins dure, les auteurs étant moins nombreux. Puis, les intérêts en jeu n'étaient pas si forts et ne stimulaient pas avec tant d'intensité qu'aujourd'hui l'âpreté du combat.

Si ces vaudevillistes produisaient avec tant d'aisance et de libre fertilité, c'est qu'eux-mêmes s'amusaient les premiers de leurs fantaisies éphémères et qu'il faut bien vivre; mais ils ne s'y enrichissaient pas. L'art dramatique était très loin d'être encore le plus lucratif des métiers littéraires. La Société des auteurs n'était pas constituée; elle date seulement de 1829, à la fin de la









Joly del.

L'ACTEUR BRUNET,
dans ses divers rôles.

6.

Restauration. Jusque-là, le « bureau dramatique » imaginé par Eugène Scribe, — continuateur de Beaumarchais, — commençait à grouper les auteurs; mais les protégeait-il beaucoup?

En 1812, *L'Hermite de la Chaussée d'Antin*, par M. de Jouy, nous apprend que *La Chatte merveilleuse*, — immense succès! — valut douze cents francs à chacun de ses auteurs, et cent mille francs à l'administration du théâtre. Parfois, les auteurs besogneux s'adressaient à des trafiquants en quête de la bonne affaire. On cita longtemps comme un trait de sottise de Théaulon la vente qu'il fit à l'acteur Huet de ses droits dans *Le Petit Chaperon rouge*, opéra-comique écrit par lui pour Boïeldieu : Théaulon toucha quinze cents francs; Huet, plus de vingt mille.

Vingt mille francs, voilà ce que pouvait déjà rapporter au librettiste, vers l'année 1818, un succès considérable, exceptionnel, à l'Opéra-Comique, c'est-à-dire dans un grand théâtre de Paris. Mais les vaudevillistes du boulevard du Temple étaient moins heureux. Brazier dit :

> Une pièce se payait vingt écus, c'était un prix fait comme un habit... On jouait les pièces cent fois, deux cents fois, trois cents fois... On les jouait toujours. Audinot et Nicolet faisaient fortune; les auteurs mouraient à l'hôpital, et tout allait bien.

Naturellement, ces auteurs en donnaient aux directeurs pour leur argent. Mais, grâce à leur verve naturelle, le public était content tout de même; et, de ce côté encore, tout allait bien.



Joly del.

L'ACTEUR TIERCELIN,
des Variétés.

Vingt écus, dit Brazier. Dans ses *Mémoires d'un Vaudevilliste*, Rochefort dit quatre louis, et nous renseigne sur les habitudes de travail de ses prédécesseurs Aude et Dorvigny, dont les « scènes burlesques » firent fureur sous le Directoire et le Consulat :

Brunet commandait une pièce à ses deux fournisseurs comme on commande une paire de bottes; chacun d'eux allait s'enfermer dans un simple cabaret, faisait venir du poulet et du vin, écrivait *sans rature* (j'ai vu leurs manuscrits), et, le soir, l'ouvrage confectionné était livré à la direction, qui payait généreusement ce travail deux louis par tête, et ces pièces étaient jouées plus de cent fois.

C'était l'heureux temps où l'on bâclait des vaudevilles sur des tables de cafés. D'abord à la guinguette des Porcherons. Plus tard, au café des Variétés.

***

Ce café des Variétés devint brusquement célèbre vers 1817, au temps d'incidents qui marquèrent les premiers succès d'Eugène Scribe et du futur « père Dupin ».

Depuis 1798, le théâtre des Variétés était installé au Palais-Royal, salle Montansier. Les pitreries des acteurs Brunet et Tiercelin y attiraient tant de foule que la Comédie-Française et l'Opéra-Comique s'en émurent et renouvelèrent contre les Variétés la petite guerre au couteau menée, sous l'ancien régime, par les grands spectacles contre les forains. Fouché s'en mêla. En






Joly del.

L'ACTEUR TIERCELIN,
dans ses divers rôles.

1806, un décret impérial chassa les Variétés du Palais-Royal et les exila au boulevard Montmartre. Grande consternation! En 1806, le boulevard Montmartre était un quartier excentrique...

(Ceci ne doit pas trop nous surprendre. M. Ludovic Halévy n'a-t-il pas conté qu'en 1805 le père Dupin tua son premier lièvre dans la plaine où est maintenant la place Clichy?)

Brunet ne perdit pas la tête. Il se mit à l'œuvre, et, le 24 juin 1807, — dix jours après la victoire de Friedland, — inaugura solennellement la nouvelle salle des Variétés, avec le brillant *Panorama de Momus*, de Désaugiers, Francis et Moreau.

***

Au mois de juillet 1817, Scribe et Dupin, — ils avaient alors vingt-cinq ans, — donnent aux Variétés *Le Combat des Montagnes, ou la Folie-Beaujon*, à l'occasion de la « rivalité des montagnes russes, suisses, illyriennes, etc., » qui s'élevaient dans tous les quartiers, pour l'amusement des Parisiens, et notamment des « montagnes françaises » que de « riches capitalistes » avaient installées, près la barrière de l'Étoile, dans les anciens jardins Beaujon.

Cette petite revue est assez jolie dans sa ténuité, mais elle eût fait moins de bruit sans un épisode qui remua des passions.

L'élégance française ne s'était pas encore anglicisée : le *chic* populaire était alors militaire et bonapartiste.

L'Empire n'était tombé que depuis deux ans. Les officiers en demi-solde apparaissaient comme des héros et des martyrs. Et ce n'est pas seulement à Issoudun qu'un Philippe Bridau, colonel de trente ans, rayonnait de prestige. A Paris, écrivent Scribe et Dupin dans la préface du *Combat des Montagnes*, « des jeunes gens



VUE DU THÉATRE DES VARIÉTÉS SUR LE BOULEVARD

qui n'avaient jamais été à nos armées, des commis-marchands qui sortaient de leurs magasins, paraissaient dans toutes les promenades avec des moustaches et des éperons... »

Aussi vit-on, dans leur vaudeville, la toute charmante Hortensia, « actrice de l'Opéra », venir à la Folie-Beaujon en compagnie de M. Calicot, « marchand de nouveautés au Mont-Ida », lequel portait « des moustaches, une cravate noire, des bottes, des éperons et un

œillet rouge à la boutonnière de son habit ». La Folie croyait voir un bel officier. Mais Hortensia rectifiait :

HORTENSIA (1). — Vous vous trompez, ma chère; monsieur n'est point militaire, et ne l'a jamais été... C'est M. Calicot.

CALICOT (2). — Marchand de nouveautés au Mont Ida!

LA FOLIE. — C'est que cette cravate noire, ces éperons et surtout ces moustaches : *excusez, Monsieur, je vous prenais pour un brave!*

CALICOT. — Il n'y a pas de quoi, madame.

AIR DE *Julie*.

Oui, de tous ceux que je gouverne
C'est l'uniforme, et l'on pourrait enfin
Se croire dans une caserne
En entrant dans mon magasin;
Mais ces fiers enfants de Bellone,
Dont les moustaches vous font peur,
Ont un comptoir pour champ d'honneur,
Et pour arme une demi-aune.

HORTENSIA. — Monsieur est un jeune négociant qui fera de très bonnes affaires. D'abord, il est déjà très connu : on le rencontre partout, au café Anglais, au boulevard de Gand, à toutes les promenades... Il parle de musique à la Bourse, et de commerce à l'Opéra!... C'est un de nos habitués... Du reste, ne manquant jamais une nouveauté... Voilà pourquoi nous sommes venus vous voir.

La Folie-Beaujon accueille le « jeune négociant » et sa fine amie par des promesses mythologiques, assaisonnement au goût du jour. Ne songe-t-elle pas à trans-

(1) Mlle Cuisot.
(2) C'est le grand comique Brunet.

former ses jardins en « nouvel Olympe »? Elle offre à Hortensia l'emploi de Vénus :

La Folie (1). — Vénus, au comptoir, doit nous attirer tout Paris (2).

Mais Calicot se récrie! il n'entend pas être oublié ·

Calicot. — Ah çà! et moi, belle dame?

La Folie. — En voyant vos moustaches, je voulais



LE COMBAT DES MONTAGNES.

d'abord vous confier la garde de nos jardins, et vous offrir la place de Mars.

Calicot. — Oui, Mars, ça m'aurait assez convenu! ça me rapprochait de Vénus.

(1) Mlle Pauline.

(2) Allusion à la belle Mme Romain, qui tenait au Palais-Royal le café des Mille-Colonnes. Son mari, nous dit le docteur Véron, « par une sorte de compensation, était petit, maigre et manchot » (*Mémoires d'un Bourgeois de Paris*). Ce café fut « le plus brillant et le mieux achalandé » de Paris sous l'Empire et la Restauration.

La Folie. — Mais depuis que vous vous êtes fait connaître, j'ai changé d'idée. N'avez-vous pas vu en entrant ces élégantes arcades, dont les riches magasins, quand ils seront faits, vont rivaliser avec ceux de la rue Vivienne?

L'Hermite de la Chaussée d'Antin (1), *compère.* — J'entends, on vous propose la place de Mercure.

Calicot. — Ah! Mercure... n'est-ce pas le dieu du commerce... celui qui porte un caducée à la main et des ailes aux talons. Je les mettrai à la place de mes éperons... Ma foi, va pour les dieux de nouvelle fabrique.

La Folie. — De mon autorité privée, je vous donne l'apothéose!

Apothéose ironique, — mais ironie sans méchanceté! Pourtant, cette phrase acérée : « Je vous prenais pour un brave » — avait offensé les commis-marchands. Chaque soir, ils vinrent assiéger le théâtre, menacer Brunet. On dut appeler les gendarmes, et quatre manifestants furent traînés en correctionnelle.

La première du *Combat des Montagnes* avait été donnée le 12 juillet 1817. Mais le tapage ne commença qu'à la treizième représentation. Dix jours plus tard, le 5 août, Scribe et Dupin répliquent par un nouveau petit acte : *Le Café des Variétés.*

***

Le prétexte en est ingénieux.

Dans *Le Combat des Montagnes*, l'irrespect des jeunes vaudevillistes ne s'était pas tenu à M. Calicot : ils avaient

(1) L'acteur Cazot.

aussi montré un petit bossu un peu ridicule, le bossu Gobin, personnifié à ravir, disait-on, par l'acteur Vernet.



MADEMOISELLE PAULINE.

Serrurier de son état, le bossu Gobin s'aventurait par mégarde dans les jardins Beaujon, au moment

où toutes les « montagnes » rivales de Paris, — montagnes russes de la barrière des Ternes, montagnes suisses de la Chaumière, montagnes égyptiennes du jardin du Delta, montagnes illyriennes, — quittaient, en se querellant, le tribunal de la Folie. En sortant, l'une d'elles heurtait le petit bossu et le jetait à terre. Sitôt relevé, Gobin exhalait sa fureur :

LE BOSSU.

AIR DE *La Pipe de tabac.*

La montagne était de calibre;
Devant moi la voyant venir,
Crac, j'en ai perdu l'équilibre.

LA FOLIE.

Elle aurait dû le rétablir.

LE BOSSU. — A quoi servent les montagnes, et où est la nécessité qu'il y en ait ici-bas?

LA FOLIE. — Monsieur a ses raisons pour en vouloir aux montagnes.

LE BOSSU. — Oui, madame, j'en ai plein le dos. Il me souvient des montagnes russes, j'en ai un jour régalé toute la maison; ma femme et mon premier garçon en ont eu une courbature, et moi j'en ai eu une bosse au front en tombant sur le dos, le contre-coup apparemment.

LA FOLIE. — Ici, c'est bien différent; si vous voulez seulement vous donner la peine d'entrer.

LE BOSSU. — J'en serais bien fâché, donner trois livres pour ça... Ce n'est pas que je regarde au prix, un artiste comme moi.

LA FOLIE. — Ah! Monsieur est artiste?

Dans le quartier, on le dit serrurier. Mais Scribe et Dupin sont trop vaudevillistes pour montrer un bossu



Al. Lacauchie del.

VERNET.

modeste. Et Gobin préfère se donner ici pour « artiste-mécanicien ».

Railleuse, la Folie lui offre aussitôt ses entrées, s'il consent à réparer la « mécanique ingénieuse » de ses « montagnes », qui s'arrête un peu trop souvent. Gobin est tenté. Alors, la Folie feint un scrupule... C'est lui rendre mauvais service, peut-être, que l'éloigner de son logis :

Le Bossu. — Écoutez donc, belle dame, ça n'est pas de refus.

La Folie. — Mais votre femme et votre premier garçon?

Le Bossu. — Ah! je n'y tiens pas du tout.

La Folie. — Si en votre absence on vous jouait quelques tours.

Le Bossu. — De ce côté-là, comme ça m'est égal, ça m'est bien égal!... *Je suis fait aux tours*... Et quelle place me donnez-vous?

La Folie. — Il y en a une dans l'Olympe, qui vous convient si bien... celle de Vulcain.

Cette Folie est impitoyable! Personne n'est certain d'échapper à ses quolibets, ni les bossus, ni les commis de nouveautés! Offrir « la place de Mercure » à M. Calicot, et celle de Vulcain à Gobin, quelle impertinence et quelle perfidie!... Aussi, dans leur *Café des Variétés*, — improvisé, monté, joyeusement représenté en moins d'une semaine, — Scribe et Dupin, s'amusent-ils, maintenant, à imaginer qu'à l'exemple des calicots, la corporation des bossus eût ressenti l'outrage.

Mené par sa femme, le bossu Gobin vient pour envahir le théâtre des Variétés!

Sitôt dans la salle, Gobin compte bien siffler la

scène qui tourne les bossus en dérision. Mais il faut d'abord entrer. Voyez quelle queue interminable! Tous ces badauds veulent voir *Le Combat des Montagnes.* Et ils obstruent le café du théâtre, — le « café des Variétés », qu'on nommait aussi, en ce temps-là, café Dehodencq. Ce café, qui donne sur le boulevard Montmartre, communique avec le vestibule des Variétés. Scribe et Dupin l'ont élu pour décor de leur à-propos.

Moka (1), le garçon de café, est furieux :

MOKA.

AIR : *Allons, dépêchons.*

Depuis une heure, voilà
Qu'à la porte l'on s'installe,
Et c'pauvre public bâill' déjà,
Comm' s'il était dans la salle.

UN CHALAND.

Voilà qu'on ouvre, je crois.

MOKA.

Monsieur, votre demi-tasse?

LE MÊME.

Par où passe-t-on, dis-moi?

MOKA.

C'est au comptoir que l'on passe.

CHŒUR.

Mon Dieu! quel fracas!
Que font-ils donc là bas?

(1) L'acteur Odry.

Ici l'on ne s'entend pas.
Mon Dieu! quel fracas!
Que font-ils donc là-bas?
Et pourquoi n'entre-t-on pas?



MADAME VAUTRIN,
des Variétés.

Mme Gobin (1), qui attend au café, s'impatiente :

MME GOBIN. — Monsieur le garçon, y a-t-il encore la queue?

(1) L'actrice Vautrin.

MOKA. — Madame, jusqu'à l'entrée du café. On ne peut pas pénétrer sous le vestibule.

MME GOBIN. — C'est insupportable; vous verrez que mon mari n'aura pas de billets, depuis une heure qu'il est à la queue, et tout cela pour une méchante pièce.

MOKA. — Ça, c'est vrai, c'est ce que tout le monde dit;



L'ACTEUR POTIER.

mais il n'y a que celles-là qui prennent. Regardez-moi *Phocion;* le voilà bien avancé avec son mérite...

(*Phocion*, qu'est cela? — Une tragédie de Royon, auteur aujourd'hui fort oublié, que le Théâtre-Français joua en 1817 : « ouvrage estimable, mais d'un

genre trop sévère pour attirer la foule ou plaire à la multitude ». Ah! si ce M. Royon avait fait jouer sa tragédie par Potier, le comique des Variétés : « Vous auriez vu! » conclut Moka.)

Et Gobin qui ne revient pas!

Mme Gobin s'en inquiète. L'obligeant Moka la rassure :

Moka. — Ah! j'y suis; votre mari, n'est-ce pas ce petit bossu qui était avec vous, et qui depuis un siècle est à la queue? Tenez, on le voit d'ici; il est encore à la même place!

MADAME GOBIN.

Air : *Vivent les Gascons !*

Je crois que j'en perdrai l'esprit;
Mon Dieu, quel homme,
Quel petit homme!
Je crois que j'en perdrai l'esprit,
Voyez donc comme
Il est petit!
Enfin l'y voilà maintenant :
Eh! mon Dieu, qu'est-ce qui l'arrête?
Voilà que tout le monde prend
Des billets par-dessus sa tête.

Mais le voici!

Gobin, — c'est toujours le comédien Vernet, ce « jeune acteur plein de gaîté et de naturel », au témoignage des auteurs, qui, dans *Le Combat des Montagnes*, jouait déjà le rôle du Bossu et sut, « avec un rare talent, donner à ces deux rôles une couleur et une physionomie différentes, » — Gobin fait enfin son en-



GOBIN,

J'AI BIEN LES BILLETS; MAIS JE N'AI PAS DE PLACE ..

Le Café des Variétés. Sc. III

trée. Et il est vraiment d'excellente et gentille humeur, ce petit bossu :

GOBIN.

AIR : *Bon voyage.*

Roul' ta bosse, mon cher Gobin.
Si, dans la foule,
Va toujours qui roule,
Roul' ta bosse, mon cher Gobin,
Te voilà sûr de faire ton chemin.

MME GOBIN. — Vous avez donc enfin les billets?

GOBIN. — Oui, ma petite femme...

MME GOBIN. — Entrons donc vite, au lieu de nous amuser. Où sont ces billets?

GOBIN. — J'ai bien les billets; mais je n'ai pas de place, car il n'y en a plus.

MME GOBIN. — Comment?

GOBIN. — Eh bien! ma petite femme, nous irons ailleurs; je me verrai jouer une autre fois.

LEGRAND (1), *souffleur du théâtre.* — Comment! monsieur, vous voir jouer... Est-ce que vous vous croyez offensé?

Voilà le point brûlant. Et, en douceur, par la voix du sage petit bossu, Scribe et Dupin vont taquiner, inviter à plus de tolérance et d'urbanité souriante, leurs susceptibles adversaires, — messieurs les « calicots » de Paris :

GOBIN. — Moi, non; je ne m'en doutais pas : c'est ma femme qui veut absolument que je le sois. C'était à qui me le persuaderait, *jusqu'à mes confrères, mes confrères en*

(1) L'acteur Aubertin.



Joly del.

LES ACTEURS JOLY ET PHILIPPE,
du Vaudeville.

bosse, qui voulaient me faire entrer dans une conspiration; car nous en avions aussi une, afin que vous le sachiez.

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

Nous avions, pour l'abordage,
Choisi quinze des plus grands;
Les petits, avec courage,
Devaient monter sur les bancs.
Nous avions même un commandant;
Et vous devinez, je gage,
Le signe de ralliement.

Ce qui a fait tout manquer, c'est que le chef s'est formalisé de ce qu'on ne l'appelait pas Votre Éminence, et l'on sait qu'un bossu tient éminemment aux formes.

Certes, ces faibles calembours, cette insistance dans la raillerie d'une infirmité corporelle, ne vont pas sans blesser un peu notre délicatesse. Mais l'excuse est dans l'intention, et la suite vaut mieux :

MME GOBIN. — Il n'en est pas moins affreux qu'un théâtre se permette de faire rire ainsi.

GOBIN. — Eh parbleu! c'est son état de faire rire.

AIR : *Au clair de la lune.*

De toute la ville
S'il est fréquenté,
C'est qu'il est l'asile
Cher à la gaîté.
Chez eux à toute heure,
Ce sont des éclats...
On croit qu'on y pleure
Quand on n'y rit pas.

Mme Gobin. — J'en conviens; mais s'attaquer à un corps aussi respectable que celui des bossus... Rien que d'y penser, ça fait hausser les épaules à tout le monde.

Gobin. — Ça n'est pas à moi, toujours; il est vrai que ça ne me les a pas fait baisser d'un pouce.

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

Dans l'état, nous ne formons pas
Une masse assez imposante,
Pour qu'à nos dépens ici-bas
Il soit défendu qu'on plaisante;
Un trait malin me divertit,
Et me fâcher quand on me raille,
Serait prouver que j'ai l'esprit
Encore plus mal fait que la taille.

Par exemple, si j'en veux à quelqu'un, c'est à l'acteur qui me représente; on dit qu'il me ressemble, on jurerait que c'est moi. Si jamais je me trouve face à face avec ce monsieur Vernet...

Et comme cette menace était proférée par Vernet lui-même, — sous les traits du double Gobin, — le public des Variétés s'amusait du trait, riait aux éclats d'une allusion si directe et si spirituelle!... En 1817, la joie du public parisien n'était pas une joie émoussée.

Puis, le souffleur Legrand, tirant la moralité de l'aventure, montrait l'embarras des pauvres auteurs dramatiques, obligés à tant de ménagements envers toute corporation de citoyens respectables, si fermes sur le point d'honneur :

LEGRAND.

Air : *J'avais un billet d'amateur.*

Ne dites rien des procureurs,
Et silence sur les notaires.

Craignez nos modernes docteurs,
Respectez les apothicaires.
Ne parlez pas des grands seigneurs,
Des journaux, de vers ni de belles.
Mais du reste peignez nos mœurs,
Et surtout qu'elles soient fidèles.

Et le bon sens frondeur du public des Variétés applaudissait à ce couplet raisonnable. Comment les « commis-marchands » maintiendraient-ils leurs rigueurs? Scribe et Dupin, par une scène habile, vont leur ouvrir le chemin de la clémence.

Un honorable négociant paraît à son tour. Il a deux neveux, deux « charmants garçons », qu'il aime comme ses fils et qu'il a mis « à la tête de son magasin » :

M. Bernard (1). — Eh bien! ce matin, en arrivant de Bordeaux, où j'avais été faire un voyage pour mes affaires, imaginez-vous qu'au lieu de m'embrasser et de me demander de mes nouvelles, ils m'abordent en se plaignant d'une injure qu'on leur a faite! Ils prétendent qu'on a voulu les tourner en ridicule... Et je ne souffrirai pas qu'on attaque ma famille...

Legrand, *souffleur.* — Comment, monsieur? est-ce que messieurs vos neveux portent des moustaches?

M. Bernard. — Non, monsieur.

Legrand. — Est-ce qu'ils portent des éperons?

M. Bernard. — Non, monsieur. Qu'est-ce que c'est que des éperons, des moustaches? je voudrais bien voir qu'ils en eussent : est-ce qu'ils rougiraient de leur état? *Apprenez, monsieur, que l'état de commerçant est le plus beau et le plus utile de tous.*

(1) L'acteur Bosquier-Gavaudan.



Joly del.

L'ACTEUR JOLY,
du Vaudeville.

8.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est lui qui répand l'abondance
Par ses efforts industrieux;
C'est lui dont l'utile influence
Unit tous les peuples entre eux.
Aux nobles fruits de la victoire,
Si les états doivent l'honneur,
Si les beaux-arts en font la gloire,
Le commerce en fait le bonheur.

Et quand on a l'honneur d'être commerçant, on doit être fier d'en porter l'habit...

Tel fut ce spectacle de réconciliation dans la plaisanterie : les auteurs maintenaient leur « droit à la satire », et toutefois rendaient hommage à l'Industrie et au Commerce, qu'honorent les commis de nouveautés.

***

Ces messieurs avaient été fort imprudents de se fâcher : le public ne leur fut pas tendre. Parmi les lazzis que leur valut leur équipée, le pot-pourri, en trente-deux couplets, d'un certain « Jérôme-le-Pacifique », — *Grand Combat du Combat des Montagnes, ou la Campagne des Calicots*, — égaya contre eux la verve des boulevardiers :

AIR DU *Pas redoublé.*

Armés de bâtons, ces furieux
Veulent monter sur la scène,
Pour prendre Brunet par les cheveux;
Mais c'n'était pas la peine,

On avait beau mettre le holà,
Ils criaient comme des ânes;
Je ne voyais dans tout cela
Qu'des canards et des cannes.
Etc.

Plus indulgents dans leur victoire, Scribe et Dupin, historiographes amusés, écrivirent, en manière de préface à la brochure du *Café des Variétés :*

Pour mettre un terme à un scandale dont nous étions plus affligés que personne, pour calmer l'irritation des esprits, et pour amener la paix sans la demander, nous composâmes la pièce qu'on va lire, qui obtint beaucoup de succès, et qui produisit le résultat que nous désirions. La paix fut signée entre les puissances belligérantes, et, contre l'ordinaire des traités passés entre souverains, la bonne intelligence a toujours duré depuis ce temps entre le théâtre des Variétés et les commis-marchands, qui en sont demeurés les fidèles alliés et les plus fermes soutiens.

Ainsi se termina la « grande guerre des Calicots ». La paix ne fut pas avantageuse aux « commis-marchands », puisqu'ils ont gardé jusqu'à nous ce surnom qui leur déplaisait tant. Mais le succès du *Café des Variétés* consolida singulièrement la fortune du petit théâtre du boulevard Montmartre, et la renommée de ces jeunes auteurs : Scribe et Dupin.

***

Après M. Calicot, Scribe et Dupin introduisent dans leur *Combat des Montagnes* « M. L'Antimêche », sous les

traits de l'acteur Potier. La Folie, égarée par ses propos, croit voir en lui quelque « riche capitaliste ». Mais M. L'Antimêche rectifie : « Capitaliste? Au contraire : je suis artiste! artiste-lampiste! auteur d'un quinquet mécanique et d'une lampe merveilleuse, que j'aurais aussi présentée au grand Opéra, s'il n'y en avait déjà une de reçue... »

(Ceci était une aimable allusion à l'ouvrage de M. Étienne, *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, que l'on répétait à l'Opéra.)

Mlle Hortensia reconnaît aussitôt le nouvel arrivant :

— Eh! c'est M. L'Antimêche, l'inventeur de ce nouvel éclairage!

Et la Folie, qui suit son idée, le compare au dieu du Soleil : « Il ne tient qu'à vous, lui dit-elle, d'être Apollon, et d'éclairer l'Olympe. »

En 1817, le « gaz hydrogène » est une nouveauté prodigieuse. Et ce M. L'Antimêche, — il ne doute de rien, — annonce qu'il a formé le projet d'illuminer Paris « avec un seul quinquet, un immense quinquet, dont on aurait multiplié les branches à l'infini » :

L'Antimêche (1). — Je dis les branches, vous le remarquerez, parce que le gaz hydrogène est l'ennemi juré des mêches! C'est même ce qui assure notre supériorité; quelque vent qu'il fasse, nous ne craignons jamais chez nous que la mêche soit éventée.

L'Hermite de la Chaussée d'Antin (2). — Il me

(1) L'acteur Potier.
(2) L'acteur Cazot.



L'ACTEUR POTIER.

semble, monsieur L'Antimêche, qu'un pareil projet a dû les éblouir.

Mais L'Antimêche secoue la tête : ses envieux n'ont-ils pas prétendu que l'idée n'était pas neuve, que son gaz était « du gaz pillé ! » Tel est le sort des grands inventeurs. Mais ils ont l'appui de l'opinion publique. Dans *La Barrière Mont-Parnasse*, autre revue de l'année 1817, jouée au Vaudeville, MM. Trouve-Tout et Halte-Là, commis de la douane, examinent entre eux s'il convient de laisser entrer dans Paris la « nouvelle méthode d'éclairage par le gaz hydrogène » :

HALTE-LA (1). — Qu'est-ce que c'est que ça?

TROUVE-TOUT (2).

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Monsieur, c'est c'nouvel éclairage
Dont les effets, en tous lieux, sont cités :
On peut le voir dans le passage,
A côté des Variétés.
Mais on prétend que ces lampes nouvelles,
Dont s'éclair'nt les Panoramas,
N'empêchent pas bien des d'moiselles
D'y faire des faux pas.

HALTE-LA. — N'importe; accordé. *Il ne faut s'opposer à rien de ce qui tend au progrès des lumières.*

De fait, les revuistes ont presque toujours témoigné de la bienveillance aux nouveautés industrielles. Pour-

(1) L'acteur Édouard.
(2) L'acteur Guénée.

tant, en 1818, ils blaguent le cyclisme. Dans ***Le Rideau levé, ou le Siège du Parnasse***, « bataille en couplets », par MM. Dartois et *** (Vaudeville, avril 1818), Jupiter, « sous la figure d'un gros mylord anglais », et Mercure, « en jockey », content à la « petite Thalie » et à la « petite Melpomène » leur escapade sur la terre :

JUPITER (1). — J'étais bien aise d'assister à quelques concerts spirituels. J'ai entendu un morceau sur la création du monde qui m'a fait le plus grand plaisir.

MERCURE (2). — Nous nous sommes trouvés aussi à la première course des vélocipèdes.

JUPITER. — Ah! charmante invention! voiture très commode... Par exemple, pour la faire marcher, il faut se donner un mal de cheval; mais c'est ce qui en fait le charme :

AIR DU *Fandango*.

Cela doit réussir, tout l'assure,
On court le risque d'être estropié;
Mais on a l'honneur d'être en voiture,
Et l'on peut croire qu'on est à pié.
L'inventeur ira, sans aucun doute,
A l'immortalité quelque jour,
Si l'on peut en aplanir la route
Comme le jardin du Luxembourg.

Les revuistes de la Restauration ont moins de sévérité pour les transports en commun. On a beau jeu à nous assurer que les omnibus furent inventés par Blaise Pascal. Mais les Parisiens n'y sont montés qu'en 1828.

(1) L'acteur Hippolyte.
(2) L'acteur Guénée.

Ces premiers omnibus accueillaient vingt personnes et les menaient, pour cinq sous, le long des boulevards. Cinq sous ! c'est juste la somme dont dispose toujours le Juif errant. Et il sera donc, tout naturellement, le compère de la revue jouée, le 23 mai 1828, au Vaudeville : *Les Omnibus, ou la Revue en voiture*, par MM. Dupeuty, de Courcy et Lassagne.

***

On y voit une émeute des cochers de fiacres, de coucous et de cabriolets : la concurrence des omnibus sera mortelle, croient-ils, à leur propre métier. Comment ne s'inquiéteraient-ils point ? Le peuple envahit les voitures à cinq sous, jure de déserter les cabriolets.

Au lever du rideau, les promeneurs du boulevard font cercle autour d'un Chanteur en plein vent et de sa femme, qui joue du tambour de basque :

PREMIER BADAUD. — Ne poussez donc pas, jeune homme.

PREMIÈRE FEMME. — Laissez donc entendre la musique.

LE CHANTEUR (1). — La symphonie étant terminée, nous allons passer à la musique vocale... Pardon, messieurs, un cahier au troisième ? voilà... (*Il jette un cahier en l'air, la Chanteuse* (2) *en distribue aux assistans.*) Nous allons commencer par la superbe chanson des Omnibus !...

LES BADAUDS. — Ah !

(1) M. Armand.
(2) Mlle Alexandrine Dorival.



Joly del.

L'ACTEUR JOLY.

LE CHANTEUR. — Silence! et attention pour la ritournelle.

AIR : *C'est l'Amour.*

Vivent, vivent les Omnibus!
Roulons not' bosse
En carrosse,
Cum jambis et pedibus,
A pied nous n'irons plus.

Les Omnibus, c'est la voiture
De la petit' propriété.
Contre une avers', l'hiver ça vous assure,
Et contr' la poussière, en été.
Roulant comme les maîtres,
L'boulanger port' son pain,
L'facteur porte ses lettres,
Et dit en narguant le sapin :

Vivent, vivent les Omnibus!
Etc., etc.

Second couplet :

Que dit la petit' couturière,
Qui r'port' ses rob's et ses cann'zous?
Que dit le jeune militaire
Qui vient de toucher les cinq sous?
L'huissier qu'est en poursuite,
Le commis de bureau,
Le méd'cin en visite,
Et le saute-ruisseau?

Vivent, vivent les Omnibus!
Etc., etc.

Troisième et dernier couplet :

Les p'tit's gens ne s'ront plus victimes
Du fier landau numéroté;

Car, moyennant vingt-cinq centimes,
Le malheureux n's'ra plus crotté.
Nous pourrons à la ronde,
D'un air de dignité,
Écraser l'pauvre monde,
Comm' la bonn' société.

Vivent, vivent les Omnibus!
Etc., etc.

LES BADAUDS, *en sortant.*

Vivent, vivent les Omnibus!
Etc., etc.
(*Ils sortent tous.*)

(L'accueil fait par cette chanson aux omnibus de 1828, ne dirait-on pas qu'il annonce déjà toute l'allégresse démocratique de juillet 1830?)

Mais voici venir le « parti de la résistance » : trois cochers, le fouet en main; ils portent des noms symboliques, — Coucou, Pour Boire, et La Course. Ce rôle de « La Course » fut un des premiers succès du célèbre Arnal :

LA COURSE (1). — Oui, chantez vos Omnibus!... Encore de la jolie marchandise...

POUR BOIRE (2). — Dieu de Dieu! l'peuple français est-il inconstant, frivole et volage!

COUCOU. — Pas huit jours encore, que les Fiacres, les Cabriolets et les Coucous tenaient le haut du pavé.

LA COURSE. — Maint'nant, nous v'là dans l'ornière.

POUR BOIRE. — Sous la r'mise.

(1) Arnal.
(2) Victor.

Coucou. — Au rancart.

La Course. — La roue de la fortune a tourné, et les nôtres n'tournent plus.

Pour Boire. — Les Fiacres n'sont plus qu'une cintième roue à un carrosse.

La Course. — Il faut ici de la philosophie... et du sang-froid.

Où trouver le sang-froid nécessaire au sérieux de la discussion, si ce n'est à l'enseigne du « Cocher fidèle », qui se balance justement à droite du décor, en face de la station de voitures? La Course entraîne ses collègues :

La Course, *appelant chez le Marchand de vin.* — Garçon, un litre en trois verres, et un'voie d'eau clarifiée à nos ch'vaux... Ces pauvres bêtes, il faut bien aussi qu'ell's aient leur consolation! (*On apporte du vin, et ils s'attablent à la porte du cabaret.*)

Coucou (1). — Ah çà! y s'agit d'approfondir la chose... d'abord, qu'est-c'que c'est qu'les *Omnibus*?

La Course. — J'vas t'expliquer la traduction... *Omnibus*, c'est un mot latin qui veut dire voiture pour hommes.

Pour Boire. — Du tout... C'est un mot anglais qui signifie voiture publique.

Coucou. — Au fait, une réflexion... moi qui charge pour Saint-Mandé, Vincennes et Saint-Maur, ça n'peut pas m'atteindre, puisqu'ils n'roulent que dans la Capitale.

Coucou, c'est ici l'ancêtre du « non-syndiqué », qui se dérobe à la solidarité professionnelle, s'il croit son

(1) Émilien.



Gavarni.

ARNAL.

intérêt personnel hors de cause. Mais La Course a des vues plus profondes :

La Course. — Ils envahiront la banlieue, je t'le dis; ils l'envahiront !... et nous serons tous mis à pied.

Pour Boire. — C'est l'bouleversement d'la nature entière... et l'monde n'peut pas durer longtems comme ça.

La Course. — Témoin, la comète qu'on nous annonce pour dans quatre ans... et qui doit faire la queue au globe terrestre.

Coucou. — Eh ! ben, tant pire !...

La Course. — Ou ben, tant mieux.

La Course devient bien pessimiste. Pour Boire est plus inventif, moins découragé; révolté, il propose, carrément, l' « action directe » :

Pour Boire. — En attendant la fin du monde, il faut manger, et pour ça, il s'agit d'mettre des bâtons dans les roues des *Omnibus*... d'rétablir l'équilibre dans les voitures.

Coucou. — Oui... qu'il n'y ait que nous qui gagnent son pain...

La Course. — Faut ben qu'tout le monde vive.

Cette « scène de revue » n'est pas dénuée de sens. Ainsi raisonnent habituellement les travailleurs qui se jugent lésés par quelque métamorphose survenue dans leur industrie. Ces cochers, apparemment, ignorent la loi économique selon laquelle le nombre des voyageurs se multiplie en raison directe de la variété des moyens de transport. Mais un vieillard, qui a beaucoup vu, beaucoup retenu, va leur faire entendre un langage

plus judicieux, plus favorable aux efforts de l'humanité. C'est le Juif errant, personnifié par l'acteur Lepeintre aîné. Justement, il traverse le boulevard, où il se heurte à ces cochers retardataires...

Ahasvérus défend le « progrès ».

Voici deux cents ans qu'il a quitté son petit appartement de la rue de la Juiverie ; il revoit Paris sous le ministère libéral de M. de Martignac. Et il est content :

LA COURSE. — Attention, vous autres, voilà z'un bourgeois.

POUR BOIRE. — Mes amis, faut l'souffler aux *Omnibus*.

COUCOU, *regardant à la cantonade.*

AIR : *C'est le Comte Ory.*

Quelle drôle de tournure !
Quel costume singulier !
J'n'ai jamais vu, je vous l'jure,
Un pareil particulier !

POUR BOIRE, *cherchant à se le rappeler.*

C'te têt'là, j'l'ai vue peinte...
Dans un' vieille complainte...
Mais, vraiment,
Oui, vraiment,
C'est le Juif errant !

(*Les cochers et les passans font un mouvement d'effroi.*)

LE JUIF (1). — N'ayez pas peur, mes enfans ! quoiqu'errant, je ne suis pas un vagabond... je suis tout simplement citoyen de l'univers ; vous avez l'air de me prendre pour un revenant, effectivement je reviens de Turquie... il n'y fait

(1) Lepeintre aîné.

pas bon pour le quart d'heure... Figurez-vous qu'ils voulaient me traiter comme un Janissaire... quand j'ai vu ça...



Al. Lacauchie del.

LEPEINTRE AINE.

j'ai fait comme les Grecs... je me suis affranchi, et me voilà!....

(Le philhellénisme est très vif, au printemps 1828,

dans les petits théâtres de Paris. Envoyé par le sultan pour réduire les Grecs à l'obéissance, Ibrahim-Pacha occupe et dévaste la Morée : l'armée du général Maison l'en chassera bientôt, à la joie du peuple français.)

Les observations qu'a pu faire un si grand voyageur détournent, un instant, les cochers de leurs propres soucis :

La Course. — Vous avez dû trouver ben du changement chez nous?

Le Juif. — Oui, pas mal... mais, d'après ce qu'on m'a dit... vous n'avez pas perdu au change.

Que veut-il dire? Au mois de janvier 1828, l'opposition libérale, maîtresse à la Chambre, a renversé M. de Villèle; et le roi Charles X, en se résignant à charger M. de Martignac de former un cabinet « centre droit », a paru se décider pour une politique conciliante. Le public parisien lui fait confiance. Cet hymne d'Ahasvérus est le signe d'une détente momentanée :

LE JUIF.

Air de *La Galopade hongroise.*

Ah! que c'est bien! (*ter*)
Comme en France
On avance!
Ah! que c'est bien! (*ter*)
Je ne regrette rien.
Quelle ardeur anime
Le nouveau régime!
Ah! que c'est bien! (*ter*)
Je ne regrette rien.

Tout en
Visitant
Les peuples du monde
A la ronde,
Je me souvenais
Que j'avais
Ri chez les Français;
Et quand, revenu
Dans votre patrie
Embellie,
J'ai vu
Ses
Progrès,
A chaque pas je répétais :
Ah! que c'est bien! (*ter*)
Comme en France
On avance!
Ah! que c'est bien! (*ter*)
Je ne regrette rien!

Après deux cents années d'éloignement, les aspects de Paris transformé amusent sa curiosité et l'enchantent :

Maint passage, ouvert,
Au piéton offre une retraite;
On verra, l'hiver,
Tout Paris marcher à couvert...

(Les « passages », — passage du Saumon, passage de l'Ancre, passage du Grand-Cerf, passage du Pont-Neuf, passage de l'Opéra, passage du Panorama, — sont, à cette date, une autre nouveauté de Paris. Eux aussi, ils ont leurs partisans, leur détracteurs. — Voir

Les Passages et les Rues, ou la Guerre déclarée, vaudeville de Brazier, Gabriel et Dumersan; Variétés, 7 mars 1827.)

Mais, — ceci a bien plus d'importance, — on annonce, on promet aux Parisiens l'abolition de la Censure, des « procès de tendance ». Ces mesures réjouissent l'âme simple d'Ahasvérus :

Cent journaux
Nouveaux
Remplacent l'antique Gazette,
Et l'on m'a conté
Qu'ils disaient tous la vérité...

Les cochers sont conquis par tant de belle humeur! Sur la « chose publique », le Juif errant pense exactement comme eux. A l'envi, ils s'offrent à le conduire. Mais Ahasvérus préfère l'omnibus : l'omnibus aura ses « cinq sous ».

Désespoir des cochers. Paris leur échappe. Ils proposent des rabais sur le prix de la course, — que dis-je! ils consentent à mener leurs clients pour rien : « rien du tout, y compris le pourboire! » Cela ne suffit-il pas? c'est eux qui paieront le client de bonne volonté...

Rien n'y fait! Telle est la vogue des « omnibus ». Chacun leur dit d' « aller au diable » :

LE JUIF ET LES PASSANS.

Allons, v'là l'Omnibus qui passe;
Dépêchons-nous d'y prendre place.

Et tous de sauter dans l'*omnibus*, tandis que ces

tristes cochers « rentrent au cabaret en faisant des gestes menaçans... »

Rideau.

***

Très spontanément, les revuistes se sentent disposés à vanter les bienfaits de la science appliquée, l'ingéniosité du commerce, les audaces de l'industrie.

Parfois même, en ces temps lointains, je les soupçonne d'y être encouragés par quelque intérêt. Ainsi, dans *Les Visites au Louvre*, revue de la Gaîté (1823), à l'occasion de l'exposition ouverte dans le vestibule du Louvre, je rencontre des allusions, trop optimistes pour être entièrement désintéressées, aux « fleurs en baleine » de M. Achille de Bernardière (*Si j'étais papillon*, dit un personnage, *je viendrais m'y poser!*), — puis aux « corsets élastiques de Mme Mayer, qui donnent à nos belles une taille imperceptible... »

Et, à la fin de la brochure, une notice commente avec soin ces allusions d'ordre économique. Elle loue le corset élastique :

On ne saurait trop recommander l'usage d'un corset de ce genre aux dames, tant à cause de son élégance et de sa solidité que parce qu'il n'entre dans sa construction ni baleines ni autres corps durs, qu'il n'est composé que d'élastiques et de ganses fixées d'une manière ingénieuse et que la pression de ce corset ne peut nuire aucunement au développement du corps. La prudence doit en prescrire l'acquisition aux mères de famille et aux institutrices.

Les ateliers de Mme Mayer sont rue Montmartre, au coin

du boulevard, maison du magasin de la Lampe merveilleuse, nº 182.

Ce magasin n'existe plus.

* * *

Pour en revenir aux omnibus, un boutiquier, mais qui professe des sentiments aristocrates, se plaint sur la scène du Vaudeville (*Les Bêtises de l'année*, 1828) des promiscuités auxquelles ils exposent. On y reçoit « des gens de toute classe ». Et ce boutiquier chante :

Moi qui n'aime pas, au surplus,
Les endroits où la foule abonde,
J'irai dedans lorsque les omnibus
Ne seront plus pour tout le monde.

Évidemment, ce langage n'est approuvé ni par les auteurs, ni par le public, qui s'amuse des omnibus et à qui les omnibus sont commodes. Mais là s'arrête leur hardiesse.

Dans cette même revue de 1828 paraissait Augustine-Suzanne Brohan, première de la dynastie, en brillant costume d'escrimeuse. Elle avait vingt ans, et débutait au Vaudeville, après un stage à l'Odéon :

Chicotin (1). — Qui donc êtes-vous?
Angélina (2). — Mademoiselle Angélina, maîtresse en

(1) Arnal.
(2) Mlle Brohan.



D'ARNAL reconnaissez ici
L'œil agaçant, le fin sourire !
S'il ne vous a déjà fait rire,
Ce portrait n'est pas réussi.

(Panthéon Charivarique.)

fait d'armes, dans un gymnase normal à l'usage des demoiselles. Vous voyez mon grand prévôt. (*Elle montre Herminie.*)

CHICOTIN. — Cette petite femme-là? ah! ah! ah!

HERMINIE, *lui portant une botte.* — Une, deux, touché...

CHICOTIN. — Oh! là, là... Comment, les demoiselles font des armes à présent?

ANGÉLINA. — C'est le complément d'une éducation soignée, pour toutes les jeunes personnes comme il faut...

AIR : Vaudeville de *Une Heure de folie.*

On leur apprend le grec et le latin,
L'escrime et les mathématiques;
Après la danse et le dessin,
Les exercices gymnastiques.

CHICOTIN. — C'est bête, ça... Quand on aura fait quelque chose à une femme, elle viendra donc vous chercher dispute...

ANGÉLINA. — Le temps des preux chevaliers est passé... il faut que les femmes puissent enfin venger leurs injures, ou se garantir des attaques d'un sexe qui abuse trop souvent, hélas! de ses avantages.

CHICOTIN. — Le fait est que j'ai souvent abusé... moi, de mes avantages.

Ce « féminisme » sportif ne dit rien qui vaille à l'entreprenant Chicotin.

***

Mais, en 1828, le « féminisme » n'inquiète pas sérieusement les revuistes : ils ont encore un délai de vingt ans pour en prendre ombrage. Leur ennemi du jour, c'est le « romantisme ». Voici que les théâtres du boulevard accueillent et montent des pièces imitées ou tra-

duites d'auteurs étrangers. Grand péril pour le goût national! Dès 1817, ce péril est dénoncé dans *La Barrière Mont-Parnasse :*

HALTE-LA (1).

AIR : *Cet arbre, apporté de Provence..*

Ma foi, s'il faut que je m'explique,
On a beau regarder de près,
Chez nous le genre romantique
Fait tous les jours tant de progrès,
Que, dans notre littérature,
Il est maint ouvrage à présent
Qu'on dit français et, je vous jure,
Qu'on prendrait pour de l'allemand.

Et, dans *Les Folies du jour*, revue de Théaulon (1820), Mlle Romantique, — muse grotesque, personnifiée par un acteur (2) déguisé en femme, — après avoir étonné les spectateurs par l'amphigourisme de sa prose, entonne cette parodie des premiers poèmes romantiques :

Air nouveau de Doche.

Voit-on un ruisseau?
Oh!
Un lac est-il là?
Ah!
Et pour un coteau,
Oh!
On reste comme ça,
Ah!

(*Parlé.*) A-t-on l'air bête?

(1) M. Édouard.
(2) M. Philippe.

(*Même air*).

La forêt obscure,
Le roc ébranlé,
L'onde qui murmure,
Le ciel étoilé.
Quelque vieux château,
Oh!
Du temps d'Attila,
Ah!
Et puis un tombeau,
Oh!
Qu'on trouve par là,
Ah!

(*Parlé.*) Ça fait presque peur.

Après son départ, le compère s'écrie :

TIRENLAIR (1). — C'est, sur mon âme, une étonnante folle que cette mademoiselle Romantique.

Puis, il se demande où elle est née :

AIR DE *Marianne.*

Est-ce en Espagne,
En Allemagne?
En Angleterre a-t-elle vu le jour?
Est-ce en Turquie,
En Italie,
En Suisse, en Prusse, ou bien à Pétersbourg?
Qu'elle soit Allemande, Anglaise,
Que son genre soit faux ou pur,
Ce que je sais, c'est qu'à coup sûr,
Elle n'est pas Française (*ter*).

(1) M. Isambert.

Du premier coup, Théaulon venait ainsi de découvrir et de mettre en valeur, contre le romantisme, l'argument essentiel de nos « traditionnistes » contemporains.

***

Les revuistes de la Restauration sont de bons Français; ils sont aussi de bons royalistes. Plusieurs ont vu la Révolution. Tous en ont gardé des souvenirs directs, et tiennent que le tumulte démocratique est funeste aux auteurs gais.

L'un d'eux, — c'est Rochefort, en ses *Mémoires d'un Vaudevilliste*, — conte l'anecdote de cet obscur président de club révolutionnaire, — Lionel Tréogate fut son nom, — qui, sous la Terreur, eut le caprice et le pouvoir de faire jouer un mélodrame : *La Forêt périlleuse*. Au soir de sa « première », Lionel Tréogate vint sur le devant de la scène, et, s'adressant d'abord aux spectateurs :

— Citoyens, dit-il, je vous préviens que le premier scélérat qui sifflerait mon mélodrame serait arrêté par mes ordres, et que sa tête serait en grand danger de ne pas rester sur ses épaules!

Puis, Lionel Tréogate se tourna vers la coulisse, et dit :

— Vous pouvez commencer...

La Forêt périlleuse fut très applaudie, ce soir-là.

Les vaudevillistes de la Restauration cherchent des succès moins commandés. Si le régime ne leur donne point la liberté de tout dire, il assure leur sécurité; c'est beau-

coup pour les petits théâtres. Sans doute, ils guerroient contre les chicanes et la sottise de la Censure : c'est leur ennemie-née. Et, vite, ils s'enflamment, si quelque mesure passagère leur suggère l'illusion qu'ils vont



L'ACTEUR PHILIPPE.

être affranchis! Puis, tôt retombés sous le joug, ils se vengent à leur manière.

Le 29 septembre 1824, une ordonnance de Charles X, qui vient de monter sur le trône, abolit, un instant, la censure des journaux. Grande satisfaction dans Paris! Le 11 octobre, les Variétés représentent *Les Personnalités, ou le Bureau des Cannes*, « vaudeville-épiso-

dique » de MM. Francis, Dartois et Gabriel. Soumis à la censure dramatique, l'ouvrage est approuvé par elle. Pourtant, le 12 octobre, ce vaudeville est brusquement interdit. Le motif? Les auteurs nous le révèlent dans la « préface » de leur brochure :

Notre seul crime est d'avoir, les premiers, profité de l'enthousiasme général causé par l'ordonnance du Roi, qui a aboli la censure des journaux, et d'avoir, *avec l'approbation du ministère de l'Intérieur et la permission de M. le préfet de police*, fait chanter sur le théâtre des Variétés un couplet très innocent, où l'on parle de ciseaux comme d'une arme devenue inutile.

Voici le couplet :

Air de *Lantara*.

La paix! la paix! je vous en prie;
Mes amis, pourquoi vous fâcher?
De la moindre plaisanterie
Faut-il ainsi s'effaroucher?
Maintenant, quand tout vous rassure,
Pourquoi faire encor le frondeur?
Ah! pour l'honneur de la littérature,
Ces armes-là ne font plus peur.

Ce couplet a produit une sensation inexprimable, et les cris de vive le Roi! vive Charles X! qui s'élevoient du parterre et des loges, ont été deux fois couverts par des applaudissements unanimes. En vain voudroit-on supposer qu'il y a eu surprise de la part des auteurs, ou aveuglement de la part des censeurs. Comment croire que l'on seroit forcé d'avoir recours à un subterfuge pour rendre hommage à une ordonnance royale, et pour payer un juste tribut aux vertus vraiment françaises de Charles X?

LES PERSONNALITÉS,

OU

LE BUREAU DES CANNES.

VAUDEVILLE ÉPISODIQUE EN UN ACTE;

PAR MM. FRANCIS, DARTOIS ET GABRIEL.

APPROUVÉ par la Censure dramatique le 1er octobre 1824; répété généralement devant M. l'inspecteur Jacquelin, le 10 du même mois; représenté sur le Théâtre des Variétés le 11, avec les changements et suppressions ordonnés par l'autorité, et défendu le lendemain.

Ah! si le Roi le savoit!!

PRIX: 1 FRANC 50 CENTIMES.

A PARIS,

CHEZ C. J. TROUVÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, N° 12.

1824.

Ce qui a sans doute donné quelque crédit à cette opinion, est la suppression, dans le vaudeville final, du couplet suivant, qui n'a point été chanté, mais que quelques journaux ont publié :

Air connu.

J'ai vu des originaux
Parler sans rien dire,
Et s'abonner aux journaux
Pour ne rien y lire.
Mais, grâce à la liberté
Qu'on rend à la presse,
On n'dira plus d'vérité
Sans que ça paraisse.

Honteux, pour les censeurs eux-mêmes, de la suppression de ce couplet où l'on applaudissait à l'ordonnance qui a rendu la liberté à la presse, les auteurs ont cru qu'en plaisantant sur les armes d'un tailleur, ils éveilleroient moins la sévérité de la censure, et qu'elle n'y voudroit pas voir une allusion à ses propres armes, mais bien un éloge indirect d'un décret sage et bienfaisant de notre auguste Souverain. Ils se sont trompés : le lendemain de la représentation, l'interdiction de la pièce a été prononcée.

Et, au titre de la plaquette, les vaudevillistes inscrivent cette épigraphe gentiment ironique : « *Ah ! si le Roi le savoit !* »

Hélas ! Charles X n'ignore rien; mais il persévère dans ses vaines précautions rétrogrades. Et pourtant, même si la censure n'eût point existé, il est douteux que les revues eussent aiguisé leurs épigrammes contre le pouvoir. Nul alors, parmi les auteurs du boulevard, ne semble appeler, en son cœur, les grands changements politiques ou sociaux dans le sens de la démocratie.

A la vérité, ces changements approchent. Parfois, nos petits revuistes s'aventurent à des imaginations prophétiques, au reste bien insignifiantes et pâles, sur les temps lointains : *L'An 1840, ou Qui vivra verra* (Variétés, 1817); *Paris en 1880* (1828)...

Mais qui d'entre eux eût pressenti la Révolution de 1830 ?



JENNY VERTPRÉ,
des Variétés.

CHAPITRE IV

LES REVUES POLITIQUES DE 1830

Psychologie politique de la bourgeoisie parisienne : tendances conservatrices, sautes d'humeur révolutionnaire. — Abolition de la Censure et liberté des Théâtres. — Optimisme libéral et patriotique de 1830. — Les héros de Juillet. — La Pologne et la Belgique. — Anticléricalisme et bonapartisme. — « Napoléon en Paradis ». — La danseuse d'opéra et la sœur de charité. — Mlle Virginie Déjazet et le grognard Marengo. — Inquiétudes et réaction. — Les fusils Gisquet. — La haine de l'Émeute. — Le retour à la Gaudriole.

C'est une opinion assez répandue que, depuis une très haute antiquité, — au juste, depuis Aristophane, — les tendances morales et politiques de la « revue » sont naturellement conservatrices.

Dans un très intéressant feuilleton publié à l'occasion du centenaire des Variétés, M. Adolphe Brisson écrivait naguère : « Je ne crois pas qu'il y ait une exception à cette règle. L'auteur de revue est, par essence, réactionnaire. Et cela s'explique. Il exprime l'opinion moyenne du spectateur, ennemi-né de tout

changement dont sa quiétude pourrait être troublée... »

Certes, la revue suit, constamment, les tendances moyennes du public des petits théâtres. Et comme, depuis un siècle et davantage, la bourgeoisie, haute ou modeste, qui compose ce public, s'est presque toujours sentie menacée par les changements démocratiques, il est vrai que la revue apparaît le plus souvent conservatrice et résistante. Mais si le public des petits théâtres s'éprend, par aventure, de quelque « révolution » bien populaire, et si son humeur momentanément audacieuse coïncide avec l'avènement d'un régime de grande liberté théâtrale, — alors, la revue abdique aussitôt son caractère habituel; elle le troque contre le langage et le costume des réformateurs du jour.

Ainsi advint-il, pendant quelques mois, en 1830 et en 1848.

***

La Charte de 1830 abolissait la censure. Elle disait : « Les Français ont le droit de publier et de faire imprimer leurs opinions, en se conformant aux lois; *la censure ne pourra jamais être rétablie...* »

Aussi MM. de Rougemont, Brazier et de Courcy, les auteurs des *Variétés de 1830*,—revue jouée aux Variétés le 31 décembre 1830, selon la coutume du temps, où la première des « revues de fin d'année » se donnait comme rituellement dans la nuit de la Saint-Sylvestre, — s'attendrissent-ils sur le retour de la liberté théâtrale.

Au lever du rideau, on est à la veille des journées

de Juillet. Le théâtre représente le cabinet de la Censure. Cette impérieuse dame est assise à son bureau, entourée de cartons et de manuscrits. Elle attend qu'un petit rémouleur ait fini de repasser ses ciseaux. Maternellement, elle offre ses conseils à deux écrivains dramatiques qui attendent, eux, ses décisions :

CHARLES, *auteur dramatique.*

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Pour les Français, qu'on me rende en ce jour
Mon ouvrage sublime.

NOËL, *autre auteur.*

Et moi, pour la salle Ventadour,
Je veux ma pantomime.

CHARLES.

Moi, ma tragédie à grand effet
Que l'on monte à l'Ambigu-Comique.

NOËL.

Moi, le vaudeville que j'ai fait
Pour le Cirque-Olympique.

LA CENSURE (1). — Messieurs, on va vous rendre tous vos ouvrages.

CHARLES. — Ah! c'est fort heureux!

LA CENSURE. — Les voici.

NOËL, *examinant les manuscrits.* — Ajourné indéfiniment... défendu!

CHARLES, *de même.* — Approuvé... en voilà donc un!...

(1) Mme Milen.

LE RÉMOULEUR. — Est-il heureux, celui-là!

CHARLES. — Approuvé... sauf les suppressions indiquées aux pages, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

LE RÉMOULEUR (1). — 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, et cœtera... et cœtera.

CHARLES. — Voyons... par exemple, voilà un changement que je ne comprends pas. (*Il lit.*) Changer la salade...

LA CENSURE. — Dans votre pièce... vous faites servir une salade de barbe de capucin, c'est un outrage à la religion.

LE RÉMOULEUR. — D'autant plus que vous avez la mâche, la scarole, la laitue, la chicorée, le pissenlit... tout cela vous est permis... à moins que votre médecin ne vous le défende.

C'est de l'histoire.

Pour attribuer à la censure de la Restauration cette niaiserie burlesque, les auteurs des *Variétés de 1830* ne se mettent point en dépense d'imagination : ils puisent dans les souvenirs du public, et font une allusion directe au plus célèbre excès de zèle de l'antique censure. Le trait date du règne de Louis XVIII; il est rapporté, notamment, par Théodore Muret : « Au point de vue religieux, dit cet écrivain très libéral (2), mais mesuré et véridique, la censure avait aussi de singuliers raffinements, ou, si l'on aime mieux, de plaisantes naïvetés. Telle fut la proscription de la salade de *barbe de capucin*, dans un vaudeville. Le censeur écrivit gravement : *Choisir une autre salade.* On pourrait croire que c'est là une invention facétieuse; mais

(1) L'acteur Sylvestre.

(2) *L'Histoire par le théâtre*, II, 125.



MADEMOISELLE PERNON,
du Vaudeville.

11.

le fait est très authentique ». Et Th. Muret cite ce témoignage de valeur : « J'en ai eu la confirmation par Coupart, qui était alors chef du bureau des théâtres. »

M. Charles est, naturellement, très déconfit :

CHARLES. — Alors, faites-moi l'amitié de me dire de quoi nous pouvons parler maintenant?

LA CENSURE. — De tout... excepté de beaucoup de choses...

LE RÉMOULEUR. — De tout... excepté de tout...

LA CENSURE. — Avec ces messieurs-là... on ne sait jamais ce qu'ils veulent.

AIR : Vaudeville de *L'Anonyme.*

On leur évite, en arrêtant leurs pièces,
Tous les tracas des répétitions,
Chutes, soucis de toutes les espèces,
Et les journaux de toutes les façons.
On leur évite encore les caprices
De maints acteurs qui font les importans;
Jusqu'au danger d'être aimé des actrices!...
Et ces messieurs ne sont jamais contens.

Nous ne cessons de vous le répéter, messieurs les auteurs... pas d'idées généreuses... pas de plaisanteries sur les bureaux, sur les administrateurs, sur les pétitions, point de pièces sur la Révolution, sur l'Empire... Mais de petites gravelures, de la gaudriole... du Louis XV, de l'Œil-de-Bœuf, tant que vous voudrez...

Langage infâme! Par bonheur, on entend un coup de tam-tam... La Censure s'enfonce dans une trappe, et la

Liberté paraît, « escortée des théâtres Molière, Montansier, de la Cité et des Folies Dramatiques » :

LA LIBERTÉ (1).

AIR DE *La Mansarde des Artistes.*

La Liberté! la Liberté!
Dont les Français sont idolâtres,
Vient affranchir tous les théâtres;
Plus d'entraves pour la gaieté :
Vive la gaieté! (*bis*)
Qui vient parmi nos jeux folâtres
Introduire la vérité?...

TOUS.

La Liberté! la Liberté!

Avec la gaieté et la vérité, la Liberté de 1830 promet la tolérance et le bon goût. Justement, le public parisien vient de faire justice de deux pièces bassement anticléricales, *L'Abbesse des Ursulines* et *Le Curé Mingrat.* La Liberté en prend occasion pour dire :

AIR : Vaudeville des *Maris qui ont tort.*

La *Bayadère* est à la baisse,
Don Carlos vient d'tomber à plat.
On a sifflé certaine *abbesse,*
Et le parterr', toujours ingrat,
A hué le *curé Mingrat.*
Allez, allez, qu'on se rassure :
Quand les pièces ne vaudront rien,
Le public fera la censure...
(*Faisant le geste pour siffler.*)
Et le public la fait très bien.

(1) Mlle Élisa Jacques.

CHARLES, *aux théâtres.* — D'après ce que je vois, vous ne jouerez pas de pièces romantiques.

LA LIBERTÉ. — Ah! le romantique... les trois journées l'ont envoyé rejoindre le marivaudage.

Sauf l'exclusion ainsi donnée aux « romantiques », on est encore tout à la joie de la concorde entre Français. On glorifie la garde nationale, les étudiants, les élèves des grandes écoles, —tous ces héros des journées de Juillet :

LA LIBERTÉ. — Salut à ma brave garde nationale, à nos jeunes écoles : leur union fait ma force.

JACQUES (1).

AIR DE *Fanchon.*

C't École' polytechnique,
Savant', patriotique,
Ne s'est pas fait l'moins admirer!
Quand le danger l'exige,
En tous lieux prête à se montrer,
Le peuple, ell' le dirige
Sans jamais l'égarer. } (*Bis en chœur.*)

LA VALEUR (2).

L'École' de médecine
A vos genoux s'incline,
Pouvait-ell' nuire à vos bienfaits?
D' ces jeun's gens, les âm's pures
Connaiss'nt le prix du sang français.
Ils guériss'nt les blessures,
Mais ils n'en font jamais!

(1) L'acteur Masquiller.
(2) L'acteur Bosquier.

Nous étions sûrs d'avance
Qu' l'écol' de droit en France
Dirait en nous prêchant la paix
Que la loi s'accomplisse;
Ceux qui doivent chez les Français
Rendre un jour la justice,
Respectent ses arrêts.

La garde nationale,
Comm' la garde impériale,
A bivouaqué de tout côté,
Y avait du fil à retordre...
Mais les soldats d'la grand' cité,
Ont, en protégeant l'ordre,
Sauvé la liberté.

Et le petit rémouleur fait cette réflexion
— Je parie bien que ceux-là ne demandent pas de sous-préfectures!

***

Tout cela est très idyllique. Et aussi la scène où l'année 1831 apparaît, « suivie de la Pologne et de la Belgique personnifiées », superbes figurantes inconnues :

LA LIBERTÉ. — Qui êtes-vous, mon enfant?
L'ANNÉE 1831. — L'année 1831.
LA LIBERTÉ.—Dieux!... comme elle promet d'être belle!...

L'ANNÉE 1831 (1).

AIR DE *L'Angelus*.

Je sors à peine du berceau,
Mes premiers pas sont pour la France,

(1) Mlle Marchetti.

Et de l'avenir le plus beau
Je porte avec moi l'espérance. (*bis*)
Combien je bénis mon destin,
Le ciel, dit-on, m'a donné l'être...
Pour réparer sur mon chemin
Les maux que ma sœur a fait naître.

La Valeur. — Elle aura encore de l'ouvrage...

Le Dieu de la Bayadère (1), *personnage d'opéra.* — Qui sont ces deux nymphes qui marchent à vos côtés, charmante année 1831?

L'Année 1831. — Les étrennes de la Liberté...

La Liberté. — Mes étrennes!...

L'Année 1831. — Deux petits pays qui se donnent à vous. La Pologne et la Belgique.

La Liberté. — J'accepte la Pologne. Quant à la Belgique, je la mets en réserve pour ma meilleure amie.

Le Dieu. — Ah! ah! sa meilleure amie... la France!... je devine.

Au mois de février 1831, le duc de Nemours fut élu roi des Belges. Mais la prudence de Louis-Philippe refusa pour lui cette couronne. En septembre, l'armée russe bombardait Varsovie.

Telle fut la rapide et brutale réponse des faits aux espérances des revuistes de 1830.

***

Leurs illusions indiquent une confiance honorable dans la douceur et la bonté de l'avenir. Mais la Révolution de Juillet ne se tourne pas seulement vers l'avenir

(1) L'acteur Odry.

incertain. Elle se retourne vers un passé haï. Les Bourbons chassés, c'est soudain, dans tous les petits théâtres, une suite d'explosions d'enthousiasme bonapartiste et de fureur antireligieuse.

Dans cette même soirée du 31 décembre 1830, où le théâtre du boulevard Montmartre donnait la première des *Variétés de 1830*, le Vaudeville de la rue de Chartres représentait, pour la première fois, un ouvrage dont le titre suffit à nous renseigner sur les dispositions du public parisien à l'égard du régime tombé : *Cagotisme et Liberté, ou les Deux Semestres*, « revue de l'année 1830, en deux parties », par MM. Duvert, Ernest et Étienne.

Premier semestre : janvier-juillet 1830. Le décor figure « le bureau de l'Histoire ». On y voit venir une jolie fille d'Opéra, Mlle Zéphirine (1), prête à effacer les erreurs de sa « jeunesse orageuse », en épousant le censeur Biffard (2). Elle s'écriait, cette repentante : « Comme me l'ont dit mes deux directeurs de conscience, le père Bazile et le frère Jozon, il me sera beaucoup pardonné, car j'ai beaucoup aimé ». Et le censeur Biffard, son futur, murmurait, à cet aveu : « C'est fort agréable à entendre ».

Jamais l'anticléricalisme ne s'est exprimé, je crois, dans les théâtres parisiens, avec tant d'âpreté farouche qu'en cette année 1830. Amenée par le compère L'Auréole, — c'est le comédien Lepeintre jeune, — à regretter la France d'avant 1789, Zéphirine déclare :

(1) Mlle Clara.
(2) M. Fontenay.

« Je raffole du bon temps : on avait de la religion alors ». Sur quoi, le compère fait applaudir ce couplet :

L'AURÉOLE (1).

AIR DE *La Vieille*.

A ce bon temps, je dois le croire,
La France revient chaque jour;
Je l'ai consigné dans l'histoire;
Enfin, la voici de retour,
Cette époque où, faute de gloire,
Nous avions la messe et l'amour!
Le siècle devient Pompadour;
Les courtisans ont la toute-puissance
En se truffant ils parlent d'abstinence.
Le sacristain reprend son insolence;
La crosse enfin est le sceptre de France!
Vienne un édit contre les protestans,
Voilà la France du bon temps.

ZÉPHIRINE ET BIFFARD.

Vive la France du bon temps!

Mais le « changement » attendu trompe les désirs honteux de ces carlistes! Le décor devient une place publique, où se posent gracieusement la « Liberté politique » (2) et la « Liberté théâtrale » (3), descendues du ciel dans une gloire. Puis, Bonaparte, — le petit Lepeintre, — surgit par une trappe; cet enfant porte la redingote grise et le petit chapeau :

L'EX-CENSEUR BIFFARD, *épouvanté*. — Que vois-je? l'usurpateur! Ah! comme il est rapetissé!

(1) Lepeintre jeune.
(2) Mme Albert.
(3) Mlle Willmen.

LA LIBERTÉ THÉATRALE. — C'est que c'est le Bonaparte de nos théâtres.

L'AURÉOLE. — Il est plus grand dans l'histoire.



Alexandre Lacauchie del.

LEPEINTRE JEUNE.

LA LIBERTÉ POLITIQUE. — Il le serait plus encore s'il avait toujours été de nos amis.

Et la Liberté théâtrale, dans une suite de quatrains,

raille l'avalanche de pièces napoléoniennes, qui ont envahi brusquement tous les théâtres du boulevard, — Vaudeville, Variétés, Ventadour, Porte-Saint-Martin, Ambigu, Franconi, Gaîté, Nouveautés :



MADEMOISELLE DÉJAZET,
dans *Bonaparte à Brienne.*

LA LIBERTÉ THÉATRALE.

AIR : Vaudeville des *Élèves peintres.*

. . . .

Aux Nouveautés, écolier de génie,
C'est en bas bleus qu'on voit Napoléon;
Puis il s'en va, quand la pièce est finie,
Mettre un béret et passer un jupon.

Car, aux Nouveautés, Mlle Déjazet venait d'incarner *Bonaparte à Brienne*, dans un de ces nombreux rôles



VIRGINIE DÉJAZET.

masculins, où, dit un biographe aimable, « elle déployait à l'aise toute la vivacité de ses mouvements,

et les allures fringantes de son éternelle jeunesse ».

En 1830, Virginie Déjazet n'avait, au reste, que trente-deux ans...

***

Avec l'anticléricalisme, le bonapartisme est à la mode sur le boulevard. Honorer Napoléon, n'est-ce pas encore flétrir les Bourbons revenus avec les alliés, après Waterloo?

La Révolution de 1830 n'eût point fait éclore plus de vaudevilles ni de revues bonapartistes, si, au lieu d'élire Louis-Philippe roi des Français, Paris eût sacré l'empereur Napoléon II. Dès lors, pendant dix-huit ans, la monarchie de Juillet traîne à sa suite la « légende napoléonienne », avec qui ses origines lui imposent une solidarité forcée. Et le roi Louis-Philippe, ce monarque pacifique et bourgeois, est contraint, — M. Thiers aidant, — de laisser se propager librement dans le pays le culte héroïque et le regret de Napoléon, dans le moment où lui-même s'en tient, sans héroïsme, à la politique de la « paix à tout prix ». Les effets de cette contradiction ironique se feront sentir dès 1840, au temps du « retour des cendres » et de l'humiliation infligée à la France par l'Angleterre. Et nous les suivrons plus nettement encore, — à travers les revues, — après la tourmente de 1848, aux approches du coup d'État de 1851...

En 1830, parmi les innombrables spectacles d'actualité, qui marquent alors la renaissance du bonapartisme au théâtre, je ne retiens que ce seul vaudeville :

Napoléon en Paradis (Gaîté, 17 novembre 1830), significatif entre tous, parce qu'il réunit la piété napoléonienne à l'irrespect voltairien.

Le décor montre des nuages et l'entrée du Paradis, fermée par la « loge de saint Pierre », qui porte cet écriteau : « *Parlez au suisse...* » Tandis que saint Pierre fait des filets auprès des anges en extase, des âmes sollicitent l'entrée du Paradis. Et d'abord on voit venir, chantant et dansant ensemble, la sœur Sainte Camille et Mlle Zéphirine, danseuse d'opéra :

L'ANGE GABRIEL (1). — Elles sont vraiment bien jolies, ces deux petites femmes-là!...

L'ANGE AZAEL (2). — Et bien aimables!...

SAINT PIERRE (3). — Pourriez-vous me dire, mesdames, comment, avec des métiers si différens, vous arriviez en même temps ici?...

ZÉPHIRINE (4). — Parce que tout chemin mène à Rome...

SAINT PIERRE. — Nous ne sommes plus à Rome... Enfin, qu'est-ce que vous avez fait pour mériter l'entrée du paradis?...

SAINTE CAMILLE (5). — Moi... je priais...

ZÉPHIRINE. — Moi... je dansais...

SAINTE CAMILLE. — Je consolais les malheureux et je pansais leurs blessures...

ZÉPHIRINE. — Et moi, je faisais des pirouettes à leur bénéfice...

SAINT PIERRE. — Des pirouettes!... Et la morale?

ZÉPHIRINE. — Nous avions des jupes longues... grâce à un grand seigneur qui avait des mœurs... (*bas*) et des maîtresses...

(1) L'actrice Leménil.
(2) Mlle Lequin.
(3) L'acteur Leménil.
(4) Mlle Sidonie.
(5) Mlle Zoé.

(Allusion aux instructions pudiques, concernant les jupes des danseuses de l'Opéra, qui furent données par



L'ACTRICE LEMÉNIL.

M. le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, intendant des Menus-Plaisirs sous le règne de Charles X.)

Saint Pierre, *à Camille.* — Au moins, vous, ma sœur, à l'hôpital, vous n'étiez pas exposée à...



Alexandre Lacauchie del.

L'ACTEUR LEMÉNIL.

Zéphirine. — Eh bien! et les carabins...... pour qui les comptez-vous?

Voilà le ton. Loin de s'émouvoir, on riait. Telle était la frénésie voltairienne d'alors : elle menait à ce cynisme de mauvais goût.

Mais l'écho sourd d'un coup de canon se fait entendre, venant de la terre. La fumée de la poudre envahit le Paradis. Puis, sur l'air de *La Parisienne*, le drapeau tricolore est promené sur la scène envahie par « une foule de bourgeois, d'ouvriers, de victimes des journées de Juillet... » Auprès du drapeau, deux soldats de la campagne d'Italie, le jeune Arcole et le grognard Marengo, viennent pour saluer Napoléon. Mais Napoléon n'est pas en Paradis :

SAINT PIERRE. — Il n'est pas ici...

MARENGO (1). — Et pourquoi ça, s'il vous plaît?

SAINT PIERRE. — Parce qu'il y a eu de la cabale contre lui... on l'a trahi...

MARENGO. — Alors, c'est comme à Waterloo.

L'ANGE GABRIEL, *regardant à travers les nuages.* — Vous demandez l'empereur Napoléon, eh bien! voilà quelqu'un qui vient de là-bas, et qui dit que dans ce moment à Paris on l'annonce partout.

L'ANGE AZAEL. — Eh bien! envoyez-le chercher à Paris!

TOUS. — C'est cela! il faut l'envoyer chercher...

SAINT PIERRE, *aux anges.* — Ne vous en avisez pas... Jamais cet homme-là ne sera reçu ici...

MARENGO. — Quoi! vous osez le refuser!

ARCOLE (2). — Un grand homme comme celui-là!

ERNEST (3), *élève de l'École polytechnique.* — Le plus grand héros de la France!

(1) M. Mercier.
(2) M. Raimond
(3) M. Thierry.

Et on voit seulement défiler, en manière de revue, tous les pseudo-Napoléons des petits spectacles, et notamment le *Bonaparte à Brienne* personnifié aux Nouveautés par Virginie Déjazet :

MARENGO.

AIR : Vaudeville des *Cancans*.

C't' être-là joue divin'ment,
Sous son p'tit travestissement...
(*Parlé.*)
Mais, voyez-vous... C' n'est pas ça. (*Bis.*)
(*Il entr'ouvre son vêtement.*)
T'es ben gentil, mon p'tit chat,
Mais je vois l'coin d'un jupon,
Tu n'es pas Napoléon.

Sur quoi, Marengo fait la leçon aux dramaturges du boulevard :

MARENGO. — Ces messieurs ont fait preuve de zèle et de patriotisme; mais... il devrait en être de certains grands hommes comme des choses saintes, auxquelles par respect on ne devrait jamais toucher.

Le seul vrai saint, en 1830, c'est saint Napoléon! Donc, ici, on ne verra point Napoléon en chair. Mais l'image de l'Empereur, dans une gloire, traverse le haut du théâtre en manière d'apothéose, tandis que l'à-propos s'achève sur un vaudeville déiste, mais anticlérical, d'une violence extrême.



Du bonapartisme et de l'anticléricalisme, tel est le sens des audaces de 1830. M. Laffitte est au pouvoir : il protège les anciens ministres de Charles X contre les faubourgs qui veulent leur mort; mais il laisse piller Saint-Germain-l'Auxerrois et l'archevêché de Paris. Les affaires s'arrêtent. Cent cinquante mille personnes, dit-on, ont quitté Paris. Les ouvriers sans travail agitent la rue. Le 3 % tombe à 52 fr.; le 5 % à 82. M. Laffitte lui-même doit liquider sa maison de banque, vendre son hôtel. Voilà qui fait réfléchir. Le 13 mars 1831, — huit mois après les Trois Glorieuses, — M. Casimir-Perier, chef du « parti de la résistance », prend le pouvoir.

Désormais, la bourgeoisie « résiste ». Elle résistera jusqu'en février 1848. Son changement d'humeur se reflète dans les revues des petits théâtres.

En droit, la liberté des spectacles subsiste jusqu'aux lois de septembre 1835. En fait, dès octobre 1831, M. Gisquet, préfet de police, interdit, malgré la Charte, *Le Procès d'un Maréchal de France*, pièce offensante pour les pairs du royaume qui jugèrent, en 1815, le maréchal Ney, et dont plusieurs se sont ralliés à la royauté de Louis-Philippe. Six semaines après, le préfet de police est pris à partie, — pour s'être intéressé d'un peu trop près, disait-on, à une certaine fourniture de fusils anglais, qu'on nommait alors les *fusils Gisquet*, et qui n'étaient point de qualité supérieure, —

dans *Le Fossé des Tuileries*, revue destinée aux Variétés...

Mayeux, le fameux bossu parisien, tente de pénétrer dans le jardin des Tuileries, son fusil sur l'épaule :

LE FACTIONNAIRE (1), *courant après lui et l'arrêtant.* — On n'entre pas avec des armes!

MAYEUX (2). — Je n'en ai pas.

LE FACTIONNAIRE. — Qu'est-ce que c'est que ça? (*Il montre le fusil.*)

MAYEUX. — Ça?... c'est un fusil anglais.

LE FACTIONNAIRE. — Un fusil anglais! c'est différent... passez. (*Il sort.*)

MAYEUX. — Cet imbécile!... il veut m'empêcher d'entrer *avec cet innocent-là, comme si on n'entrait pas avec des cannes et des parapluies...*

Après cette comparaison dédaigneuse pour les fusils protégés par M. le préfet de police, l'agressif Mayeux précise les griefs de l'opinion :

MAYEUX. — Eh bien! avec tout ça, il a du bon, ce fusil-là.

AIR : *Halte-là!*

J'aime la petite guerre;
Mais montrons-nous y prudens;
C't'exercice salutaire
Est fertile en accidens.
Dans la bagarre infernale,
J'ai reçu dans mon gilet
A bout portant une balle...
Par bonheur elle sortait
D'un fusil à la...
Finissez pour moi le couplet.

(1) M. Georges.
(2) L'acteur et auteur Lhérie.

Et toute la salle, en riant, en applaudissant, répondait : *Gisquet !*

Telle quelle, la « scène des fusils » fut jouée deux soirs. Mais le troisième jour, au matin, le ministre, M. d'Argout, fait venir Dartois, directeur des Variétés :

— J'exige, lui dit-il, la suppression entière de cette scène, ou bien vous ne jouerez pas ce soir.

— Mais, monsieur le ministre...

— Je ferai fermer votre théâtre.

Cette manière forte a désormais l'approbation des Parisiens. Un an plus tôt, l'émeute était belle, noble et sainte. A présent, dans *La Caricature, ou les Croquis à la mode* (Porte-Saint-Martin, septembre 1831), le Crédit en deuil et le Commerce, assombri par un crêpe au bras, fuient devant l'Émeute, « laide et méchante... »

Elle conte son histoire :

L'ÉMEUTE (1). — J'ai loué un pied-à-terre à Paris, car il n'y a que là que je m'amuse... Les étrangers me traitent trop sérieusement... ils m'assomment... Ici, du moins, je peux me promener gaîment dans les rues,... aux Champs-Élysées,... sur les boulevards,... au spectacle, quelquefois même à la Chambre des Députés... (*Elle agite sa marotte.*)

AIR : *Quand nous y vivions*, etc.

Par chaque peuple à la ronde
Jadis mon nom fut fêté,
Et j'ai fait le tour du monde
Au cri de la liberté.

(1) Mlle Mélanie.

LE FOSSÉ DES TUILERIES,

REVUE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. Philippe D***, Julien de M** et Chérie,

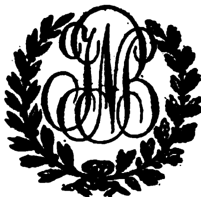
REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 10 DÉCEMBRE 1831.

Avec les scènes supprimées par ordonnance de la Censure de 1831.

ART. 7 de la Charte de 1830.

« La Censure ne pourra
« jamais être rétablie. »

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS.

1832

13

Un beau jour à la Courtille,
D'un broc de vin je sortis;
Et fis prendre la Bastille
Par le peuple de Paris.
Plus tard, en quatre-vingt-treize,
Je conduisis nos soldats
En chantant *La Marseillaise :*
La gloire suivait mes pas.
Courant toujours sans prudence,
Partout je bravais le choc;
Mais je reçus une danse
Sur les marches de Saint-Roch...
Alors le joug militaire
Pour quelque temps me calma.
L'honneur français me fit taire
Quand Bonaparte était là.
Enfin, l'on me crut absente,
Et déjà l'on m'oubliait,
Quand vint l'an mil huit cent trente,
Et le soleil de juillet!
Dieu! comme on vanta ma forme,
Ma bravoure était sans prix,
Car je portais l'uniforme
Des ouvriers de Paris.
Bientôt contre mon attente
Chacun me tourna le dos.
Je devins laide et méchante,
Quand j'eus quitté mes sabots...

Et dans *Les Bouillons à domicile* (Palais-Royal, octobre 1831), la Politique (1) paraît d'abord en vieille femme sordide, « vêtue d'une robe sur laquelle tous les journaux sont collés »; elle marche avec une

(1) Mlle Déjazet.

béquille et tient une girouette. « Tout le monde jette un cri et recule en la voyant. » Le compère s'écrie, exaspéré :

— Vous chassez tout le monde, vous... *Tout Paris est en colère contre vous!*

Et on se rue sur elle...

Mais la Politique se transforme, et paraît « sous la forme de la Gaudriole en petite poissarde, jupe rouge très courte, des fleurs dans son bonnet, à son côté et à sa robe », et, à la main, une marotte ornée aussi de fleurs.

Le compère s'exclame :

— La Gaudriole !

Et tous, enchantés, font fête au retour de cette gentille amie...



MADEMOISELLE DÉJAZET.

Ainsi, dès l'automne de l'année 1831, après quelques mois de tourmente, l'infâme censure de la Restauration n'est plus là pour imposer aux Parisiens ses déshonorants conseils de frivolité, qui scandalisaient les auteurs des *Variétés de 1830*. Mais le public des petits théâtres dit bien où sont ses préférences.

Cette symbolique transformation de la vieille sor-

cière bancale et morose en jolie et légère amuseuse marque, — pour dix-sept années encore, — l'interruption des soucis politiques dans les revues de fin d'année.

CHAPITRE V

LA REVUE SOUS LOUIS-PHILIPPE (1830-1848)

Le cinquième parti. — Le dey d'Alger. — Les prouesses du tourlourou. — Chauvin. — La philosophie du « Progrès ». — Le Daguerréotype. — Les inventeurs. — Le roi Dagobert et l'aviation. — Les Chemins de fer. — L'Adultère. — Les cigarettes de Mlle Judith. — La « femme libre ». — Les prophéties des frères Cogniard. — Le royaume des femmes. — « La Presse » d'Émile de Girardin. — Concurrence et publicité. — L'agiotage. — Une revue de M. Camille Doucet.

A dater de 1831, l'indifférence politique semble complète. Dans *Les Actualités*, revue de 1833, par Dumersan et Brazier, le compère Gobe-Tout (1) interroge le « prolétaire » Colin-Tampon (2) :

GOBE-TOUT. — Êtes-vous républicain?
TAMPON. — Jamais.

(1) L'acteur Prosper.
(2) L'acteur Odry.



ODRY.

(Les auteurs se font illusion : Colin-Tampon sera républicain, de février à juin 48).

Gobe-Tout. — Carliste?
Tampon. — Je sors d'en prendre.
Gobe-Tout. — Vous êtes donc Bonapartiste?
Tampon. — Au contraire!
Gobe-Tout. — Libéral?
Tampon. — Pas mal.
Gobe-Tout. — De quel parti êtes-vous donc?
Tampon. — Du cinquième... celui qui se f... flatte des quatre autres.

Seule, l'allusion patriotique échappe aux atteintes de ce scepticisme. Elle est ordinairement dirigée contre les Anglais, et se rapporte à la conquête de l'Algérie. Le dey d'Alger en fait les frais. Que de recherche d'esprit, chez les revuistes, pour amuser par des « allusions verbales » aux dépens de ce seigneur!

La capitulation d'Hussein-Pacha, dernier dey d'Alger, survenue quelques semaines avant la Révolution de Juillet, égaye encore, en décembre, les auteurs des *Variétés de 1830* :

LE DEY.

Air des *Cancans*.

Quel sort pour un dey ridé
De fuir comme un dey bridé!
J'étais un vieux dey rangé,
Me voilà dey ménagé.

Parfois, le langage est plus grave. En 1838, dans *L'Ile de la Folie*, revue des frères Cogniard, un tour-



SCÈNE VII.

L'ILE DE LA FOLIE,

REVUE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. Cogniard frères,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 1er JANVIER 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LE GALIMATHIAS	M. L'Héritier.
GRIBOUILLI, son page	Mlle Adeline.
UN FACTEUR	M. Faugère.
M. VERNIS	M. Octave Galle.
M. BRILLANT	M. Barthélemy.
UN FOU	M. Levassor.
M. RAPÉ représentant les jeux	M. Sainville.
IL SIGNOR CASINO	M. Achard.
LE TOURLOUROU	M. Levassor.
CALIGULA	M. Alcide-Tousez.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
LA FOLIE	Mlle Emma.
UNE ÉCUYÈRE DU CIRQUE	Mlle Déjazet.
L'ANNONCE	Mlle Déjazet.
Plusieurs Folies	Personnages muets.
La Rouge et la Noire	Personnages muets.
Quatre Licteurs	Personnages muets.
Gengiskan	Personnages muets.
Bijou	Personnages muets.
Un Clown	Personnages muets.

lourou (*Tourlourou*, — *L'gentil loup-garou*, — *Des bonnes et des cuisinières*) célèbre la prise de Constantine par de grandes tirades :

GALIMATHIAS (1), *compère*. — Et vous n'avez point reçu de blessure dangereuse en combattant, brave soldat?

LE TOURLOUROU (2). — Votre question me paraît bête, sans vous offenser; si j'étais blessé dangereusement, je boirais de la tisane à l'heure qu'il est, au *lieur* de vous entretenir de mes prodiges.

LA FOLIE (3). — Oh! donnez-nous donc quelques détails sur ce beau fait d'armes.

LE TOURLOUROU. — Je n'ai rien à refuser à une personne du sexe auquel je dois ma mère et toutes mes bonnes amies. Écoutez donc ce poème glorieux : Pour lors, il faisait un temps de chien, comme la première fois, oùs que j'ai eu le nez gelé et une oreille aussi... Nous avions beaucoup de choses sur le dos et peu de chose dans l'estomac; de plus, les pieds dans l'eau par mesure de propreté! Enfans, que dit notre capitaine, vous êtes très crottés, mais il y a du cirage à Constantine; vous avez froid, il y a aussi des fagots. M. *Achemet* (4) fait la mauvaise tête; demain vous fumerez dans sa pipe... Là-dessus, on donne le signal... Cré nom de mille noms de noms!... Pif! paf! boum!... En avant! qu'on crie, en avant! et ce mot-là, mon vieux, quand on est de la patrie de Turenne et de Napoléon, que je me permettrai encore de surnommer Grand; ce mot-là, voyez-vous, vous fait l'effet d'une machine *lectrique;* on avance donc au pas

(1) Le comédien L'Héritier.
(2) L'acteur Levassor.
(3) Mlle Emma, commère.
(4) *Achmet*, comme on disait alors, ou *Ahmed*, comme on écrit maintenant, bey de Constantine, lors du siège où les généraux Damrémont, Perrégaux, le colonel Combe furent tués, et qui se termina par la prise de Constantine, en octobre 1837.

de course, et une conversation frémissante s'engage alors sur toute la ligne; on se tire des carottes de longueur; on



A. Lacauchie del.

GRASSOT.

renverse, on est renversé; on rerenverse, on est rerenversé... cré nom de mille noms de noms!... fallait voir!...

Et en 1840, au temps de l'humiliante crise de la ques-

tion d'Orient et de la « paix à tout prix », *Les Guêpes* de Bayard et Dumanoir montrent « Chauvin » en per-



V. Lacauchie del.

RAVEL.

sonne, sous la casquette et la grande redingote des invalides. Il se nomme...

PIERROT (1), *riant.* — Ah oui! ah oui!... Chauvin... ohé! Chauvin!

TOUTES, *riant.* — Ah! ah! ah!... Chauvin!

PIERROT. — Va donc, vieux fossile!...

LE DIABLE AMOUREUX. — Il va nous chanter du Béranger... Chante-nous du Béranger, vieux brave. (*Ils rient tous.*)

On le traite de « ganache »; on lui dit : « Le chauvinisme a fait son temps. » Et les Guêpes, prêtes à piquer, s'élancent sur le vieillard gêneur :

— C'est au plaisir seul que nous voulons songer!

Chauvin s'écrie :

— Adieu donc! Le temps est là pour me venger...

Aussitôt, on entend le canon, on entend le tambour... C'est un sauve-qui-peut! Chauvin reparaît, en jeune grenadier, armé de son fusil, et rallie tous ces fuyards :

CHAUVIN (2). — Eh non! milzieux! restez... (*Avec enthousiasme.*) C'est toujours le même! toujours Chauvin... en France, ça ne meurt pas!

AIR DU *Siège de Corinthe.*

Rien ne peut l'changer :
Comme sous Alger,
Au jour du danger,
S'il fallait charger,
Chauvin sera là, là pour vous protéger!

TOUS.

Chauvin sera là, là pour nous protéger!

Tout cela n'est pas si loin de nous, en somme, et cette scène de revue survit à l' « actualité ».

La politique pacifique de Louis-Philippe l'emporta,

(1) L'acteur Grassot.
(2) L'acteur Leménil.



Alex. Lacauchie del.

LEMÉNIL

en 1840, sur les desseins de son ministre, M. Thiers. L'effort militaire du règne s'absorbait dans la conquête de l'Algérie. Ce roi plein de sagesse, et qui fut à tant d'égards un grand roi, n'entendait point risquer cette belle colonie neuve ; il se sépara du belliqueux M. Thiers, fit sa paix avec les Anglais.

De ce jour date cette expression : « l' entente cordiale ». On la voit souvent dans les revues.

***

La paix et la guerre n'ont pas le même cortège de vertus. A ce régime de paix, la France s'amollit, mais elle prospère. Cette prospérité a son reflet dans l'humeur des vaudevillistes. Le genre de la revue s'épanouit. Les revuistes les plus notoires sont les frères Cogniard, Clairville, Dumanoir, Émile Taigny, Théodore Muret, Adolphe d'Ennery... L'époque leur est bonne. Ils ne cessent de louer les « progrès » de l'industrie et du commerce. (Et peut-être songent-ils aussi, un peu, au progrès des recettes des petits théâtres ?)

Le « Progrès » sera donc le compère de *Mathieu Lænsberg est un Menteur*, revue de M. Clairville (Ambigu-Comique, 26 décembre 1837). Dès la première scène, il se définit lui-même assez philosophiquement :

LE PROGRÈS (1).

Oui, je suis le Progrès ;
On ne m'atteint jamais :
Quand on m'attrape,
Je m'échappe.

(1) Mlle Baubé, rôle travesti.

Allons donc,
Courez donc;
Je suis un papillon,
Courez donc. (*ter*).
Etc.

Q'uimporte si parfois il échappe? L'essentiel, c'est que l'humanité ne cessera désormais de le poursuivre. Aux environs de 1840, toutes les ambitions scientifiques et industrielles paraissent soudain raisonnables. Un monde inconnu s'entr'ouvre; aucune audace ne peut paraître chimérique. L'homme vient d'asservir la vapeur. Quelles forces insoupçonnées ne parviendra-t-il pas à manier tôt ou tard?

Déjà, il réussit à immobiliser les vibrations de la lumière. A l'Exposition de 1839 (voir *Je m'en moque comme de l'An Quarante*, revue de Théaulon et Dartois; Variétés, 31 décembre 1839), le public admire avec ébahissement les premiers essais de Daguerre :

L'AN QUARANTE (1). — Qu'est-ce que c'est que cela?...
DUVERNIS (2). — Le Daguerréotype!... il a un fier talent... l'instrument... Il va tout seul... grâce au mécanisme de la lumière...
L'AN QUARANTE. — La lumière...
DUVERNIS. — Nous ne sommes pas dans son siècle pour des prunes.

Un siècle si hardi doit voir paraître, auprès des inventeurs patients et sérieux, bien des niais et des charlatans. Tel, ce M. Moteur (3), qui s'agite dans *Indus-*

(1) M. Prosper.
(2) M. Villars.
(3) L'acteur Numa.

triels et Industrieux, « revue de l'Exposition de 1839 » (Gymnase, 1er juin 1839) :

MOTEUR. — Je veux étouffer la vapeur; elle a usurpé sa renommée, je la détrône et j'appelle la fumée à régner...

BONNARD (1), *compère.* — Pourquoi l'appelez-vous araignée?

MOTEUR. — Je l'appelle à régner en souveraine sur l'industrie; il y a trop longtemps qu'elle se perd modestement dans les tubes des cheminées et dans les tuyaux de pipe; il faut qu'elle sorte de là, monsieur... elle doit rougir d'être condamnée à noircir des jambons. Je l'applique à tout... car elle est plus forte que tout...

BONNARD. — Il n'y aura plus de bateaux à vapeur?

MOTEUR. — Dieu merci, mais il y aura des paquebots à fumée invisible.

BONNARD. — Invisible!... Vraiment... voilà qui sera curieux à voir.

MOTEUR. — J'ai une force de huit cents dromadaires. A l'aide de tuyaux souterrains, commandés par un robinet central, je fais aller toutes les usines de France... pcht... pcht... pcht... Je scie en même temps le bois à domicile, j'accorde les guitares et je repasse les collerettes et les faux-cols... Pour faire marcher une voiture, les voyageurs n'auront qu'à tenir à la bouche un cigare allumé.

BONNARD. — Bah!

Malgré ce scepticisme apparent, un compère de revue s'attend à tout, à cette époque de progrès, de paix, et d' « expositions ». La métamorphose survenue dans les moyens de transports occupe surtout les esprits, et permet encore de rêver. Après la terre et la mer, sillonnées par les locomotives et les bateaux à

(1) M. Bernard-Léon.

vapeur, pourquoi le ciel n'accueillerait-il pas, lui aussi, des automates perfectionnés?

Pourtant, en 1844, le roi Dagobert, — en qui s'ex-



Gavarni.

MONSIEUR ET MADAME ÉMILE TAIGNY.

prime le bon sens parisien, — refuse de croire à l'avenir de l'aviation.[1]

Précurseurs du poète André Rivoire, Laurencin et Clairville, ses biographes d'alors, mènent ce monarque légendaire à l'Exposition des Champs-Élysées (*Le Roi Dagobert à l'Exposition de 1844*, « revue-vaudeville en deux actes et trois époques »; Vaudeville, mai 1844). Lui qui a jadis inventé la culotte, n'est-ce point naturel qu'il applaudisse aux succès de la civilisation moderne? Stupéfait de ce qu'il voit, Dagobert s'écrie : « Jamais les sciences et les arts n'iront plus loin! »

Mais le Génie de l'Industrie proteste :

LE GÉNIE (1). — Jamais! toujours ce mot!... Et où en seraient les hommes, aujourd'hui, si, pensant ainsi que toi, ils s'étaient contentés des découvertes de 628? C'est avec ce mot que tout s'arrête, qu'on enchaîne la pensée, qu'on éteint le feu du génie. Sans doute les progrès du jour sont immenses! mais si je te faisais franchir dix siècles encore...

DAGOBERT (2). — Et que reste-t-il donc à inventer?

LE GÉNIE. — Ce qui reste à inventer? Écoute :

Air nouveau de Doche

Tant qu'on aura, comme au siècle où nous sommes,
Des ennemis, des fléaux à braver;
Tant qu'on verra le malheur chez les hommes,
Il restera quelque chose à trouver.

Tous les chemins jadis impraticables
Sont aplanis et sur terre et sur mer.
Et les humains, toujours infatigables,
Rêvent déjà la conquête de l'air!

(1) Mme Doche.
(2) M. Amant.

Les belles Femmes de Paris



A. Constant del.

MADAME DOCHE.

Vois tout ce peuple, en voltigeant il passe
Sur les palais où l'on rampe aujourd'hui;
Il peut un jour, en traversant l'espace,
Se rapprocher d'un ciel créé pour lui.

Tout change alors, c'est une autre nature,
Un nouveau monde et de nouveaux bienfaits!
Heureux le temps où, pour la créature,
Le Créateur n'aura plus de secrets.

Avant mille ans, vilain ou gentilhomme,
On cherchera la gloire à l'atelier,
Et le blason qui fera le grand homme
Sera peut-être un livret d'ouvrier!

L'or, ce faux dieu des natures serviles,
Avec le temps aura sa chute aussi;
Et dans mille ans on pavera les villes
De ce métal si funeste aujourd'hui.

Travaillez donc, espoir de la patrie,
Travaillez donc, gens de tous les états,
Et juifs errants, soldats de l'industrie,
Marchez toujours, ne vous reposez pas!

Non, point de but que l'on ne puisse atteindre,
Pas de limite au plus hardi projet;
Si le soleil devait un jour s'éteindre,
C'est un mortel qui le rallumerait.

Tant qu'on aura, comme au siècle où nous sommes,
Etc.

Prophétisme sublime! Mais Dagobert reste incrédule : « Planer dans les airs, ça me paraît bien fort. C'est impossible! Ce sont des contes... en l'air! » Alors, le Génie étend sa baguette. Le théâtre change, et figure



SCÈNE 2.

LES BAMBOCHES DE L'ANNÉE,

REVUE MÊLÉE DE COUPLETS,

par MM. Cogniard frères et Théodore Muret,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 29 DÉCEMBRE 1839.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
TARDIF	M. Sainville.
UN ACADÉMICIEN	M. Grassot.
LE SUCRE INDIGÈNE	M. Oscar.
LE SUCRE COLONIAL	M. Octave Gall.
UN CHEMISIER	M. Leménier.
UN MITRON	Mlle Joséphine.
FARCINGTON	M. Levassor.
LE NAUFRAGÉ de la Renaissance	M. Achard.
LE NAUFRAGÉ de l'Ambigu	M. Masson.
VAN-BETT	M. Alcide-Tousez.
UN ANGLAIS	M. Lemeunier.
MARGUERITE	Mlle Clarisse.
ALDÉGONDE TAUPIN	Mlle Clorinde
L'ANNÉE 1840	Mlle Pernon; Mlle Céline.
Un Lion, un Tigre, un Ours.	
Choeurs.	

un palais aérien en 2844 : « Un peuple immense se presse sur les degrés, ou se dirige de tous les points du globe ou du firmament vers le temple, en ballon *ou à tire-d'ailes...* »

(En 2844? — Tout va bien, nous aurons de l'avance.)

Mais revenons sur terre.

***

Le 31 décembre 1832, le Vaudeville joue *Les Chemins de fer*, «revue composée à la mécanique, avec des couplets faits à la vapeur », par Étienne Arago et Maurice Alhoy.

De 1823 à 1832, les « chemins de fer » français ne furent que des tramways industriels, tirés par des chevaux. Mais en 1832, sur la ligne de Saint-Étienne à Lyon, les premières locomotives transportèrent des voyageurs. Puis, les Chambres votèrent des crédits pour études techniques et la loi sur les expropriations. On projetait de nouveaux tracés. La petite ligne de Paris à Saint-Germain fut concédée, en 1835, à M. Émile Pereire. En 1837, son ouverture occasionna cet autre à-propos théâtral : *Le Chemin de fer de Saint-Germain*, par A. Salvat et Ch. Henri (Théâtre de la Porte-Saint-Antoine) :

LE CHEMIN DE FER (1). — Je me pique de voler...

GOBELOT (2), *compère*. — Le monde, je ne dis pas..

LA VILLE DE SAINT-GERMAIN (3). — Ah çà! ce projet dont les journaux ont tant parlé est donc...?

(1) Mme Bois-Gontier.
(2) M. Émile.
(3) Mme Barville.

LE CHEMIN. — Réalisé.

GOBELOT. — Et l'on trouve des gens assez las de vivre?...

LE CHEMIN. — Ce matin, à mon premier départ, j'ai refusé...

LA VILLE. — Quelques oisifs?

LE CHEMIN. — Oui!... quelques milliers.

GOBELOT. — Qui s'amusent à perdre leur temps.

LE CHEMIN. — Vingt-cinq minutes, pas davantage.

GOBELOT. — Vingt-cinq minutes pour aller de Paris à Saint-Germain!... allons donc!... c'est impossible!...

Même de notre temps, ce record pourra paraître merveilleux aux vieux habitués de la ligne de Saint-Germain.

Dans *Les Chemins de fer* de 1832, Chauchaud, bourgeois anglomane, est optimiste sur l'avenir des voies ferrées; il est actionnaire de la ligne de Saint-Germain, et rêve de voitures « qui partiront toutes les cinq minutes pour les quatre parties du monde ». Chauchaud est humanitaire : il veut « porter la civilisation de Vaugirard aux Pyramides d'Égypte... » Chauchaud s'endort. Il a un songe. Il est dans une île sauvage. Il offre au roi d'introduire chez lui la « civilisation ». Le roi sauvage se méfie, demande à voir. Et le défilé de l'actualité commence :

LE ROI (1). — Européen, qu'est-ce que cette société qui vient d'abord se promener par ici?

CHAUCHAUD (2). — Cette jeune et jolie dame, qui donne le bras à ce beau cavalier... Oh! oh! c'est une femme à la mode...

(1) M. Derouvère.
(2) Lepeintre aîné.

LE ROI, *bas*. — Comment la nommez-vous?
CHAUCHAUD. — L'Adultère!...

L'Adultère règne alors à Paris dans tous les théâtres, dans *La Grande Dame*, dans *Le Duel*, dans *Antony*...

L'ADULTÈRE (1).

AIR : *L'or n'est qu'une chimère* (de Robert-le-Diable).

Voulez-vous de l'adultère,
Les auteurs en ont mis partout;
Comme à Paris je dois plaire,
C'est de vogue et de bon goût.

Je règne sur la scène;
Il n'est pas de salon, je croi,
De couvents, de boudoir de reine
Où le public n'entre avec moi.
Voulez-vous de l'adultère, etc., etc.

Chaque théâtre sur moi compte,
Et je suis sa patronne enfin.
J'inspire tout, et monsieur Comte
Promet l'adultère enfantin.
Voulez-vous de l'adultère, etc., etc.

LE ROI. — Voilà qui est curieux... Mais, étrangère, je n'avais jamais entendu parler de vous...
L'ADULTÈRE. — C'est que vous ne connaissez pas le mariage.

. . . .

Les revuistes de 1833 flétrissent le relâchement des mœurs. Le respect s'en va. L'élégant M. Cigare, en costume de Jeune-France (*Les Actualités*, 1833), entre en

(1) Mlle Willemen.



MADEMOISELLE WILLEMEN.

fumant dans le salon bourgeois de M. et Mme Gobe-Tout, dont il souhaite épouser la fille :

GOBE-TOUT (1). — Vous êtes monsieur...
CIGARE (2). — Cigare, pour vous servir.
MME GOBE-TOUT (3). — Cigare de Paris?
CIGARE. — Non, Cigare de la Havane; mais naturalisé citoyen français, professeur de bon goût, de bon ton et de bonnes manières; tenant classe de fashionables le matin, et donnant le soir des leçons en ville.
GOBE-TOUT. — Monsieur, c'est donc du bon ton de fumer aujourd'hui?
CIGARE. — Du meilleur ton.
GOBE-TOUT. — Il n'y avait autrefois que les marins, les Flamands et la populace, qui fumassent.
MME GOBE-TOUT. — Et jamais avec les femmes.
CIGARE. — C'est changé...
MME GOBE-TOUT, *ironiquement.* — Comme les jeunes gens d'aujourd'hui sont aimables!

Mais que vois-je! En 1834, Mlle Judith, du Palais-Royal, fait scandale en roulant des cigarettes en scène (*Au rideau, ou les Singeries dramatiques*, revue des Cogniard); son théâtre devient « un estaminet ». Elle ne craint rien, Mlle Judith. C'est qu'elle connaît l'étendue de son empire sur les Parisiens. Et les frères Cogniard, s'ils se risquent à la gronder un peu, comme hommes, ont soin de la ménager, comme auteurs. Dans leur revue, Mlle Judith s'écrie : « Je voudrais des cigarettes! » La Critique (4) grogne : « Cette petite femme-

(1) Prosper.
(2) Lhérie.
(3) Mme Vautrin.
(4) Mlle Signol.

là a le diable au corps... Elle fume dans toutes les pièces, et il faut bon gré mal gré que le public en ait plein la gorge. » Mais Mlle Judith sait se défendre : « Doucement, madame la Critique, regardez nos recettes... » La Louange intervient, et confesse qu'elle n'a pas tort :

LA LOUANGE (1), *à Judith.*

Bois, fume ou danse au gré de ton envie,
Avec toi seule on obtient des succès.

Et Judith (2), fièrement :

JUDITH

AIR : *Boléro espagnol.*

Dès qu'on m'appellera
Ah! ah! ah! ah!
Je serai là.
Sur le cigare
Je suis forte déjà,
Ah! ah! ah! ah!
Mais j'le déclare,
D'la pipe et cœtera
Ah! Ah! Ah! Ah!
Le tour viendra.
Il me faut plaire
Et s'il me faut pour ça
Boire à plein verre,
Vite on se grisera
Ah! Ah! Ah! Ah!
Rien n'm'arrêtera.

(1) Mlle Laurence.
(2) Mlle Léontine.

Honneur à cette novatrice... En 1843, des « lions », des « dandys » oseront fumer la pipe sur le boulevard des Italiens! (Voir *Paris aux îles Marquises* et *Paris*



ACTE II, SCÈNE XII.

LES ILES MARQUISES,

REVUE DE 1843,

EN DEUX ACTES, A SPECTACLE.

Par MM. Cogniard frères et Th. Muret,

Musique arrangée par M. PILATI, Divertissements de M. BERTHIER, Décorations de M. DEVOIR,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-ST-MARTIN, LE 9 DÉCEMBRE 1843.

dans la Comète, où Mlle Ozy joue « la Pipe ». Je signale ces documents à M. Jacques Boulenger, parfait historien du dandysme.)

*
* *

Ici, comme en bien des domaines, les femmes ont eu les premières audaces. Partout, leur influence, leur prestige, leur pouvoir augmente. Et leurs prétentions deviennent exorbitantes.

La « Femme libre » est un type nouveau qui paraît, dès 1837, dans *Mathieu Lænsberg est un Menteur*, revue de Clairville :

LA FEMME LIBRE (1)

AIR : *A notre tour, montrons qui nous sommes.*

Femmes, il faut montrer qui nous sommes,
A bas les hommes!
A bas les hommes! *(bis)*.
A bas! à bas! à bas! à bas!
A bas les hommes.

Il faut ici, je le répète,
Que tous nos droits soient discutés,
Et j'ai présenté ma requête
A la Chambre des députés.
Enfin, j'ai tout lieu de le croire,
Bientôt nous pourrons blasphémer.
Nous pourrons chanter, rire et boire,
Nous pourrons nous battre et fumer.

Femmes, il faut montrer qui nous sommes.
A bas! à bas! à bas! etc.

Tout pourra changer de visage,
Et tout ira bien mieux, je crois;

(1) Mlle Dupuis.

Les hommes feront le ménage
Pendant que nous ferons les lois.
Nous pourrons, ô bonheur extrême!
Les commander à notre tour;
Et je veux... je prétends que même
Nous puissions leur faire la cour.
Femmes, il faut montrer qui nous sommes.
A bas! à bas! etc.

LE PROGRÈS. — Comment, comment, à bas les hommes!

LA FEMME LIBRE. — Certainement, corbleu! morbleu!! sacrebleu!!! croyez-vous donc qu'ils soient bien utiles?

LE PROGRÈS. — A vous parler franchement, je les croyais indispensables.

LA FEMME LIBRE. — Erreur : on peut très bien s'en dispenser; de par saint Georges, qu'on nous donne une armée, qu'on nous appelle à la tribune... croyez-vous donc qu'on ne trouverait plus parmi nous des amazones, des Sémiramis, des Pucelles d'Orléans... c'est rare; mais enfin dans le nombre on en trouverait encore, sapristi!

LE PROGRÈS. — Ne vous fâchez pas... dites-moi seulement quels sont vos projets.

LA FEMME LIBRE. — Nous voulons nous affranchir, cré coquin!

LE PROGRÈS. — A merveille! mais nous avons pour nous les lois.

LA FEMME LIBRE. — Saperlotte, nous les renverserons.

A ce train, elles finiront bien par détrôner leurs prétendus maîtres, les hommes. Oui, mais alors!

En 1841, les frères Cogniard et Th. Muret signent ensemble une revue prophétique, *1841 et 1941, ou Aujourd'hui et dans Cent ans...* 1941, c'est le « royaume des femmes ». On y voit un jeune homme

« tenant un carton », que poursuit « une jeune femme en costume d'amazone » :

ROSALBA (1). — Allons, ne fais pas le cruel... on te trouve charmant !

LE JEUNE HOMME (2). — Laissez-moi ! laissez-moi !

ROSALBA. — Voyons, accepte mon bras... Dis-moi ce que tu fais ?

LE JEUNE HOMME. — J'exerce dans les modes... je suis modiste !

ROSALBA. — Modiste ! c'est délicieux... Telle que tu me vois, j'adore *les grisets.*

LE COMPÈRE (3), *à part.* — Les grisets !... Ah ! bon !... le masculin de grisettes.

LE JEUNE HOMME. — Je vous prie de me laisser passer mon chemin... Si ma prétendue vous voyait, elle vous ferait une mauvaise affaire.

ROSALBA. — Un duel ?... ça me va... Je suis folle des duels... Écoute : je veux bien te laisser... à une condition...

LE JEUNE HOMME. — Laquelle ?

ROSALBA. — Fais-moi connaître où tu demeures.

LE JEUNE HOMME. — Oh ! que les femmes sont... terribles !

Il baisse les yeux. Elle le « lutine », puis inscrit l'adresse du jeune homme sur son carnet : « Rue Vivienne, chez M. Simon, modiste et couturier en robes... »

(*Couturier!* ce néologisme déconcerte, en 1841, autant que *griset* nous étonne encore.)

(1) Mme Will.
(2) M. Danglade.
(3) Villars.



Les revuistes de 1841 prophétisent qu'au vingtième siècle tout sera hors de prix. Un premier étage se louera cent mille francs; une mansarde représentera cinq cents



Gavarni.

MADEMOISELLE JENNY COLON.

francs de contributions directes; et le vin de Champagne vaudra deux louis le verre.

Pour imaginer cette hausse de prix, ils n'ont qu'à regarder autour d'eux et à supposer que l'ascension continuera. Cette paix prolongée, ces « affaires », —

mines, chemins de fer, presse industrialisée, —changent le caractère français. Le vrai champ de bataille n'est plus au loin, à l'étranger; il est à Paris, à la Bourse. La



Maleuvre del.

MADEMOISELLE JENNY COLON,
du Palais-Royal.

prospérité se répand. Mais l' « industrialisme » et l' « agiotage » produisent aussi des ruines, du déséquilibre, le malaise ouvrier, le péril social...

L'industrialisme a pour fille « la Concurrence ». Elle

paraît dès 1833, dans *Le Magasin pittoresque*, revue du Palais-Royal, par Dupeuty, de Courcy et Maurice Alhoy, vêtue d'un costume symbolique, moitié or, moitié argent. A cette date, on n'a vu encore que ses premiers bienfaits. Aussi le compère l'accueille-t-il avec complaisance :

Le Compère (1). — Comment, ma jolie dame, c'est vous qui êtes la Concurrence...

La Concurrence (2). — En personne.

Air de *Caroline*.

C'est la concurrence
Qui stimule en France
Le progrès.
La concurrence
Double les succès.
Oui, tout, grâce à moi,
Est en émoi,
A bon marché
Tout a marché ;
On faisait bien,
Ce n'était rien :
On veut mieux faire,
Partout le talen
Dit : en avant.
Français, à toi le premier rang.
Déjà de nous
On est jaloux
En Angleterre.

C'est la concurrence, etc.

(1) M. Prosper.
(2) Mlle Jenny Colon.



MADEMOISELLE DÉJAZET.
(D'après Vigneron.)

C'est l'esprit de concurrence qui bientôt suggère au jeune Émile de Girardin sa création quasi-géniale du « journal à quarante francs ». Mais, dès que paraît *La Presse* de Girardin (1er juillet 1836), elle est elle-même concurrencée par *Le Siècle*, de Dutacq, et par tous les grands quotidiens du temps, *National* et *Débats* exceptés. Cette révolution opérée dans le journalisme par un ambitieux ardent devait engendrer des répercussions variées et lointaines, dont le bilan, — même à l'heure actuelle, — n'est pas aisé à établir (1). En 1836, elle lésait déjà bien des intérêts, et blessait aussi des consciences qui se révoltèrent. Adversaires et partisans de la « presse à bon marché » se mesurent en paroles dans *1836 dans la lune*, revue de l'Ambigu-Comique :

Le Compère (2), *à la Presse.* — Oh! je vous reconnais parfaitement : vous êtes la Presse de 1830?

La Presse (3). — Non vraiment, la Presse de 1830, malgré son penchant pour la démocratie, ne s'adressait qu'aux personnes riches; elle parlait du peuple à des gens qui ne la comprenaient, et qui avaient intérêt à ne pas la comprendre. Moi, je m'adresse à la classe ouvrière, je livre mon esprit aux personnes indigentes; je distribue mes bienfaits dans la rue.

Le Compère. — Ce n'est pas beau, permettez-moi de vous dire que le métier que vous faites là n'est guère propre à vous attirer l'estime, à vous donner de la considération.

(1) Voir l'étude intitulée *Les Deux Presses*, dans notre essai sur *Quarante-Huit* (Cahiers de la Quinzaine).

(2) M. Thénard.

(3) Mlle Aglaé.

1836

DANS LA LUNE,

REVUE MÊLÉE DE COUPLETS, PRÉCÉDÉE DE

L'ASTRONOME DU QUAI DES LUNETTES

PROLOGUE,

PAR MM. CLAIRVILLE AINÉ ET DELATOUR.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 31 décembre 1836.

PRIX : HUIT SOUS.



PARIS,

MORAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR, FAUBOURG SAINT-MARTIN, 43,

ET CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1837.

La Presse. — Au contraire, ne vivons-nous pas à une époque de popularité. Conspiration, révolution, réputation, tout s'est fait dans la rue, c'est de là que sont sortis beaucoup de nos grands hommes et, qui sait, peut-être quelques-



HYACINTHE.

unes de nos grandes dames... Enfin, si quelqu'un cherche à me blâmer, je n'aurai que ces mots à lui répondre : je marche avec le Siècle... La Presse, Le Siècle, Le Siècle et La Presse, il n'est pas de chose plus belle, de mots plus sonores, plus ronflants, plus magnifiques et moins chers.



TABLEAU II. SCÈNE VII.

LE PUFF,

REVUE EN TROIS TABLEAUX,

ar MM. Carmouche, Varin et Huart,

ORNÉE DE

RUY-BLAG,

Parodie en prose rimée de RUY-BLAS,*

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 31 DÉCEMBRE 1838.

PERSONNAGES.	*ACTEURS*	*PERSONNAGES*	*ACTEURS*
LE PUFF.	M. Prosper.	LA VÉRITÉ.	Mlle Maria.
L'ANNONCE.	M. Hyacinthe	LA RECLAME. / LA REINE D'ESPAGNE.	Mlle Flore.
RUY-BLAG.	M. Odry.	LA BLAGUE.	Mme Alberty.
L'INGENIEUX, / DON SALLUSTE.	M. Villars.	PEAU-D'ANE.	Mlle Clara.
ROBERT LE DIABLE. / LE SONNEUR DE SAINT-PAUL. / AMANY. / LE GEANT.	M. Gabriel.	BABEL.	Mlle Esther
		LADY MELVIL.	Mme Jolivet.
		LA DUEGNE.	Mme Vautrin.
		MARSEILLE.	Mlle Esther.
LE BRASSEUR DE PRESTON / LE MONTAGNARD.	M. Lionel.	BORDEAUX.	Mme Jolivet.
		ROUEN.	Mme Alberty.
L'INVALIDE.	M. Rébard.	STRASBOURG.	Mlle Clara.
RACINE.	M. Dussert.	LA CHARGE.	Mme Clément.
RAMALINGAM.	M. Edouard.	Ouvriers, Ouvrières.	

AIR DES *Comédiens* (de Miller).

Je suis la Presse et c'est avec mes armes
Que j'ai toujours protégé les Français.
Venez, amans de mes pudiques charmes,
A juste prix j'accorde mes bienfaits...

(*Elle sort en traînant « Le Siècle » après elle.*)

Le journal à 40 francs sera-t-il toujours un journal démagogique ? C'est incertain. Mais il sera, nécessairement, un journal de « publicité » et d'affaires. Et cette prévision suffit à justifier dès 1836 les tristesses, la colère d'un Armand Carrel...

Sans trop s'en inquiéter encore, le boulevard s'en aperç it. « L'Annonce » (1), « la Blague (2) », « la Réclame (3) » seront les comparses du *Puff*, revue de 1838. Ce « Puff » ne songe pas à cacher son jeu :

LE PUFF (4). — Je suis content... Je vois que le Puff, le roi des banquistes, le grand entrepreneur de macairismes, des succès, floueries... et cætera, est toujours bien reçu par ses bons Parisiens et dans son fidèle quartier de la Bourse... Venez, ma fille aînée... ma chère Blague!... Et toi, mon admirable Réclame, toi, la plus belle partie de la création, tu es mon plus bel ouvrage... Venez, innocents imprimeurs, nobles descendants du brave Gutenberg, le premier inventeur de la presse... vous êtes tous les fidèles enfants du Puff!

(1) Hyacinthe.
(2) Mme Alberty.
(3) Mlle Flore.
(4) M. Prosper.

Et la Réclame chantonne :

LA RÉCLAME.

Air : *Je suis la bohémienne* (Grisar).

Je suis la petit' réclame,
Le soutien des journaux...

Les petits journaux prônent les grandes affaires, qui ne sont pas toujours de tout repos. (Voir *Les Mines de Blagues*, revue de Clairville et Delatour; Ambigu-Comique, 1838.) Jadis, les banquiers contrôlaient seuls les fonds d'État. Maintenant, tout le monde joue sur les valeurs mobilières qui se répandent. On joue sur ce qu'on connaît, et surtout sur ce qu'on ne connaît pas. Dans *Les Guêpes* (Palais-Royal, 1840), la Bourse s'émeut à la nouvelle que 1,400,000 Égyptiens ont passé le Taurus sur un pont de bateaux. Mais nul ne saurait dire si le Taurus est une rivière, ou une ville, ou une forteresse... Le bruit « s'accrédite que le Taurus est définitivement une montagne ». Ce bruit jette la Bourse « dans une stupéfaction profonde ».

Le petit public de Paris n'est pas exigeant : il veut épargner, bénéficier prudemment de cette pluie de richesse, rire le soir aux facéties des *Pommes de terre malades*, par Dumanoir et Clairville, grand succès du Palais-Royal (1845), de *La Poudre-Coton* (1846), du *Banc d'Huîtres*, ou des *Canards de l'année* (1847). Et l'innocent bourgeois en quête de fredaines, s'en va curieusement voir valser la belle Céleste Mogador (1), « reine des bals

(1) Morte en février 1909.

du Prado ». Mais se doute-t-il que voici venir la catastrophe, — c'est-à-dire la République « démocratique et sociale ?... »



MADEMOISELLE FLORE, des Variétés.
(*D'après Vigneron.*)

Noter çà et là quelques apparences d'inquiétude ou de lucidité, ne serait-ce point céder à la tentation de

croire les contemporains plus perspicaces qu'ils ne furent vraiment? — « Le grand remue-ménage se prépare; c'est évident! » Ainsi juge le compère Sylvestre (1), correcteur d'imprimerie, dans *La Fin du Monde*, des frères Cogniard (Porte-Saint-Martin, 20 janvier 1848). Mais il s'adresse à un vieil astronome, inquiet de phénomènes célestes, et n'aventure ainsi, peut-être, aucune allusion politique cachée...

A l'Odéon, le 30 décembre 1847, voici en quel langage optimiste et « sensible » l'Homme du Peuple, — le prolétaire, — loue les vertus familières d'Odéon XXXIII, dans *Le Dernier Banquet de 1847*, revue en vers de M. Camille Doucet :

L'HOMME DU PEUPLE.

... Ma voix est franche
Comme mon cœur; je suis le public du dimanche.
Quand le travail est fait, je ne suis pas fâché
D'aller rire chez lui beaucoup à bon marché.
Il ne me parle pas du haut de sa cravate;
Il me traite en voisin, en ami, ça me flatte.
Dans le commencement, ses vers me semblaient longs,
J'en conviens; *aujourd'hui je les trouve assez bons.*
Il ne m'amuse pas seulement, il m'éclaire,
Et le peuple défend l'Odéon populaire.

Ensuite, l'Année 1847, expirante, s'adresse à l'Année nouvelle :

L'ANNÉE 1847 (2).

Régnez, ma sœur,
Et faites qu'on m'oublie à force de bonheur.

(1) M. Benjamin.
(2) Mme Frantzia.



HYACINTHE.

Et l'Année 1848 répond :

L'ANNÉE 1848 (1).

Recevez-moi sans crainte, ô mes amis,
Je viens à vous le cœur plein, les mains pleines,
Prête à tenir ce que j'aurai promis.
A l'univers j'apporte ses étrennes.

Quarante-Huit « apporta » au public des petits théâtres la République de Février, l'insurrection de Juin, et l'aurore du Coup d'État.

(1) Mme Talini.



MADEMOISELLE CÉLESTE, des Variétés,
dans *Les Reines des Bals publics* (1845).

CHAPITRE VI

LA REVUE SOUS LA DEUXIÈME RÉPUBLIQUE (1848-1851)

La Révolution de Février et les petits théâtres. — « Les Filles de la Liberté. » — L'infâme Bizot, l'honnête Robert et le brave Polytechnicien. — « Les Peureux ». — Le féminisme et les clubs. — Les journées de Juin. — « Un Petit de la Mobile ». — « La Propriété, c'est le vol ». — « La Foire aux idées ». — L'élection présidentielle. — M. Capital se rassure. — Les médecins de Mlle France. — Mélancolie d'un critique républicain. — Aboyeurs de presse et instituteurs socialistes. — Les 25 francs par jour. — Cicéron et Catilina. — Chez les Grenouilles. — Les princesses de la République. — George Sand et Lola Montès. — Les arbres de la Liberté. — Contre les rouges. — Le pacifisme. — L'impôt sur le revenu. — Le carnaval de 1850. — Comme en Haïti. — La réaction. — « Un coup d'État ».

Les événements de 1848 n'eurent point pour effet de faire chômer les théâtres du boulevard.

D'après une statistique du temps, les théâtres de Paris jouèrent, en 1848, un mystère, deux tragédies, vingt-six comédies, treize opéras, trente-cinq drames, onze pantomimes et cent soixante-dix-huit vaudevilles. Et l'auteur dramatique le plus prodigue fut M. Clair-

ville, qui ne signa pas moins de vingt pièces, « dont quelques-unes en cinq actes ».

La plupart des vaudevilles de 1848 furent des à-propos et « revues » d'actualité politique. Et vraiment, cela ne saurait surprendre : à dater du 24 février 1848 et pendant quatre ans, la « politique » cesse de paraître, aux habitués des petits théâtres, un de ces spectacles ou passe-temps un peu lointains, qui peuvent absorber, si on en a le goût et le loisir, mais dont on est bien maître aussi de se détacher ou de se distraire. Elle se rapproche, elle devient une réalité.

De 1848 à 1851, la bourgeoisie parisienne sent que son sort, sa sécurité, son avenir dépendent des progrès que fera le socialisme, ou des revanches que marquera l'esprit de conservation. Le public moyen des petits théâtres est presque unanime, aux divers *moments* de la Deuxième République, sur la politique du jour; et la liberté théâtrale est alors plus complète que ne la toléra jamais, à ce degré, aucun régime.

Voilà, certes, de quoi faire entendre que la « revue » de l'actualité politique se soit épanouie, de 1848 à 1851, au point qu'on y peut très exactement suivre, — et jusque dans le moindre détail, — tous les reculs du sentiment républicain depuis la Révolution de Février, tous les accroissements du sentiment conservateur jusqu'au coup d'État.

***

Février 1848.

La République est une surprise miraculeuse, — « une surprise, écrira plus tard Lamartine, dont nous avons

fait un miracle ». Trois semaines avant l'événement, nul n'y songeait sur le boulevard. C'est de la besogne pour les vaudevillistes ! Leur coutume est d'opérer vite, et jamais ils ne boudent au fait accompli.

La République naît le jeudi 24 février. Le lundi suivant, dans la petite salle des Délassements-Comiques, le public parisien acclame *23 et 24 Février, ou le Réveil du Peuple*, « tableau patriotique en un acte, fait entre deux barricades », par Guénée, Jouhaud et Marc Leprévost.

Sur la scène, l'infâme Bizot, — c'est M. Guizot, — se dérobe, en livrée de laquais, à la justice populaire. Tandis que l'héroïque Polytechnicien, qui a combattu pour le droit en 48, comme ont combattu ses aînés en 1830, annonce à l'honnête citoyen Robert, ouvrier mécanicien, martyr de la tyrannie, — c'est Albert, l'ami de Louis Blanc, — que son nom figure sur la liste des membres du Gouvernement provisoire.

Le Polytechnicien commente la noble hardiesse d'un tel choix :

L'ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE (1). — Oui, vous, Robert!... vous qui avez fait briller aux yeux de la classe ouvrière les lumières de la liberté! Désormais, vous le voyez, c'est le règne de l'intelligence qui commence, celui de l'intrigue et de l'argent est passé!

Huit jours plus tard, l'Opéra-National monte *Les Barricades de 1848*. Puis, l'Ambigu représente *Le 24 Fé-*

(1) Leriche.

vrier, « scène dramatique en vers », par Paul Féval et Zaccone, où Mlle Sarah Félix, — sœur de Rachel, — personnifie la France et entonne au chevet de Simon, jeune ouvrier blessé, une cantate républicaine!

Le 14 mars 1848, Clairville et Cordier donnent au Gymnase *Les Filles de la Liberté.* Fin novembre, ces collaborateurs inlassables feront jouer au Vaudeville *La Propriété, c'est le vol,* — « revue de fin d'année » pessimiste et hardiment contre-révolutionnaire. Mais en mars, trois semaines après la chute de Louis-Philippe, Clairville et Cordier sont républicains, comme est encore leur public. Dans leur à-propos du Gymnase, « La Révolution de 1830 », — cette révolution qui a si mal tourné! — querelle « La Liberté », sa mère. Survient un gentil gamin de Paris, — Mlle Désirée en travesti, — symbole souriant de l'Émeute :

L'Émeute (1), *regardant la Liberté.* — Cristi, la belle femme!

La Liberté (2). — Comme ce jeune homme me regarde...

L'Émeute, *tendant la main à la Liberté.* — Liberté, égalité, fraternité... et comment va cette santé?

La Révolution de 1830 (3), *choquée.* — Quelle témérité!

L'Émeute, *qui s'aperçoit que la Révolution de* 1830 *écoute.* — Silence!...

Parlons bas (*bis*)
Ici près j'ai vu Judas (*ter*).

La Révolution de 1830. — Petit malhonnête!...

(1) Mlle Désirée.
(2) Mlle Anna.
(3) Mlle Eugénie Sauvage.

L'Émeute. — Tiens! est-ma faute, à moi, si je n'ai jamais pu avoir d'inclination pour les sergents de ville?

Ces honnêtes amis de l'ordre, — les sergents de ville, — ne tarderont pas à revenir en honneur. Quelques descentes tumultueuses des faubourgs y suffiront, et,



GRASSOT.



RAVEL.

par exemple, cette « journée » du 16 avril où les amis de Blanqui esquissent un coup de main sur l'Hôtel de Ville.

La propriété est menacée; les propriétaires se défendent.

Justement, ce même 16 avril, les Variétés jouent *Les*

Peureux, à-propos vaudeville de Moreau, Siraudin et Delacour. Ces vaudevillistes ridiculisent l'inquiétude du bourgeois « Tremblotin », qui compte ses billets de banque dans les ténèbres et cache son trésor sous un pavé, tandis que son avide voisin « Pignouf » médite d'acquérir ses immeubles à bon compte. Et Thomas Sauvage, critique théâtral quasi-officiel, écrit dans le *Moniteur* : « *Les Peureux*, des Variétés, destinés à combattre les paniques de toutes sortes, sont une pièce excellente... quant à l'intention ! »

Oui, la bourgeoisie parisienne est inquiète. Moreau, Siraudin et Delacour ne la rassureront pas. Elle n'ose encore dire ouvertement toutes ses craintes et toute sa défiance. Avant de se fâcher, elle tâche de rire ! Ces deux cents clubs anarchiques, qui ont surgi soudain dans la capitale et l'emplissent de leur vacarme, quel paisible citoyen ne souhaiterait que tous fussent fermés ? Du moins, les vaudevillistes du boulevard railleront, parmi eux, ceux qui s'offrent d'eux-mêmes à la plaisanterie : les clubs de femmes. Clairville et Cordier, au Vaudeville, dans *Le Club des Femmes et le Club des Maris*, Saint-Yves et Choler aux Variétés, dans *La République de Platon*, tentent l'assaut du rire contre le féminisme et les clubs.

Puis, c'est le silence d'avant l'orage...

Les petits théâtres se taisent presque. Ou, du moins, ils ajournent les « nouveautés », — jusqu'après les Journées de Juin.



De février à juin 1848, les destinées de l'ordre établi sont incertaines. Le « communisme » peut triompher : les vaudevillistes sont tenus à de la prudence. Mais voici enfin l'insurrection vaincue. Le général Cavaignac a « bien mérité de la Patrie ». La confiance renaît; les petits théâtres donnent des « premières ». Aux Variétés, *Un Petit de la Mobile*, par Clairville et Cordier, célèbre le retour à la sécurité sociale.

Arrêtons-nous à ce vaudeville, si expressif des sentiments du public de Paris après la bataille de Juin.

La garde nationale mobile fut créée dès le 25 février 1848, par décret du Gouvernement provisoire. Les enrôlés reçoivent un franc cinquante par jour; ils sont « habillés et armés aux frais de la patrie ». Ces avantages tentent les jeunes garçons des faubourgs; ils s'inscrivent en masse. A la veille des événements de Juin, la confiance est assez médiocre dans l'appui que procureront à la cause de l'ordre ces quinze mille adolescents, — presque des enfants, — en qui les insurgés voient « des frères », et que l'on croit gagnés par les agents bonapartistes... Mais vient la bataille, et le plaisir de bien se battre seul les absorbe et les transporte! Interprètes de la joie et de la gratitude parisiennes, Clairville et Cordier honorent *Un Petit de la Mobile* sur la scène des Variétés.

Julien Marcel, — tel est le nom de ce jeune et char-

mant héros. Au lever du rideau, il joue au bouchon, tant il a l'âme innocente, et il chante :

JULIEN, *en uniforme.*

Air nouveau de M. J. Nargeot.

Joyeux enfants de la garde mobile,
Soldats d'seize ans, si nous somm's encor bien petits,
Nous grandirons : Paris est notre ville;
Et nous désirons voir grandir notre Paris.

Julien soutient sa mère, avec sa solde. Et il rédige les pétitions de son grand-père, vieil invalide, soldat de la première République, blessé de Jemmapes, de Fleurus, de Valmy, des Pyramides, qui, depuis bientôt quarante-cinq ans, sollicite en vain la croix d'honneur, et l'espère enfin de la République ressuscitée. Et Julien protège et conseille sa sœur, fiancée de Maurice, bon ouvrier, mais qui a le tort de verser dans l'utopie et de fréquenter les clubs révolutionnaires.

Cet enfant sera la providence de sa famille.

Cinq jours passent. Cinq « jours mortels » : les Journées de Juin... La mère de Julien est dans une affreuse angoisse. Ni son fils, ni son père, ni son futur gendre n'ont reparu... Le vieux rentre d'abord : il n'a pu résister à la curiosité d'aller rôder au dehors. Une estafette apporte et lui remet un message : par décret du « citoyen général ministre de la guerre », le « citoyen Marcel » est nommé chevalier de la Légion d'honneur!

« Marcel », est-ce le petit-fils ou le grand-père, l'inva-

lide ou le garde mobile? Le vieux n'est pas accessible au



Al. Lacauchie del.

L'ACTEUR NUMA.

doute: cette croix est sienne, — c'est la croix qu'il convoite depuis un demi-siècle! Il chante et danse, fou de joie.

Julien paraît. Julien s'est battu comme un lion; il est décoré... Le grand-père lui montre le brevet, *son* brevet, et dit :

— S'il me fallait y renoncer à présent, j'en mourrais !

Julien comprend. Ce jeune héros magnanime détache sa propre croix, la croix qui est sur sa poitrine, et dit :

— Grand-père, je vous l'apportais !

Cet effort lui est trop cruel, il va fondre en larmes... Mais il voit sa sœur. Elle pleure sur Maurice, son fiancé. Maurice (1) n'était pas du bon côté de la barricade.

Par bonheur, Julien est là.

Julien écrit au général qui l'a décoré. Et le général rend la liberté à Maurice, l'ami de Julien, le fiancé de sa sœur... Voici Maurice !

Par lui, tout se découvre. Désabusé, le vieux ôte sa croix, l'attache sur l'uniforme de Julien :

JULIEN (2). — Mais vous pleurez, grand-père !...

LE PÈRE MARCEL (3). — C'est pas d'chagrin, c'est d'gloire pour nous tous. La croix d'honneur sur la poitrine du plus jeune décore toute la famille.

JULIEN. — Eh bien !... tant mieux, ça me contrariait de l'être tout seul...

Et tous reprennent en chœur l'air du début :

Joyeux enfants de la garde mobile !

tandis que Julien « reçoit les félicitations de ses cama rades ».

(1) M. Kopp.
(2) M. Charles Pérey
(3) M. Leclère.

***

Un Petit de la Mobile symbolise la satisfaction du public des petits théâtres de Paris, après que le général Cavaignac eut réduit au silence les révoltés de Juin. Mais la guerre civile, si elle déblaie l'atmosphère, ne suffit pas à l'assainir. A dater de juin 48, la France attend le seul événement capable de consolider ou de renouveler le pacte social : l'élection à la présidence de la République, — élection fixée au 10 décembre 1848, et confiée par la Constitution au suffrage universel.

Douze jours avant ce plébiscite, — le 28 novembre, — le Vaudeville offre aux Parisiens cette première retentissante : *La Propriété, c'est le vol*, par Clairville et Cordier, « folie socialiste en trois actes et sept tableaux », qui est bien, à pareille date, la plus combative et opportune des « revues de fin d'année ».

La Propriété, c'est le vol, — cette terrifiante formule fit à Besançon, vers 1840, la célébrité soudaine d'un Proudhon. En 1848, fin novembre, Proudhon, devenu journaliste parisien, vient de lancer *Le Peuple*, que tout le monde achète et lit, même les rentiers et propriétaires, conduits par leur curiosité inquiète... Et ce nom de Proudhon concentre alors tous les regards, toutes les épouvantes de la bourgeoisie !

Une « revue » conforme à l'instinct de défense conservatrice et faisant coup droit contre Proudhon, — au lendemain de la bataille de Juin, à l'instant du vote pour la présidence, où va se jouer le sort de la France

et de la République, — quelle chance n'a-t-elle pas de triompher, si les auteurs ont de l'habileté professionnelle ?

Avec *La Propriété, c'est le vol*, Clairville et Cordier réussissent peut-être le chef-d'œuvre du sarcasme et de la fantaisie, dans ce genre agressif du vaudeville « d'actualité ».

***

On frappe les trois coups.

L'acteur Luguet entre en scène par le manteau d'arlequin et, s'adressant au parterre, il chante :

UN SOLLICITEUR AU PUBLIC.

AIR : *Merveilleuse dans ses vertus.*

Messieurs, deux auteurs se sont dit :
« Tiens ! nous sommes en République !
Nous pouvons parler politique,
Puisque ça n'est pas interdit... »

Toutefois, ils annoncent, ces auteurs, des desseins malicieux, mais mesurés :

« Si nous suivons Aristophane,
Il faut le suivre de très loin.
Dans notre mordante pièce,
Que l'homme soit respecté !
La personnalité blesse ;
Point de personnalité ! »

Puis le prologue commence.

Le décor figure le Paradis terrestre. A gauche, un gros pommier et cette affiche : « Il est défendu de tou-

cher à ces pommes... ». A droite, un buisson de roses.



L'ACTEUR LUGUET.

Silencieusement, un « serpent à tête humaine » traverse le théâtre et va se blottir parmi les fleurs.

Or, l'acteur chargé de personnifier le serpent de l'Eden (1) a sur le nez une paire de lunettes et s'est, si j'ose dire, *fait la tête* de l'effroyable Proudhon, — exactement comme Aristophane, pour jouer le personnage du Corroyeur dans sa propre comédie des *Chevaliers*, peignit jadis son visage à la ressemblance de l'abominable Cléon.

C'est ainsi que les auteurs de *La Propriété, c'est le vol* s'abstiennent des « personnalités ».

***

Le Serpent est triste. Deux jours plus tôt, il était encore « le roi de la création... le plus puissant animal de l'univers... la seule bête qui eût de l'esprit ». Mais Adam et Ève ont paru. Et Adam ne cesse de marcher sur sa queue, avec morgue... Ah! si le Serpent pouvait se venger et, notamment, lui « filouter » Ève, qui est « si gentille » et « avec ça si innocente encore... » Mais, attention! voici le « mari ».

Adam cueille une rose au bosquet, le Serpent le mord. Adam le repousse du pied :

ADAM (2). — Fiche-moi le camp, animal... Et que je ne te rattrape plus à salir mes fleurs.

LE SERPENT, *à part.* — Ses fleurs!

ADAM. — Et à croquer mes fruits.

LE SERPENT, *de même.* — Ses fruits! Grand voleur, va! (*Haut.*) Fichtre, prenez donc garde, vous me marchez sur la queue...

(1) L'acteur Delannoy

(2) M. Ambroise.

Adam. — Je te parle de mes fruits...

Le Serpent. — Et moi de ma queue... Je défends ma queue... (*Adam frappe de nouveau du pied.*) Mais, sacredié! voulez-vous bien ne pas me marcher dessus!

Adam. — *Ça t'apprendra à ne pas respecter ma propriété.*

Le Serpent, *à part.* — *Oh! les propriétaires... je les hais-t'y!*

Le symbole est clair. Cet envieux Serpent du Paradis terrestre, Clairville et Cordier nous font voir en lui l'aïeul originel de l' « anarchiste » Proudhon, — le premier en date des *antipropriétaires!*

Adam, demeuré seul, s'attriste :

— C'est incroyable! nous ne sommes encore que trois êtres raisonnables sur la terre, et nous sommes déjà deux qui ne pouvons pas nous souffrir. Qu'est-ce que nous ferions donc si nous étions quatre?

Entrée d'Ève... (Le déshabillé galant de la belle Mme Octave, qui tenait le rôle, était audacieux en 1848; il semblerait terriblement pudique aux habitués de nos music-halls.) Ève est tendre et curieuse; elle écoute les murmures des prés et des bois; elle est incomprise. Adam est inexpérimenté :

ÈVE.

Air de *La Fiancée.*

Les poissons dans les mers,
Les oiseaux dans les airs,
Les loups dans les antres sauvages,
Les loutres, les castors,
Les nigauds, les butors,
Ont de mystérieux langages.

Les veaux et les moutons,
Les canards, les dindons,
Les chiens, même les chats,
Les souris et les rats,
C'est à qui s'aimera,
A qui se le dira,
C'est à qui se le prouvera.
On voit chaque animal
Répondre au doux signal
Qui le captive et l'attire.
Les oiseaux, c'est avec
De petits coups de bec...
Sais-tu ce que cela veut dire?
A leur doux entretien
Ne comprendrais-tu rien?
Si tu les devinais,
Si tu les comprenais,
Cher Adam, tu devrais
M'apprendre leurs secrets.

Mais Adam n'est guère empressé :

ADAM. — Ah! la drôle d'idée, la drôle d'idée que tu as là! Est-ce qu'on se fait des mamours, est-ce qu'on s'embrasse entre homme et femme? Entre volailles et poissons, je ne dis pas, mais entre homme et femme, ce serait des bêtises!

ÈVE. — Tu crois?

ADAM. — D'ailleurs, quel plaisir ça pourrait-il nous faire?

ÈVE. — Dame! je ne sais pas...

ADAM. — Ni moi.

ÈVE. — Si tu essayais?

ADAM. — Quoi! tu veux?

ÈVE. — Pour voir.

ADAM. — Voyons. (*L'embrassant du bout des lèvres. — Avec dégoût.*) Ah! ah! que c'est fade!

ÈVE, *qui l'a embrassé de même.* — C'est vrai que ce n'est pas bien bon.

ADAM. — Ah! je plains les oiseaux.

ÈVE. — C'est peut-être que nous ne savons pas...



MADAME OCTAVE, rôle d'Ève.

ADAM. — Nous ne savons pas?

ÈVE, *comme frappée d'une idée.*

AIR DES *Diamants de la Couronne.*

Ah!... cet arbre de la science!

ADAM.

Que dis-tu?

ÈVE.

S'il est un secret,
Cet arbre le dirait, je pense.

ADAM.

Juste Ciel! quel est ton projet?

ÈVE.

Oui, cet arbre nous le dirait.

ADAM.

Dans ce séjour de l'innocence
Le bonheur peut suivre nos pas,
Mais à l'arbre de la science
Ne mordons pas! } (*bis.*)

ÈVE.

Cher Adam, vous avez beau dire,
Les dangers peuvent être grands;
Mais le fruit défendu m'attire,
Et, pour un rien, oui, je le sens,
J'y mordrais.

ADAM.

Je vous le défends.

ÈVE.

Compte sur mon obéissance;
Je me résigne, ne crains rien...
(*A part.*)
Mais à l'arbre de la science
Je mordrais bien. } (*bis*).

ADAM. — Ève, ma chère Ève, *ce n'est qu'à la condition de ne jamais toucher au fruit de cet arbre que je suis propriétaire de toutes ces propriétés...* Ne l'oubliez pas!

LE SERPENT, *montrant sa tête au bosquet.* — Qu'ai-je entendu! Oh! maintenant, je les tiens.

Et cet « antipropriétaire » tente Ève... Elle mord à la pomme. Adam aussi. Le Serpent ricane. Le tonnerre gronde. Adam et Ève s'enfuient du Paradis terrestre; ils emportent une cargaison de pommes...

La toile tombe.

***

Au tableau suivant, — c'est-à-dire après plusieurs milliers d'années, — on est, en février 1848, dans le « salon magnifique » de M. Bonnichon, le « roi des propriétaires ».

Hommes et femmes, les invités de Bonnichon soupent; des laquais leur versent à boire. C'est un banquet. Ces imprudents et fastueux bourgeois libéraux veulent la « réforme électorale ». Tous pérorent. Au dessert, l'amphitryon prononce un fantastique discours, sur le thème de la création du monde...

Il achève :

BONNICHON. — Oui, messieurs, *la propriété remontant à la création, et mon âme étant celle de la propriété,* j'en conclus qu'Adam c'était moi... (*Tout le monde rit.*)

RAMINOIS, *gaiement.* — A la santé d'Adam!

BONNICHON. — Et vive la réforme!

TOUS. — Vive la réforme! (*Ils trinquent et boivent.*)

Mais tandis que ces fous s'agitent, la porte du salon

s'ouvre, pour laisser paraître l'hôte sinistre qu'on n'attendait pas : le Serpent ressuscité... Il est vêtu de noir, comme Proudhon, et porte des lunettes :

LE SERPENT. — Oui, messieurs, réjouissez-vous; car le succès a dépassé vos espérances!... *Ce n'est pas seulement la réforme électorale, c'est la République qui vient d'être proclamée*

TOUS, *se levant consternés.* — La République!

BONNICHON, *avec effroi.* — Il a des lunettes!

LE SERPENT. — La bourgeoisie est détrônée... le peuple est roi!... Criez tous avec moi : « Vive la République!... »

CHŒUR DES PROPRIÉTAIRES
sortant en défilant un à un devant le public.

AIR : *Alleluia.*

Vive la République! Oh! oui,
C'est notre vœu... c'est notre cri,
Vive la République! Oh! oui,
C'est notre cri.

LE SERPENT. — Ah! ah! mes gaillards de bourgeois, vous ne vous attendiez pas à celle-là!...

(*Le théâtre change et représente une chambre chez Bonnichon, en* 1852. — *Cette chambre est assez pauvrement meublée.*)

Désormais, la « revue » s'engage dans les avenues du pessimisme prophétique.

En 1852, au nom du « droit au travail », le valet de chambre d'Adam-Bonnichon, bien que « flanqué à la porte », s'entête à cirer ses bottes, malgré lui : comment le garderait-il? Il ne peut plus lui payer ses gages!... Et ses fournisseurs imposent quand même à Bonni-

chon leurs services et leurs factures. Même, son dentiste le pousse de force sur un fauteuil, pour lui « extirper une molaire », — attendu qu' « il faut que tout le monde vive ! »

En 1853, la République institue la « Bourse d'échange » proudhonienne. Le numéraire est aboli. Et l'infortuné Adam-Bonnichon, tourmenté par son antique adversaire, le Serpent-Proudhon, est traîné par lui devant les tribunaux du nouveau régime social. Là, convaincu d'avoir criminellement fait usage de ces adjectifs et pronoms possessifs surannés : *moi*, *mon*, *ma*, *mes*, *mien*, — il est condamné à la détention perpétuelle dans une maison hospitalière et devra revêtir à jamais le costume d'infamie, — la « redingote à la propriétaire »...

Clairville et Cordier, vaudevillistes en proie au délire sacré, n'hésitent pas à prédire « la fin du monde » pour 1854. Puis, sans doute pour obéir à la loi d'esthétique théâtrale qui interdit les dénouements trop lugubres sur les petites scènes du boulevard, ils consentent seulement à laisser entrevoir la possibilité d'une réconciliation des bourgeois et des anarchistes, dans le ciel, au jour du Jugement dernier !...

***

Pourtant, à regarder les faits de sang-froid, l'année 1848 se termine meilleure qu'elle n'a débuté pour la bourgeoisie parisienne.

En février, cette bourgeoisie fut ingrate et sans prévoyance : elle a renié son vieux monarque, acclamé

l'inquiétante République! Mais, en juin, elle a vaincu par le canon. En décembre, elle sera sauvée par le bulletin de vote.

A l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, le prince Louis-Napoléon Bonaparte est élu chef de l'État par cinq millions et demi de suffrages, contre quinze cent mille accordés au général Cavaignac. Et, vers la quinzième représentation de leur ouvrage, Clairville et Cordier escomptent la disposition apaisée des esprits dans ce couplet écrit sur un ton d'espoir :

Ils étaient deux, deux sur la même ligne,
L'un fut choisi par l'éclat de son nom,
Et de ce nom il sut se montrer digne;
Que devint l'autre après cet abandon?
La France fut-elle ingrate? Oh! non.
Pendant quatre ans le peuple dans son cœur
Associa le sauveur de la France
A celui qui fit son bonheur.

Sitôt connu le résultat de l'élection présidentielle, c'est ainsi que les auteurs de *La Propriété, c'est le vol* partagent la louange de leurs allusions entre le vainqueur de Juin et le futur empereur Napoléon III, — ces deux candidats préférés du public moyen des petits théâtres.

***

Cinq semaines après l'élection du prince Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République, le Vaudeville complète son programme. A *La Propriété,*

c'est le vol, de Clairville et Cordier, il ajoute *La Foire aux idées*, par MM. de Leuven et Brunswick. Et dès lors, pendant de longs mois, sans discontinuer, ces deux revues « aristophanesques » tiennent l'affiche.

Fin novembre, — lorsque *La Propriété, c'est le vol* fut jouée pour la première fois, — l'écrasement des antisociaux, s'il était probable, n'était pas encore une certitude. Aussi Clairville et Cordier prenaient-ils un ton de prophétie alarmante : rien de plus habile que d'indiquer, à la veille du vote pour la présidence, ce qu'il adviendra de la République, si la Révolution triomphe !

Mais l'élection du 10 décembre marque le *tournant*, — le premier succès des forces conservatrices enfin reconstituées : succès décisif, car il est le gage de l'ordre futur. *La Propriété, c'est le vol* fut une arme idéologique, un épouvantail. *La Foire aux idées* est un chant de victoire et d'allégresse. Épousant de très près les réalités, c'est un instrument de vive et sonore polémique, très comparable à un journal. Et de fait, MM. de Leuven et Brunswick, ses auteurs, s'intitulent eux-mêmes « rédacteurs-gérants » de ce « journal-vaudeville en plusieurs numéros ».

Numéro n'est pas ici synonyme de *tableau*, ni *d'acte*. Cette curiosité vaut qu'on s'y arrête. *La Foire aux idées* fut, si je puis dire, une revue cinématographique, à perpétuelle transformation : quatre « numéros » la renouvelèrent de trimestre en trimestre, sans jamais laisser s'affadir le sel de ses allusions à l'actualité immédiate.

***

Le premier « numéro » fut « présenté aux abonnés du théâtre du Vaudeville » le 16 janvier 1849. Très court, — une douzaine de scènes, — il célèbre l'apaisement promis par l'heureux résultat de l'élection présidentielle.

Le compère « Caprice » (1) converse avec la commère « L'Idée » (2). Accourt effaré M. Capital (3) :

CAPITAL. — Ah! madame, j'ai été vigoureusement attaqué, traqué et sur le point d'être détraqué.

L'IDÉE. — *Mais vous devez reprendre confiance?...*

CAPITAL. — Ça vient doucement, mais enfin je crois que ça vient... je me rassure.

CAPRICE. — Oui, vous êtes plus calme; mais convenez que vous avez eu une fameuse frayeur.

CAPITAL. — Que voulez-vous?... c'est dans ma nature... Et il y avait de quoi... je possède pas mal de moellons...

CAPRICE. — Des millions?

CAPITAL. — Non, des moellons...avec portes et fenêtres. Eh bien, je vous donne en mille à deviner comment deux de mes locataires m'ont payé. En billets!...

L'IDÉE. — Vraiment!

CAPITAL. — Vous savez, madame, que nous sommes en république?...

L'IDÉE. — Pour toujours...

CAPRICE, *faisant une pirouette.* — A perpétuité!

(1) M. Tétard.
(2) Mlle Chateaufort.
(3) M. Viette.

CAPITAL. — Eh bien! quand me soldera ce débiteur séditieux? Celui-ci, voyez... (*Il lui montre un billet.*) Fin République...

CAPRICE. — Vous êtes fumé!...

CAPITAL. — Et cet autre... lisez... Il s'engage à me payer au dixième président prochain... Si je calcule bien, ça me remet...

CAPRICE. — Ah! mon Dieu!

(Admirons l'agilité de Leuven et Brunswick : ils « sauvent la face » en affirmant leur foi dans la durée de la Constitution républicaine, et suggèrent pourtant que *fin République* ne serait pas, après tout, une échéance si haïssable, pourvu qu'elle fût rapprochée.)

Mais ils glorifient l'élu du 10 décembre. La France serait sage de s'en tenir à la mesure d'un seul « président », — celui qu'elle a :

MLLE FRANCE (1). — J'ai choisi un intendant, un factotum qui présidera à mes affaires...

L'IDÉE. — Et vous avez confiance?

MLLE FRANCE. — Oh! il m'a été recommandé par quatre-vingt-six départements... *aussi, je le prends à l'essai pour quatre ans...*

CAPITAL. — Bravo!... Et quand il aura fait ses preuves... quand il se sera montré économe, intelligent, honnête et courageux...

MLLE FRANCE, *riant.* — *Je le renverrai... c'est l'ordonnance de mes médecins.*

C'est-à-dire des neuf cents membres de l'Assemblée

(1) Mme Octave.

constituante. Leurs intentions étaient bonnes, mais leurs soins furent détestables :

MADEMOISELLE FRANCE.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Aussi, moi qui suis bonne fille,
Reconnaissante envers eux tous,
Je voudrais leur dire, entre nous :
Allez revoir votre famille...
Allez-vous-en chacun chez vous!

Tant d'audace attriste Th. Sauvage, le critique républicain du *Moniteur*. Il tâche d'avertir et de modérer les auteurs : « Gare la censure, messieurs ! vous l'appelez, vous la provoquez, vous l'aurez !... »

Comme il se trompe ! Leuven et Brunswick sont protégés par leur succès même, le courant les porte, et ils recommencent. Le 22 mars, voici que le Vaudeville « présente » un « deuxième numéro » de *La Foire aux idées*, bien plus étendu, car il a trois actes. Th. Sauvage en demeure éperdu. Le public a chaudement applaudi. Sauvage l'avoue. Seul, l'honnête critique n'a pas ri : « Pour moi, écrit-il, je ne puis m'amuser où je vois *un danger national.* » Toutefois, il ajoute, avec une sagesse résignée : « A toutes les objections, le directeur du Vaudeville répondra : je fais de l'argent !... *Soit : continuez.* »

Leuven et Brunswick continuent donc. Et même, ils redoublent. Le 23 juin, — dix jours après l' « affaire des Arts-et-Métiers », et tandis que Paris se congratule de

la fuite de Ledru-Rollin, — le Vaudeville présente un « troisième numéro » de *La Foire aux idées.* On y voit l'anarchie déchaînée dans un royaume aquatique de fantaisie par les « rougets et poissons rouges », insurgés.



MADEMOISELLE CICO.

Enfin, le 13 octobre 1849, quatrième et dernier numéro de *La Foire aux idées.* Bien entendu, ce dernier spectacle fourmille des allusions les plus précises aux péripéties politiques d'une fin d'année si tumultueuse, et nous renseigne, — mieux qu'aucun autre document

ne saurait faire,—sur la qualité de l'accueil offert par le public parisien à l'énergie conservatrice ressuscitée.

En juillet, une loi sur la presse a définitivement restauré le « cautionnement » des journaux, qu'avait aboli le libéralisme de Février (1). En octobre, le public du Vaudeville entend se lamenter l'odieux libelliste « Frigousmann » :

FRIGOUSMANN (2). — Depuis dix ans, je veux fonder un journal politique intitulé *Le Chien enragé*... Je veux mordre, déchirer, mettre la société en lambeaux... Eh bien! rien, rien! Il faut un cautionnement... et je suis obligé de renfermer là tous mes élans généreux...

A cette même date, les instituteurs se sont rendus très suspects. M. de Parieu, successeur du vicomte de Falloux à l'Instruction publique, et qui prépare une loi spéciale contre les instituteurs primaires (3), reçoit cet appui de *La Foire aux idées :*

CHIPANSBERG (4). — J'étais instituteur primaire... on m'a chassé!... Pourquoi? Parce que j'ai banni de ma classe le Ba, be, bi, bo, bu, la grammaire et le catéchisme.

ROSA, *demoiselle de comptoir de l'estaminet de* « la Pipe d'écume » (5). — Et qu'est-ce que vous leur appreniez donc, à vos élèves?

CHIPANSBERG, *avec orgueil.* — Je leur apprenais à se mo-

(1) Voir *Les Deux Presses*, dans notre essai sur *Quarante-Huit*.
(2) L'acteur Delannoy.
(3) Voir, même ouvrage, le *Précis historique de la loi Falloux.*
(4) L'acteur Henri-Alix.
(5) Mlle Cico.

quer des lois, à rire au nez de leurs parents, et à signer d'heure en heure des pétitions pour demander la mise en accusation du pouvoir.

ROSA.

AIR DE *La Sentinelle.*

Osez-vous bien vous vanter hautement
De mépriser les lois et la morale?
Osez-vous bien prêcher au pauvre enfant
Et la révolte et le scandale?
Vous qui voulez briser tous les liens,
Par vos leçons si l'enfance est flétrie,
Malheureux! de nobles soutiens
Et de généreux citoyens
Vous déshéritez la patrie!

***

La République est entièrement discréditée, cela est clair, auprès du public du boulevard. L'indemnité de vingt-cinq francs par jour accordée aux représentants du peuple, — cette somme semblait suffisante, et même importante en 1848, — est un des prétextes favoris aux sarcasmes des chansonniers. Dans une revue jouée au Palais-Royal (décembre 1848), — *Les Lampions de la veille et les Lanternes du lendemain*, par Dumanoir et Clairville, — la « Canaille » (1) s'écrie :

— Et dire qu'ils reçoivent tous vingt-cinq balles de braise!...

(1) Mlle Aline.

Puis, le public bissait ce couplet malveillant :

LA CANAILLE.

AIR DE *La Robe et les Bottes.*

S'ils ne sont pas égaux par l'éloquence,
Par le savoir, par l'esprit, les talents,
Les représentants de la France
Sont tous égaux devant les vingt-cinq francs.
Ces vingt-cinq francs furent votés d'emblée.
Et c'est heureux... car messieurs tel ou tel
N'auraient eu droit à rien, si l'Assemblée
Avait admis un droit proportionnel.

Dans cette même revue surgissent des souvenirs classiques, qui semblent soudain très rajeunis (1). Vêtus de « costumes romains burlesques », Cicéron (2), « avocat de l'ordre », et Catilina (3), ancêtre de l'odieux Proudhon, — « un Romain conservateur et un Romain rouge », — se chamaillent ferme, au grand effroi du compère Lampion Ier (4) :

CATILINA. — Eh bien! le chaos, soit!... le chaos, où s'engloutissent les anciens mondes et d'où surgissent les mondes nouveaux!... Oui! détruisons!... détruisons, pour le plaisir de détruire!... brûlons, saccageons, pillons, faisons les cent dix-neuf coups!... Des lampions!... des lampions! des lampions!

LAMPION Ier, *effrayé.* — Il demande ma tête!

(1) *Catilina*, drame de Dumas et Maquet, se jouait au Théâtre-Historique.
(2) L'acteur Alcide-Tousez.
(3) L'acteur Hyacinthe.
(4) L'acteur Sainville.



Alexandre Lecauchie del.

L'ACTEUR ALCIDE-TOUSEZ.

19.

CICÉRON. — Et quand tout sera renversé, détruit, que mettras-tu à la place?

CATILINA, *fièrement.* — Je n'en sais rien, et je m'en fiche pas mal!

CICÉRON, *furieux.* — Il n'a rien à mettre à la place, et il veut prendre la mienne!... C'est un filou!

Pour Th. Muret et les frères Cogniard, auteurs de la revue qui se joue au même moment à la Porte-Saint-Martin, — *Les Marrons d'Inde, ou les Grotesques de l'Année*, — Catilina n'est qu'un « admirable blagueur », et Cicéron « un charlatan magnifique », un « parleur éternel, un histrion! » Presque autant que des énergumènes, Paris commence à se lasser des orateurs...

***

Désormais, la pente est tracée. Une infinité de revues et de vaudevilles politiques jalonneront cette pente, jusqu'au coup d'État. Aucun de ces à-propos n'aura le mordant, l'exubérance joyeuse de *La Propriété, c'est le vol*, ou de *La Foire aux idées.* Mais quelle violence!

Les « partageux », — ainsi nomme-t-on les disciples de Cabet et de Fourier, — sont, bien entendu, les plus maltraités. *Un Voyage en Icarie*, par Guénée et Tandou (Délassements, août 1848), accuse nettement le naïf Cabet d'être un escroc, un « carottier » : il est démasqué par Froufrou (1), commis-voyageur intelligent. — Même sévérité à l'endroit des utopistes, dans *A bas la*

(1) L'acteur Leriche.

Famille, ou les Banquets, « à-propos montagnard en un



Alex. Lacauchie del.

SAINVILLE.

acte », par MM. Labiche et Lefranc (Gymnase, décem-

bre 1848); dans *L'Ane à Baptiste, ou le Berceau du Socialisme*, par Clairville et Siraudin (Vaudeville, mai 1847), où Mlle Cico personnifie le « Génie de la Destruction ».

Auprès des rêveurs, les « représentants » subissent les



Phot. Bureau.

MADEMOISELLE CICO.

quolibets de l'esprit boulevardier. Clairville, Cordier et Arthur de Beauplan, dans *Les Grenouilles qui demandent un roi*, adaptent la fable célèbre aux faits du jour. Sur la prière de « la Grue », — c'est le comédien Numa, — le « Génie de La Fontaine », — Mlle Dinah

Félix, — la récite aux grenouilles assemblées. Et l'une d'elles chantonne en guise de moralité :

GRENOUILLETTE (1).

Air nouveau de M. Amédée de Beauplan.

La France eut un maîtr' autr'fois,
Ça n' l'amusait guère!
Elle a maint'nant neuf cents rois,
Sans en êtr' plus fière!

Aux appproches des élections à l'Assemblée législative (mai 1849), le Théâtre Montansier (ex-Palais-Royal) donne *La Grosse Caisse, ou les Élections dans un trou*, par MM. Bayard et Varner, satire des politiciens de village. Le compère Tournassol, charlatan de son métier, — l'acteur Ravel, — se prononce pour la candidature du nourrisseur de bestiaux Thomas, — l'acteur L'Héritier, — et déjoue la concurrence des nommés Beaugrand et Dégommé, — les comédiens Grassot et Bache. Et la commère Cœlina, — Mme Leménil, — séduite par l'avenir politique de ce Thomas, jure de devenir, avec son aide, une femme du monde :

CŒLINA. — Oui, oui, je l'épouserai... et il sera représentant... il sera conseiller d'État... il sera ministre... Et moi aussi j'aurais des carrosses et des hôtels, des palais!... tiens, pourquoi pas? ça s'est vu. *Les princesses d'aujourd'hui, c'est nous qui les sont.*

Même les femmes en vue ne seront pas épargnées,

(1) Mlle Valérie.

si elles sont suspectes de préférences démocratiques. George Sand fut républicaine, et elle eut, — dit-on, — d'amoureuses faiblesses. Son cas n'échappe point à MM. Varin et Roger de Beauvoir, auteurs des *Femmes... saucialistes* (Palais-Royal, avril 1849). Délicatement, ils imaginent une querelle de dames entre « Mme Consuelo, bas-bleu » et « Mlle Ponette, écuyère, puis comtesse de Lansquenet », — en qui il est aisé de reconnaître cette illustre Lola Montès, comtesse de Lansfeld, qui fut la maîtresse redoutable du vieux roi Louis Ier de Bavière :

PONETTE (1). — Ah! mais, prenez garde, quand on me taquine, je cravache!...

MME CONSUELO (2). — Vous, ma petite!... votre colère m'amuse... puisque vous êtes Bavaroise, vous avez le droit de monter comme une soupe au lait.

PONETTE.

AIR : *Ces postillons*, etc.

Vous caponnez, ma belle romancière,
Convenez-en, vous avez peur!

MADAME CONSUELO.

Non, non, vraiment, Pompadour de Bavière,
Moi me commettre avec vous... Par pudeur,
Je ne dois pas vous faire un tel honneur!
Je vaux un peu mieux que vous, je pense.
Un roi jamais ne fut mon amant, je crois.

(1) Mlle J. Pelletier.
(2) Le rôle était tenu par l'acteur Hyacinthe, déguisé en femme.

Et la pseudo-George Sand s'attire par là cette riposte sauvage :

PONETTE.

Vous vous trompez! car j'entends dire en France
Que tout le monde est roi ...

Le public approuvait, riait, car George Sand était l'amie de Pierre Leroux et de Barbès.

***

L'attente et le désir du coup d'État sont alors présents chez tous les spectateurs. Les revuistes préférés du public parisien traduisent assez son impatience!

La République dépérit.

Les « arbres de la Liberté », — ces plantations allégoriques des naïfs vainqueurs de Février, — se dépouillent de leurs feuilles, et ne fleuriront plus. Le compère et la commère de l'*Exposition des Produits de la République*, par Dumanoir, Clairville et Labiche (Palais-Royal, juin 1849), font cette constatation affligée :



Eustache-Lorsay del.

L'HÉRITIER.

LA PAPILLONNE (1).

AIR DE *Calpigi.*

Ces arbres, autrefois vivaces,
Quand on les planta sur nos places,
Sont maintenant tout rabougris,
Regarde comme ils sont maigris;
Serait-ce donc l'air de Paris?

GOBCHESTER (2).

Dame! mettez-vous à leur place :
En voyant tout ce qui se passe
Dans le parti républicain,
Ils devraient mourir de chagrin...
Ces arbres sont morts de chagrin.

A mesure qu'ils se sentent près d'être abandonnés par les masses qui se désaffectionnent, les violents crient plus haut, plus fort, comme s'ils espéraient tromper sur leur faiblesse réelle par des dehors de menaçante énergie. Résultat : ils s'aliènent définitivement le rentier, le commerçant, le petit bourgeois, quiconque épargne.



LACHE.

Au moment des élections à la Législative, *La Montagne qui accouche*, par

(1) Mlle Scriwaneck.
(2) Levassor.



LEVASSOR.

LEVASSOR, que toujours en riant on écoute,
Enchante un public connaisseur;
C'est pour l'exprimer sans doute,
Que Benjamin ici nous le montre *en chanteur*.

MM. Varin et Arthur de Beauplan (Gymnase, 30 mai 1849), insiste sur le programme des « rouges » :

LA MONTAGNE (1). — Mes enfants, il faut voter pour la Montagne.

LE PAYSAN (2).— C'est qu'elle est bien criarde, la Montagne.



A. Lacauchie del.

MADEMOISELLE FLORE.

LE SOLDAT (3). — Oui, si elle criait moins, elle aurait plus de voix.

(1) Geoffroy.
(2) Lesueur.
(3) Priston.

Cramoisie (1), *servant à boire au paysan.* — Buvez donc!

La Montagne. — Songez que la Montagne dégrèverait les impôts.

Le Paysan. — Plus d'impôts! à la bonne heure, v'là comme j'entends le gouvernement.

La Montagne, *au soldat.* — Elle abolirait la conscription!

Le Soldat. — Il n'y aura plus de soldats!

La Montagne. — Plus d'armée, c'est inutile.

Le Soldat, *à part.* — Elle m'a marché sur le pied.

La Montagne. — Les paysans partageront les châteaux, les grandes propriétés; on supprimera les riches.

Le Paysan. — Il n'y aura donc plus que des pauvres?

La Montagne, *au soldat.* — Et vous, jeune héros, vous serez colonel, ou maréchal... des-logis.

Le Soldat. — Pardon. Vous me payez à boire, je ne veux pas vous contrarier; mais, s'il n'y a plus d'armée, de quoi que je serai colonel?

Plus d'armées permanentes! Plus d'impôts sur les petits! Que valent ces promesses?

Le Congrès de la Paix, par Charles Desnoyers (Vaudeville, septembre 1849), répond sur le premier point. Au mois d'août, le « Congrès de la Paix universelle » a tenu sa session à Paris, salle Sainte-Cécile. Au programme du congrès s'inscrivaient « la solution des différends entre nations par voie d'arbitrage », la « nécessité d'un désarmement général, progressif et simultané ». Des Anglais, des Américains, des Belges et des Hollandais vinrent de leurs pays. Au nombre des congressistes étaient l'archevêque de Paris, le pasteur Coquerel, le

(1) Mlle Mina.

curé de la Madeleine, Émile de Girardin, Michel Chevalier, Horace Say, Gustave d'Eichthal, Richard Cobden... A la séance d'ouverture, Victor Hugo s'écria parmi les bravos et les rires : « Un jour viendra où l'on montrera un canon dans les musées comme on y montre aujourd'hui un instrument de torture, en s'étonnant que cela ait pu être ! »

Par contre, le vieux Béranger, « chansonnier national », a décliné l'invitation du Congrès. Le vaudevilliste du *Congrès de la Paix* l'en approuve : « Un homme très raisonnable et plein d'esprit de conduite, ce diable de Roger Bontemps !... »

Et Charles Desnoyers imagine cette « scène de revue » : France, Russie, Angleterre, Autriche, Espagne, Prusse, toutes les grandes nations sont en présence, — personnifiées « par des femmes en cotillons et en vestes militaires, armées jusqu'aux dents » :

LE COMPÈRE, *président du Congrès.*

AIR : *Me voilà.*

Vite à nos commandements,
Mesdam's les Gouvernements,
Faites vos désarmements
Toutes en même temps !

Personne ne bouge. Le compère insiste, mais en vain :

TOUS LES GOUVERNEMENTS, *se retournant chacune vers sa voisine.*

(*Même air.*)

Après vous !
Après vous,

Vous, ma sœur chérie,
Commencez, je vous en prie,
Je ne fais rien qu'après vous!

Et, sur cette remarque du compère que, «décidément, ce sera long », elles s'expliquent avec franchise :

TOUS LES GOUVERNEMENTS, *ensemble.*

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

Je vous l'dis tout net,
Et c'est fort bien fait,
De mes soldats je suis fière...
Pour avoir la paix,
Messieurs du Congrès,
Je m'tiens sur le pied de guerre!
Vos orateurs,
Vos grands penseurs,
J'espère,
Vont délivrer
Le monde entier
D'la guerre!
J'y crois fermement,
Mais j'en fais serment,
Je désarm'rai la dernière!

En 1849, le « pacifisme » n'atteint pas le boulevard, qui reste patriote. Le boulevard sait consentir, pour l'armée, aux sacrifices nécessaires. Témoin, ce couplet d'Agathocles (1), dans *Paris sans impôts*, par Clairville et Cordier (Vaudeville, décembre 1849) :

(1) L'acteur Félix.

AGATHOCLES.

AIR DE *Montaubry.*

Quand l'ennemi de nos frontières,
Semble s'approcher l'arme au bras,
Quoi! des mesures financières
Voudraient réduire nos soldats!
Payons pour notre renommée;
Mieux vaut encore partager
Cinq cents millions à notre armée
Qu'un milliard à l'étranger!

Mais Agathocles prend aussitôt soin d'ajouter, — c'est le refrain du « vaudeville final » de cet à-propos :

Puisqu'il faut des impôts,
Ne payons pour impôts
Que les anciens impôts.
Puisqu'il faut des impôts,
Pas d'impôts nouveaux!

L' « impôt nouveau », ce serait l' « impôt sur le capital et le revenu », qui prétend, dès ce temps, se substituer aux « quatre vieilles ». Un tableau de *Paris sans impôts* est consacré à des moqueries sur ce plan fiscal. Homme ou femme, chaque personnage traverse la place publique en tenant « sous son bras un grand livre-journal, une écritoire à sa boutonnière et une plume à son oreille » : « Drôle de loi, s'écrie la petite marchande de pommes Félicité (1), qui fait de tous les citoyens des commerçants en partie double! » Elle vend un sou de pommes à un monsieur, enlève de son capital trois pommes, et ajoute à son revenu cinq centimes. Le

(1) Mlle Louisa.

monsieur, de son côté, enlève à son capital cinq centimes, « pour manger trois pommes ». A cet autre passant, il reste juste cinq francs de capital; il achète des bouquets, et ferme son livre-journal : « Là, je n'ai plus de capital, et le percepteur n'a plus rien à me demander ! »

Mais le percepteur (1) est soupçonneux; il conteste la sincérité des contribuables : « Si cela continue, je ferai accompagner chaque individu par un fonctionnaire ». Un voleur le croise, et présente son livre : « Je n'ai rien à dire, observe le percepteur, votre livre est fort bien tenu ». Sur quoi, le voleur s'empresse d'inscrire, pour sa valeur de cinq francs, le foulard chipé au percepteur...

Et naturellement, les auteurs n'ont garde d'omettre l'élégante Amanda (2), « en grande toilette, ce qui ne l'empêche pas de porter aussi son livre ». Son capital est une « chimère », mais elle enregistre un abondant revenu :

AIR DES *Maris qui ont tort.*

AGATHOCLES, *lisant.*

Reçu d'Édouard, une basquine;
Reçu de Prosper, un chapeau;
Reçu d'Arthur, une berline;
De monsieur Geigneux, un landaw;
Des diamants de Coquardeau;
D'Auguste, un baiser plein de flamme...

AMANDA.

C'est le plus doux que j'ai reçu.

(1) L'acteur Ambroise.
(2) Rôle tenu par la belle Mme Octave.

AGATHOCLES (1).

Vous pouvez vous flatter, madame,
D'avoir un joli revenu!



FÉLIX

Ce sont là d'aimables plaisanteries. Mais l'indignation voisine ici avec le rire. Le « capital », s'il feint encore de s'amuser, sent pourtant sourdre une colère qui

(1) L'acteur Félix.

ne pardonnera pas aux auteurs de ses inquiétudes, utopistes ou députés (Voir *Les Représentants en vacances*, par Clairville et Cordier, Gymnase, 15 septembre 1849; *Les grands Écoliers en vacances*, par Cogniard et Bourdois, Vaudeville, 15 septembre 1849; *Les Partageux*, par Clairville et Cordier, Gymnase, novembre 1849). Il démasque la basse envie qui seule explique, à son gré, les sophismes de ses adversaires.



FÉLIX.

La « Banque-du-Peuple », allégorie proudhonienne, se présente, sans hypocrisie, dans *La Danse des Écus*, revue de Marc Fournier et Henry de Kock (Gymnase, mars 1849) :

LA BANQUE-DU-PEUPLE (1).

AIR DU *Brasseur.*

Depuis longtemps le capital
M'causait un chagrin capital;

(1) L'acteur Geoffroy.

Car, n'ayant pas de capital,
Je déteste le capital.
J'conçus un projet capital,
Celui d'accuser l'capital,
Chez les amateurs d'capital,
D'être un vrai crim' capital!...
Ça fit un effet capital,
De capital en capital,
On n'parla plus que capital;
Je d'vins un homme capital;
Si les hommes font des boulettes,
C'est la faute du capital.
Si les femmes sont des... coquettes,
C'est la faute du capital...
Si les journaux sont des girouettes,
C'est la faute du capital;
Si les riches ont des cachettes,
C'est la faute du capital;
Si les pauvres n'mangent pas d'côtlettes,
C'est la faute du capital;
Bref, si je porte des lunettes (1),
C'est la faute du capital;
Depuis longtemps le capital
Me cause un chagrin capital;
J'veux dévorer le capital!

Cette situation, cette tension ne sauraient se prolonger. La crise est à l'état aigu. Le petit public du boulevard réclame le retour à la sécurité, condition nécessaire du retour au plaisir. Dans *Les Marraines de l'An Trois*, revue de Dumanoir et Clairville (Palais-Royal, décembre 1849), le « Carnaval de 1850 », — Mlle Scri-

(1) Comme Proudhon!



MADEMOISELLE SCRIWANECK.
Rôle du Carnaval de 1850, dans *Les Marraines de l'an II*.

waneck, — s'engage à ramener « sur ses pas » l'antique bœuf gras :

Ce bœuf magnifique,
Ce bœuf bien-aimé,
Que la République
Avait supprimé!

Et des fêtes splendides :

Le Carnaval. — Je vous promets le carnaval de Venise... Mieux encore, le carnaval de Paris!... tel que vos aïeux le fêtaient!... On sera joyeux sans médisance, gracieux sans contorsions, tendre sans punch au rhum... Bref, tout le monde sera léger, aimable, séduisant, et l'on aura de l'esprit au foyer de l'Opéra!

C'est presque l'image anticipée du Second Empire.

***

L'Empire!

Pourquoi pas? Au gré du public des petits théâtres, la République n'a que trop duré. On se donne le plaisir de lui prédire sans ménagements sa fin prochaine, en attendant la joie de pouvoir l'enregistrer. Voulez-vous savoir comment périssent les Républiques? Entrez voir *La Fin d'une République, ou Haïti en 1849*, à-propos de Duvert et Lauzanne (1) (Vaudeville, décembre 1849). En Haïti, tous les noirs démocrates, — ces vaillants « républicains de la veille », — acceptent les habits bro-

(1) M. de Lauzanne fut décoré de la Légion d'honneur en 1853.

dés et les titres nobiliaires que leur distribue l'empereur Soulouque, *dit* Faustin Ier, qui les connaît bien :

REMOULADE (1).

AIR DE *L'Écu de six francs.*

Notre apostasie est complète,
Messieurs, nous en conviendrons...

PETITPATAPON (2).

Mais,
L'homme absurde, a dit un poète,
Est celui qui ne change jamais.

ENSEMBLE.

Nous voilà fixés désormais!

REMOULADE.

Des clameurs not'conscience nous venge.

PETITPATAPON.

L'honneur ne sait pas transiger!

REMOULADE, *avec force.*

Nous jurons de ne plus changer!

PETITPATAPON.

A moins que l'gouvernement n'change.

Les palinodies de ces farceurs nègres paraissent, après tout, d'un assez consolant exemple : les spectateurs du boulevard, dans leur mépris exaspéré de quiconque se dit encore républicain, ricanent et ne veulent point

(1) L'acteur Ambroise.
(2) L'acteur Delannoy.

douter de l'empressement que mettront les pires *démoc.-soc.* à se rallier au « tyran » éventuel. La sincérité leur échappe, ils la nient férocement chez leurs adversaires...

A Paris, comme en Haïti, que faudrait-il donc pour discipliner et même pour gagner ces scélérats de « rouges », qui sont aussi des charlatans ? Simplement, un bon « coup d'État », opéré avec la dextérité de l'énergie. Désormais, le mot circule dans le langage usuel, se présente comme un espoir, et se prononce sans timidité.

Dès février 1850, un vaudeville de Leuven, Brunswick et Beauplan, joué au Gymnase, s'intitule hardiment : *Un Coup d'État.*

M. Gaulois, riche propriétaire, donne congé à des locataires paisibles. Mais les nouveaux locataires savent vite se rendre intolérables. M. Gaulois mande un médecin de fous :

M. GAULOIS (1). — Internez-moi ces braves gens-là... Voilà ce que j'appelle un coup d'État... un heureux coup d'État...

AIR : *De Paris à Pékin.*

Au désordre crier : Halte-là !
Lui fermer la barrière,
Faire triompher l'honnête... Voilà
L'vrai coup d'État à faire !

TOUS.

Fair' triompher l'honnête... Voilà
L'vrai coup d'État à faire !

(1) L'acteur Geoffroy.

L'Élysée, moins prompt que les revuistes, occupa encore une vingtaine de mois à ordonner ses dispositions. Mais l' « acte du Deux-Décembre » ne pouvait plus surprendre personne. Lorsque le prince-président s'y décida, sa résolution était depuis près de deux ans annoncée, attendue, exigée, — en pleine publicité et en pleine unanimité, — sur toutes les petites scènes de Paris.



Mlle GÉRALDINE, du Théâtre-Déjazet.

Rôle de l'Opérette, dans *Le Programme en action.*

CHAPITRE VII

LA REVUE SOUS LE SECOND EMPIRE

La résurrection des plaisirs. — Bals et concerts de Paris. — Les modes de 1854. — Panamas et crinolines. — Le maquillage. — Le baron Haussmann. — Embellissements de Paris. — Une rue de Paris en 1854. — Le prix des loyers. — M. Vautour. — Le bois de Boulogne. — Théodore de Banville, revuiste : « Le Feuilleton d'Aristophane ». — Le grand magasin du Louvre. — La Bourse. — Promesses de l'Empire.

Après le Coup d'État, l'esthétique et les tendances de la « revue » éprouvent un changement d'orientation, de la façon la plus soudaine.

Auparavant, — sous la Deuxième République, — les « revues de fin d'année » furent des témoignages si audacieux et si libres sur le mouvement des idées et des sentiments politiques, que depuis l'antiquité, — au juste, depuis Aristophane, — on n'avait pas vu de tels chefs-d'œuvre de l'irrespect. C'est que, de 1848 à 1851, il y avait une « opinion publique » à Paris. Elle se prononça, avec une vitesse et une force croissantes, contre

les institutions et les hommes de la République. Régime faible, la République de 48 laissa dire et faire. Cette licence fut telle qu'enfin la République mourut.

Le Coup d'État du 2 décembre 1851 réalise un régime fort. La censure théâtrale est rétablie. L'Empire n'a garde de laisser la liberté de parole et de critique à ses adversaires. Au surplus, ces adversaires sont d'abord en nombre infime. Le Coup d'État, — vraiment et sincèrement ratifié par la quasi-unanimité du peuple français, — ne laisse dans l'opposition que de petits groupes, des individualités en nombre presque négligeable. Et si l'Empire se connaît ces ennemis irréconciliables et moroses, ils ne se rangent pas, à coup sûr, parmi le public parisien qui fréquente dans les petits théâtres.

***

Au lendemain du Coup d'État, ce public n'a plus, semble-t-il, d'autre tentation que de se précipiter dans le tourbillon du plaisir sans arrière-pensée.

Pendant quatre années, il a dû, — bien malgré soi et contre ses goûts, — collaborer au gouvernement de la cité, s'intéresser à la stratégie des politiciens, se prononcer sur les systèmes des philosophes. Tant d'idéologies menaçaient alors de se traduire dans la réalité! Et le résultat fut une crise morale et économique si intense que, — pour la première fois peut-être depuis les Temps de la Terreur, — la petite bourgeoisie parisienne, si habituée pourtant aux changements politiques, si sceptique à leur endroit, en avait senti une

vraie inquiétude. Alors, pendant quatre ans, l'innocence de ses divertissements traditionnels fut empoisonnée. Elle cessa de s'amuser, pour combattre. Et même, la fièvre du combat lui procura son seul agrément : la joie de ridiculiser et de haïr publiquement ceux qui en voulaient, pensait-elle, à sa bourse et à sa tranquillité.

Miraculeusement, le Coup d'État du 2 décembre 1851 lui rend la paix intime, la permission de travailler et de s'enrichir sous la protection solide du pouvoir. Elle retrouve ainsi, avec promptitude, ce que lui a ravi la chute de la monarchie de Louis-Philippe, — cette monarchie qu'elle a eu naguère la sottise et l'imprudence de congédier... Et précisément parce que la bourgeoisie parisienne, repentante, vient de subir une telle alerte et s'est vue au bord des abîmes, la voici plus que jamais désireuse d'oubli sur ce qui a déchaîné ses craintes et de silence sur ce qui demeure encore périlleux, de près ou de loin, pour l'avenir; impatiente d'effacer le passé, de jouir du présent, et de ne regarder que les images souriantes et capiteuses du luxe, de l'élégance, de la sensualité...

Après la peur, le plaisir!

Ce mot de « plaisir » symbolise avec tant d'exactitude les tendances du jour que, tout naturellement, il se répète dans les titres des « revues » jouées sur le boulevard, en ces premières et gracieuses années du Second Empire.

La Course au plaisir, ainsi s'intitule la revue des Variétés, une semaine après le Coup d'État (11 dé-

cembre 1851). Quinze jours plus tard (24 décembre), les Délassements-Comiques donnent à leur tour : *Voilà le plaisir, mesdames!* revue de l'année 1851. En 1855, la revue triomphale des Folies-Dramatiques se nommera *La Foire aux plaisirs.*

(1849, *La Foire aux idées;* 1855, *La Foire aux plaisirs...* Toute la différence des époques est peut-être dans les titres de ces deux « revues de fin d'année ».)

Sur la scène du Palais-Royal, « Plaisir » en personne indique sa philosophie dans *Les Crapauds immortels* de Dumanoir et Clairville (10 décembre 1851) : « La vie ne doit être qu'une suite de plaisirs s'enchaînant les uns aux autres... *Une société bien faite doit commencer par l'organisation du plaisir...* »

(L' « organisation du travail », — comme c'est loin!)

Et « Plaisir » trépigne :

PLAISIR (1). — Vive le plaisir! (*Il rit et secoue ses grelots.*) Hi! hi! hi!

Ah! quel plaisir,
Quel plaisir,
D'avoir du plaisir!
Ah! quel plaisir
Que le plaisir!
C'est le plaisir
Qui fait plaisir!

J'amuserai la France entière,
Et l'Allemagne, et même l'Angleterre!
Bref, s'ils veulent se laisser faire,
J'amuserai les gens

(1) Mlle Scriwaneck.

Les moins divertissants!
Oui, voilà le plaisir!
Etc.

Le Coup d'État, le rétablissement de l'Empire, quel est le sens de ces événements pour le gros du public parisien? D'abord et surtout, la possibilité du retour pacifique au labeur et au plaisir.



HYACINTHE.

***

Paris s'amuse au Château des Fleurs, au Château-Rouge, à la Closerie des Lilas, au Prado, à la Chaumière, — plus tard au jardin Mabille, au casino de la rue Cadet, au concert Musard...

Hommes et femmes ont ce grand souci dominateur, — la toilette. Les modes deviennent étranges et provocantes; l'outrance séduit les deux sexes. En 1854, Clairville, Cordier et Commerson (Palais-Royal, *Les Binettes contemporaines*) offrent ce croquis d'un élé-

gant et d'une élégante de l'année, — le vicomte Pharamond de Bois-Rosé, la vicomtesse de Patchouli :

(Le vicomte porte une longue redingote qui traîne à terre, et son chapeau est surmonté d'un voile de femme. Le reste de son costume est une charge complète du journal des modes. La vicomtesse porte une robe d'un volume énorme dont le dernier volant lui sert de collerette, et derrière la tête un petit chapeau qui tombe sur son cou, et s'y tient en forme de hotte.)



MADAME THIERRET.

Le Vicomte (1). — Venez, venez, charmante.

La Vicomtesse (2). — Mais où me conduisez-vous donc, cher? je barbote dans des saletés.

Le Vicomte. — Je vous égare dans des gravas; c'est vrai, mais ça n'est pas ma faute.

Le Tintamarre (3). — Oh! c'te robe!... décidément on a bien fait d'élargir les rues.

(1) L'acteur Grassot.
(2) Mlle Thierret.
(3) M. Amant.

Le vicomte est anglomane; il raffole des courses de chevaux. C'est pourquoi son chapeau s'orne d'une voilette :

LE VICOMTE. — Je me rends sur le turf, ce voile me garantit de la poussière du torf.

LE TINTAMARRE. — Vous disiez turf?

LE VICOMTE. — Turf ou torf ou sport, c'est synonyme.

LE TINTAMARRE. — Ah! vous êtes sportsman; et Madame se rend également aux courses?

LA VICOMTESSE. — Oui, monsieur, j'accompagne le vicomte.

PIFFARD (1). — Oh! je n'avais pas remarqué votre arrière-chapeau... il est d'un suave!

LA VICOMTESSE. — Oui, c'est très bien porté.

LE TINTAMARRE. — Sur les épaules.

PIFFARD. — Je trouve que Monsieur devrait avoir un peu moins de redingote, et vous un peu plus de chapeau.

LE VICOMTE. — Quelle erreur!

Air de Henri Potier.

Pour nous, c'est un cadeau
De la mode nouvelle.

(*Montrant la vicomtesse.*)

Regardez, qu'elle est belle.

LA VICOMTESSE, *montrant le vicomte.*

Regardez, qu'il est beau.

En été (Cf. *Allons-y gaiement*, revue de 1856, par Guénée et Ch. Potier, Folies-Dramatiques), les « dandys »

(1) L'acteur Hyacinthe, illustre par son grand nez.

arborent d'immenses et fastueux « panamas », — des panamas de vingt mille francs!

Le Siècle, *compère* (1). — Vingt mille francs!

PANAMA.

Air du *Piège*.

Ce chapeau de paille de riz,
Aussi gracieux que commode,
Est bien porté par nos dandys,
Qui le mirent tous à la mode;
Croyez-moi, c'est un vrai cadeau.
Malgré vos dépenses, vous êtes
Certains d'avoir, grâce à ce chapeau,
Vingt mille francs bien placés sur vos têtes.

En toute saison, pour leur plaire, les femmes se maquillent et, si je puis dire, elles artificialisent leur beauté. Théodore Cogniard et Clairville, dans *Le Royaume du Calembour* (Variétés, revue de 1855), introduisent le spectateur dans le boudoir de Mlle Jouvence, « salon d'embellissement à l'usage du beau sexe ». Des filles de chambre sont tout affairées à coiffer, peindre ou teindre les jolies dames. Mlle Jouvence surveille leur travail :

Mlle Jouvence (2). — Palmyre, appliquez la seconde couche de blanc à Mademoiselle, et vous, Nichette, soignez mieux les cils de Madame.

Première Dame, *assise au milieu*. — Mademoiselle Ni-

(1) L'acteur E. Viltard.
(2) Rôle tenu par Mlle Pauline.



MADEMOISELLE VIRGINIE DUCLAY.

Rôle du Petit mot pour rire
dans *Le Royaume du Calembour* (1855).

chette, je vous serai obligée de faire joindre mes sourcils... je veux avoir l'air jaloux, pour faire peur à mon mari.

MLLE JOUVENCE. — C'est facile, madame... Nichette, mettez de la terre d'ombre sur le bord des paupières, ça donne un petit air andalou... et ça fait bien...

PREMIÈRE DAME, *se levant.* — Il faut être si habile pour charmer un époux, le mien surtout!

AIR : *Mon cheval galopait.*

Je pare avec soin son idole,
Pour qu'il soit toujours amoureux.
Tantôt je me fais Espagnole,
Tantôt la créole aux doux yeux.
Grâce à la peinture nouvelle,
Chez moi je fixe les amours;
Mon mari, sans être infidèle,
Change de femme tous les jours,
Car je me change tous les jours!

(*Elle se rassied.*)

DEUXIÈME DAME, *assise à droite.* — Ah! mademoiselle Jouvence, j'ai à me plaindre de votre rouge végétal...

MLLE JOUVENCE. — De mon rouge végétal?

DEUXIÈME DAME. — Oui, mademoiselle, hier, en embrassant mon cousin qui revient de Crimée, mes lèvres lui sont restées sur la joue.

MLLE JOUVENCE. — Bien désolée, mademoiselle, mais je ne réponds pas des baisers... Prenez garde, Hortense, vous faites à Madame un œil plus grand que l'autre.

DEUXIÈME DAME. — Mais je vais être affreuse...

MLLE JOUVENCE, *réparant le dommage.* — Rassurez-vous... vous avez un peu trop de koheul sous l'œil gauche, ça le rapetisse... Là, voilà qui est réparé... Maintenant un peu de rose aux ongles de Madame, et elle sera belle comme un ange...

UN DANDY, *entrant dans le fond.* — Pardon, mesdames!...

Toutes les Dames, *se levant.* — Ciel, un homme!

Mlle Jouvence. — Oh! ne vous effrayez pas, mesdames, c'est un habitué...

Le Dandy. — Mademoiselle Jouvence, voulez-vous dire



AS-TU VU LA COMETE, MON GAS

Revue de l'année 1858, en trois actes et quatorze tableaux

PAR

MM. Théodore COGNIARD et CLAIRVILLE

Airs nouveaux de M. J. Nargeot.

Ballets réglés par M. Barrez. — Musique nouvelle de M. Camille Schubert.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 30 décembre 185.

à madame de Saint-Albe que ma calèche l'attend en bas, pour la mener au bois?...

Jouvence. — Oh! impossible en ce moment, elle sèche.

Le Dandy. — Elle sèche!... madame de Saint-Albe?...

Jouvence. — Oui, elle est au séchoir... mais c'est l'affaire d'un petit quart d'heure...

LE DANDY. — Ah! fort bien... je vais l'attendre en fumant un brésilien... (*Il salue.*) Mesdames... (*Il sort. Les dames se rasseyent.*)

MLLE JOUVENCE. — Ah! ces scélérats d'hommes! Ils ne se doutent pas du mal qu'on se donne pour les charmer.

On se donne, en effet, tant de mal qu'on adopte... la « crinoline »!

— Y aurait-il dans la société une dame très maigre?... interroge « L'Exposition de 1855 » dans *La Foire aux plaisirs.* Et comme, dans la salle, aucune dame ne se lève, l'Exposition poursuit sa leçon de choses :

L'EXPOSITION (1). — Alors, apportez-moi un manche à balai! (*On apporte un manche à balai monté sur un plateau.*) Vous allez voir les prodiges que la crinoline peut opérer. (*On place successivement sur le manche à balai une jupe à tournure exagérée; puis un corsage à formes rebondies, puis une tête coiffée d'un chapeau à la mode, et sur le tout on jette un châle.*)

GOBEMOUCHE (2). — Ah! c'est incroyable!

ENSEMBLE.

AIR : *Ah! le bel oiseau, maman.*

Ah! quel prodige étonnant!
Quel spectacle!
Quel miracle!
Ce changement
Surprenant
Est vraiment
Étourdissant.

(1) Mlle S. Birout.
(2) M. Formose.

L'EXPOSITION.

D'un simple bloc, Pygmalion
Fit une femme charmante.
Grâce à notre invention,
Un manche à balai vous tente.

Gobemouche, *parlé.* — Que d'attraits!... c'est à s'y méprendre! (*Le manche à balai se met à marcher. Un jeune homme à la mode, qui passe en ce moment, s'approche et lorgne.*)

Le Dandy. — Oh! la jolie femme!... Je crois qu'il y a moyen! (*Il suit le manche à balai.*)

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ah! quel prodige étonnant, etc.
(*Le rideau baisse.*)

Pendant près de dix ans, la vie sérieuse de la France est suspendue. Le public parisien, heureux de son sort, s'absorbe et s'enchante à ces frivolités.

L'Empire a promis de rétablir l'ordre matériel et la prospérité économique. Cette promesse essentielle, il la tient. Le vrai homme d'État de ces premières années du règne, c'est le baron Haussmann, préfet de la Seine. De concert avec l'Empereur, il voit dans d'immenses entreprises de travaux publics un moyen de rallier les classes ouvrières, en leur assurant du travail et du bien-être, et de satisfaire la bourgeoisie, en ranimant « les affaires ». Son génie métamorphose et embellit la capitale : il crée le bois de Boulogne, le bois de Vincennes, les Buttes-Chaumont, le parc de Montsouris, — change

l'esthétique de Paris, élargit les voies, termine la rue de Rivoli jusqu'aux faubourgs populeux, perce le boulevard Malesherbes et de nobles avenues, qui déjoueront à l'avenir la tactique surannée des combats de



PARIS-CRINOLINE

REVUE EN TROIS TABLEAUX

PAR

M. ROGER DE BEAUVOIR

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 12 JANVIER 1858.

---

barricades, — élève des fontaines, dessine des promenades, des squares, quantité de jardins publics, — construit des halles, des casernes, des églises : la Trinité, Saint-Ambroise, Saint-Augustin...

Encore de l'ouvrage pour les revuistes... Après le

Plaisir, ils loueront le Travail! Ils célébreront les bienfaits de l'Empire, et philosopheront, — avec un sourire optimiste, — sur les « embarras de Paris ».

*
* *

Le baron Haussmann accomplit son œuvre. Et voici Paris sens dessus dessous!

La grande ville fait sa toilette. Partout on exproprie, on démolit, on pioche, on construit, on badigeonne, on élargit. Les loyers augmentent, les propriétaires se frottent les mains. Les Parisiens grognent un peu, mais les revuistes les consolent. Bientôt, ne seront-ils pas les habitants de la plus belle, de la plus riche, de la plus claire cité du monde?

Un décor de *La Foire aux plaisirs* figure une rue de Paris en 1854. A travers les échafaudages où s'agitent les peintres, on entrevoit les maisons mi-blanches, mi-noires. Et sur le trottoir, une latte à la main, les gardiens écartent les passants...

Un arrêté de police vient de convier les propriétaires d'immeubles à ce grand nettoyage :

BADIGEON (1).

AIR DE *L'Artiste*.

La nouvelle ordonnance
Les forçant d'se blanchir,
Ce surcroît de dépense
D'abord les fit gémir;

(1) M. Blondelet.

Mais les propriétaires
Augmentant leurs loyers,
Ce sont les locataires
Qui s'trouvent nettoyés.

Gobemouche (1). — Ah! oui... ce sont les propriétaires qui se grattent...

Badigeon. — Et c'est aux locataires qu'il en cuit... Paris se fait beau... Paris change de linge...

Air : *Vite en route.*

Respect aux lois d'l'autorité;
Allons, dame propriété,
Un petit bain de propreté.
Riche, mais honnête,
Faites maison nette.
Y a pas d'mal, morbleu !
A vous blanchir un peu!

Aux portes de Paris, le bois de Boulogne emmêle ses frondaisons sauvages. L'État le cède à la Ville. Elle le défriche, en fait un parc à l'anglaise. Seuls, les terrains du Bois échappent encore aux convoitises des spéculateurs fonciers. Le légendaire « M. Vautour » s'en indigne! Il réunit « ses acolytes » (*Le Bois de Boulogne*, revue féerique, par M. Michel Delaporte, Variétés, 1854), et les prêche :

M. Vautour (2). — C'est là qu'il faut frapper, messieurs! c'est là qu'il faut empiéter sans miséricorde ni merci!... faisons des propositions à la Ville... enrégimentons une armée de maçons... et que, bientôt, le bois de Boulogne soit un bois mort! (*Avec importance.*) J'ai dit!

(1) M. Formose.
(2) M. Henry-Alix.

Ce M. Vautour est insatiable. Ne peut-il s'en tenir à ses gains déjà colossaux? Féroce, il entonne l'hymne de la bâtisse :

M. VAUTOUR.

AIR DU *Château de mon oncle.*

La foule éperdue
Se rue
Dans la rue...
Partout l'atmosphère
Est plâtre et poussière...
On la voit...
On la boit...
A tout instant le marteau
Attaque un quartier nouveau...
Et les gens,
Haletants,
Désertent leurs logements!
Ce martyre
Me fait rire...
Et franchement je désire
Qu'il empire
Et m'attire
Les badauds tremblants!
Je sais faire
Mon affaire
En digne propriétaire...

Mais, par bonheur, la Ville de Paris veille sur l'hygiène et la santé des Parisiens. Sévère, elle riposte aux rapaces entrepreneurs :

LA VILLE DE PARIS (1). — En vérité, mes maîtres, vous

(1) Mme Cara-Fitz-James.

vous faites une idée bien singulière de ma longanimité! Eh quoi! vous avez pu supposer que je me mettrais de connivence avec vous pour me laisser enlever une de mes promenades favorites! Au lieu d'encombrer ma ville, je ne songe qu'à ouvrir de larges voies et à faire disparaître tous les logements insalubres...



LE BOIS DE BOULOGNE

REVUE-FÉERIQUE, MÊLÉE DE COUPLETS,

EN DEUX ACTES ET CINQ TABLEAUX,

PAR M. MICHEL DELAPORTE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 31 JANVIER 1854.

M. Vautour. — Encore de l'or que cela vous coûtera... comme si vous n'en prodiguiez déjà pas trop en fêtes splendides!... en dépenses folles!...

La Ville de Paris. — Folles... non, messieurs; et la Ville de Paris, soyez-en sûrs, joue ici à qui perd gagne!...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle...*

Laissons l'envieuse paresse
Du luxe flétrir les effets...
Et comprenons que la richesse
A de généreux ricochets :



LES VACHES LANDAISES

REVUE DE L'ANNÉE 1857, EN TROIS ACTES ET PLUSIEURS TABLEAUX

PAR

MM. DELACOUR ET LAMBERT-THIBOUST

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 12 décembre 1857.

Quand, pour une fête splendide
Le commerce vient travailler,
L'éclat des diamants reflète
Le pain que gagne l'ouvrier !
Le pain qui nourrit l'ouvrier !

***

Quand même, y a-t-il des mécontents? Sans doute : il y en a toujours!

Quels sont-ils?

Les ennemis nés du « progrès », les âmes égoïstes et



MADEMOISELLE JUDITH FERREYRA,
des Variétés.

chagrines qui méconnaissent les bienfaits d'une activité si profitable à la masse des humbles. On attente à leur cher « vieux Paris! » On sacrifie l'art à la commodité des

foules! La noble cité historique, — menue et chargée de souvenirs, — s'effrite et se substitue une stupide



MADEMOISELLE FLORE, des Délassements.
Rôle de la Valse, dans *L'Almanach comique.*

géante... Mais un jeune et lumineux poète les raille, — ces précieux amants du passé, — les invite à mieux honorer la vie, à cesser d'obstruer les approches de l'avenir.

Théodore de Banville s'essaie, au théâtre, par une « revue » en vers. A l'Odéon, le 26 décembre 1852, en compagnie de Philoxène Boyer, il signe *Le Feuil-*



Phot. Disdéri.

MADEMOISELLE JUDITH.

leton d'Aristophane, et glorifie la beauté de la ville moderne, — l'esthétique créée par les temps nouveaux !

Las d'Athènes, Aristophane est à Paris. Tabarin surgit et lui présente un placet. Tabarin souffre, — ce

farceur, — car les maçons ont envahi, pour le restaurer, le Pont-Neuf :

TABARIN (1).

Signez la remontrance
Que j'expédie à tous les Parlements de France.

ARISTOPHANE (2).

Il est fou!

TABARIN.

Préservez le suprême moellon
Du Paris de Mansard et de Germain Pilon!

Ils n'ont pas entendu les plaintes
Qu'au milieu des gravois accrus
Les morts prolongent sous les plinthes
Des logis presque disparus...

(Tout s'en va!...)

Café classique où Gluck chantait,
Où Duclos vantait Louis Onze
A Jean-Jacques qui méditait
Sur le damier le coup du bonze,
Où Piron, ironique et sec,
Tint le roi Voltaire en échec,

Tu tombes! et déjà la sape
S'acharne à tes comptoirs minés;
Car aucune époque n'échappe
Et le Paris des raffinés
S'engloutit dans ces catastrophes
Près du Paris des philosophes!

(1) M. Kime.
(2) M. Pierron.

Aristophane, ému, va signer. Mais, plein de sens, un éloquent « gamin de Paris » l'arrête :

LE GAMIN DE PARIS (1), *à Tabarin.*

Brave homme,
Nous n'avons rien tué, mais nous ne voulons pas
Unir l'âme à la pierre, et la vie au trépas!
Nos pères ont bâti, nous bâtissons encore,
Nous voyons le midi dont ils ont vu l'aurore...
On chasse les truands; l'édile désinfecte
Les bouges; mais pourtant, un sculpteur architecte,
Sur les frontons finis du vieux Louvre, a posé
Ton corps parmi les fleurs, Diane de Brézé!
Et remis aux panneaux de la sainte bâtisse
Les formes que rêvaient Goujon et Primatice!
Partout de l'air, partout du jour! Un arrêté
Fait du bois de Boulogne un square illimité,
Pave ses carrefours, éclaire ses allées.
Et, sous les oasis naguère encor troublées
Par le cri du gendarme accouru contre un duel,
Dispose le terrain d'un Longchamps éternel!
Ainsi, ne ferme plus les yeux, ô bon ancêtre!
Regarde seulement Paris de ta fenêtre,
Et puis admire enfin! car ayant travaillé
Pour les desseins de Dieu, qui sur nous a veillé,
Nous avons accepté comme la loi première
Que tout être vivant a droit à la lumière!

***

Voilà les « gamins de Paris » parfaitement guéris des

(1) Mme Bilhaut.

folles utopies de 48. Assurer, par des travaux intelligents, le bien-être et la prospérité des classes laborieuses, n'est-ce point le vrai socialisme? Le luxe est la fleur



VOUS ALLEZ VOIR CE QUE VOUS ALLEZ VOIR

REVUE DE L'ANNÉE 1855 EN TROIS ACTES ET SEIZE TABLEAUX,

DE **MM. GUÉNÉE** ET **CH. POTIER,**

Mise en scène de M. [illegible] LAUNOIS, musique de M. KRIESEL, décors de MM. DEVOIR, DARAN, ZARRA, Ch. LALOUE, POISSON et JASSEROT, costumes dessinés par M. TOMERY et exécutés par M. CONSTANT, accessoires de M. CROSNIER, machines de M. EUGÈNE;

SUIVIE DE

PETIT PIERROT VIT ENCORE

PANTOMIME EN TROIS TABLEAUX,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES, LE 22 FÉVRIER 1856.

---

de la richesse; il protège l'épargne; il abolit la misère...

Au centre de la grande ville, un immense magasin de nouveautés, tout neuf, concentrera de quoi suffire aux besoins de tous les consommateurs (Cf. *Vous allez voir*

ce que vous allez voir, Délassements-Comiques, revue de l'année 1855) :

LE LOUVRE (1).

AIR DE *L'Écu de six francs.*

De plus de cent mille industries
Je deviendrai le rendez-vous,
Et mes immenses galeries
Contiendront, malgré les jaloux,
De quoi contenter tous les goûts.
Je vendrai des œufs, de la crème,
Des mélodrames, des romans,
Je vendrai de tout.

A tout citoyen de Paris, la Bourse promet la fortune (Cf. *Les Variétés de 1852*) :

LA BOURSE (2).— Voulez-vous du Lyon?... Voulez-vous du Nord?... Voulez-vous du Cette?... Voulez-vous des Docks?... Parlez, demandez, faites-vous servir!

AIR : *Vive le Roi.*

Je suis la Bourse... et je veux
En comblant tous les vœux
Que chacun soit heureux
Et riche sur terre.
Achetez, ne craignez rien,
Mais surtout vendez bien...
Jouez... c'est le moyen
D'être millionnaire.
Achetez
Et vendez,

(1) M. Ringard.
(2) Mme Paul-Ernest.



VOILA CE QUI VIENT DE PARAITRE

REVUE DE L'ANNÉE 1854 EN TROIS ACTES ET SEIZE TABLEAUX,

DE **MM. GUÉNÉE ET CH. POTIER,**

Mise en scène de M. Ernest LAUNOIS, Musique composée et arrangée par M. KRIESEL, Décors de MM. ZARA et Ch. LALOUE,
Costumes dessinés par M. H. BALLUE, exécutés par M. CONSTANT, Cartonnages de M. CROSNIER;

TERMINÉE PAR

LA PROMISE DE MONTMARTRE

PARODIE SAUCE PROVENÇALE ASSAISONNÉE PAR M. GLAPISSANT.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES DÉLASSEMENTS, LE 29 DÉCEMBRE 1854.

A NOTRE DIRECTEUR ET AMI
CHARLES HILTBRUNNER.

L'ESSOUFFLÉ	MM. Mareais.
LE VIEUX TEMPLE	Émile Veltard.
LE BASSIN DU DRAGON	
L'ANNÉE 1854	Rekiou.
BILBOQUET	Boisgontier.
CANTAL	Videix.
LE TEMPLE NEUF	Plum.
UN DANSEUR	
DINER DE L'EXPOSITION	
EDOUARD	Demarcy.
LE VRAI CHINOIS	Torrey.
PARIS ÉTUDIANT	Dalias.
BASSIN DU PALAIS-ROYAL	Gastineau.
LE FAUX CHINOIS	
LA FERRAILLE	Trouvernet.
GRINGALET	
LA PIÈCE D'EAU DES SUISSES	
TIGE-DE-BOTTES	Dinaux.
SOSTHÈNES	
PARIS EN JAUNE	
LE CANAL SAINT-MARTIN	Albert.
LES CINQ CENTS DIABLES	
LE COMTE DE LAVERNIE	MM. Clément.
UN OURS	Dubouche.
LA POMPE À FEU	Jules.
LE LAC D'ENGHIEN	Édouard.
L'ESPÉRANCE	Mmes C. Vadé.
LA SCIENCE	
LE LUXE	Jane Esbert.
LA PAIX	
LA GUERRE	Angel. Legros.
L'ARMÉE	
LE LÉZARD	Adèle.
LA MARE D'AUTEUIL	
L'INDUSTRIE	
LA RIVIÈRE DU BOIS DE BOULOGNE	Blanche.
L'ARCHITECTURE	
LA RUE DE LA FIDÉLITÉ	Mathilde.
ZÉPHIRINE	
LE THÉATRE	Emma Rose.
LA LAYETTE	
L'AGRICULTURE	
LE CHIFFON	Caroline.
LA RUE DU COQ	
PARIS CHANTANT	Mmes Cécile.
LA FOLIE NOUVELLE	
PREMIÈRE STATUE	Delphine.
DEUXIÈME STATUE	Florentine.
LE WAUX-HALL	
LA FOIRE AUX PLAISIRS	Anaïs Mesia.
ATALA	
PARIS CHARITÉ	
BAL DU CHATEAU-D'EAU	Marie.
RUE JEAN-PAIN-MOLLET	
PARIS-GRISETTE	
SAINTE-CÉCILE	Julie.
RUE DES PROUVAIRES	
BAL MABILLE	Clémentine.

LA PROMISE.

LE TÉNOR LÉGER	MM. Plum.
LE BARYTON	Demarcy.
LA BASSE	Bourguignon.
LE SOPRANO	Mme C. Vadé.

Revendez,
Puis rachetez,
Jouez tous sans retard.
Vive le hasard!

De pauvres dupes encor,
Abandonnant leur patrie,
Pour ramasser un peu d'or
S'en vont en Californie.
Pourquoi quitter le pays?
De l'or n'a-t-il pas la source?
Quand la Bourse est à Paris,
Sur la place de la Bourse...

Et comme le Temple de l'Or abrite désormais les statues emblématiques de la Justice, de l'Industrie, du Commerce, de l'Agriculture, — la Bourse commente ainsi son hospitalité :

LA BOURSE.

AIR DES *Deux maîtresses.*

Ces Déités qui protègent la France
Sont du travail le légitime appui;
Et j'ai voulu, symboles d'espérance,
Autour de moi, les grouper aujourd'hui!

***

Ces « Déités » doivent se réjouir : la vénération des revuistes leur est acquise!

Oui, mais à se voir honorées par tant de fidèles, sollicitées par tant de prières, ne se sentiront-elles pas gagnées à une fatigue paresseuse? — Fin 1854, le compère de la revue des Délassements (*Voilà ce qui vient de paraître!*) porte ce nom significatif : « L'Essoufflé ». Et ce mauvais citoyen irrite l'humeur de l'Armée, du



CH. POTIER.

(D'après Vigneron.)

Commerce, du Théâtre, de la Science, de l'Agriculture, de l'Architecture, de l'Industrie :

L'ESSOUFFLÉ (1). — Comment, génies débonnaires, vous ne vous êtes pas aperçus que, depuis son avènement, 1854 vous



MADEMOISELLE CAROLINE.

fait piocher comme des nègres... qui piochent... si bien que vous serez bientôt sur les quenottes, et que moi, le factotum de cet an impitoyable, je suis devenu tellement poussif, que je n'ai pas volé mon nom de L'Essoufflé...

(1) M. Markais.

LE COMMERCE. — L'Essoufflé a raison... Jamais on n'a vu une année aussi laborieuse...

L'INDUSTRIE (1). — Heureusement qu'elle ne tardera pas à abdiquer...

L'AGRICULTURE (2). — Et que nous pourrons nous croiser les bras tout à notre aise.

L'ESSOUFFLÉ. — C'est ce qui vous trompe, ô trop naïfs



JANE ESSLER.

génies! Savez-vous pourquoi 1854 s'est retiré tout à l'heure dans son cabinet?...

TOUS. — Non.

L'ESSOUFFLÉ. — Pour rédiger le programme de son successeur... Il lui lègue à finir ce qu'il a commencé... Ainsi, mes petits enfants, retrimage général!...

(1) Mlle Blanche.
(2) Mlle Caroline.

L'Armée (1). — Ah! c'est trop fort, mille tonnerres! Je lui flanquerai un coup d'épée.

Le Commerce. — Je le citerai devant le Tribunal de commerce.

La Science (2).—Je le mènerai à une séance de l'Institut.

L'Industrie. — Je lui vendrai des fonds espagnols.

Le Théatre (3). — Et moi, je l'enverrai trois fois par semaine au théâtre Beaumarchais...

L'Essoufflé. — Ah! c'est bien dur.

L'Essoufflé a mieux : il propose la révolte ouverte. Tous les personnages font, sous sa conduite, un charivari d'écoliers indisciplinés. Mais, grave, l'Année qui meurt les rappelle au devoir :

MIL HUIT CENT CINQUANTE-QUATRE (4).

Air : *Ne raillez pas.*

Osez-vous bien, vous soutiens de la France,
Ainsi rêver un coupable repos?
Sans le travail, le chaos recommence,
Le travail seul enfante les héros...
N'avez-vous pas senti battre vos cœurs
En contemplant toutes les grandes choses
Dont, après Dieu, vous êtes créateurs?
Voyez Paris, son enceinte brillante :
Grâce aux efforts d'un travail sans pareil,
Que trouve-t-on dans la ville géante?
Partout le ciel, de l'air et du soleil!...
L'art est si grand, la terre en est témoin,
Que le destin jaloux semble lui dire :
Assez de gloire! on ne va pas plus loin.

(1) Mlle Adèle.
(2) Mlle Jane Essler.
(3) Mlle Emma Rose.
(4) M. Renaud.

Ces fiers vaisseaux, sans craindre la distance,
Fils du travail, vont sillonnant les mers,
Et signalant notre toute-puissance,
Nos pavillons flottent sur l'univers.
Le travail seul préserve de la chute.
Est-ce aujourd'hui le moment de faiblir?

Voilà, à coup sûr, une très saine morale. Faisons même sa part à l'optimisme un peu convenu de cette poésie officielle! Ce programme d'effort, d'activité, de labeur, n'en est pas moins conforme, dans toutes ses parties, à l'idéalisme sincère de l'empereur Napoléon III. En ces années de sa toute-puissance, comment ne se croirait-il pas servi et guidé par son étoile?

Héritier d'un nom providentiel, il gouverne pour tous et réalise enfin la grande « idée napoléonienne » de l'Empire paternel, conciliateur des intérêts de tous les peuples et de toutes les classes. Point de trouble naissant du choc des pensées. Mais de la richesse, des mœurs spirituelles et luxueuses, une impératrice délicieusement belle, entourée de la cour la plus frivole et la plus charmante qu'on ait vue en France depuis le temps de Marie-Antoinette; la France forte sur terre et sur mer, victorieuse en Crimée, puis en Italie, arbitre de l'Europe; une politique étrangère qui sera chimérique, mais noble, sympathique à la cause de la liberté et de la nationalité chez les peuples encore asservis...

Voilà les présages des premières années du Second Empire, tels que les reflète la littérature des « revues de fin d'année ».



MADEMOISELLE ALPHONSINE, des Variétés.
Rôle de la Carte géographique, dans *Sans queue ni tête* (1860).

CHAPITRE VIII

UN SOUPER A LA MAISON D'OR (1861)

« Biches » et « Gandins ». — Vive Zizine! — La hotte du chiffonnier. — César, dit le Caressant. — La soupeuse endormie. — Les nuits de Paris. — Un prophète. — Avant « Monsieur de Camors ».

La France travaille. Paris s'apaise. Ce grand Paris silencieux, — qui redoute les idées, — se détourne désormais avec sagesse de la politique brouillonne et frondeuse. Toute son attention se porte sur l'épanouissement de la vie industrielle et financière. Et c'est excellent! Pourtant, n'y a-t-il pas à cela, comme on dit, un « revers »?

Si Paris ne *pense* plus, — l'Empire l'a compris, — il faut que Paris s'amuse. Or, à s'amuser trop, on risque de vite dépasser le niveau du *plaisir*, pour aller jusqu'à la *fête*... Paris, — c'est à craindre, — se déréglera, s'enfoncera dans l'orgie qui lui est permise, tandis qu'au loin des peuples moins affinés s'apprêtent à l'effort et à la conquête. Une revue de 1861, — *Les Photographies comiques*, par Alexandre Flan et Ernest Blum, —

caractérise assez cyniquement la tournure qu'affectent dès lors les élégances parisiennes, en leur joie un peu avilie.

Alexandre Flan, Ernest Blum, — ces moralistes du théâtre des Délassements reconstituent pour nous, par un « tableau » entier de leur revue, — traité avec un extrême bonheur de minutie audacieuse et de volupté triste, — le libertinage d'*Un souper à la Maison d'Or*, en 1861.

*
* *

Un salon du célèbre restaurant, la nuit. Piano, divan, table servie. « Biches » et « gandins », — telles sont les appellations en usage, — sont à souper : Gaston, Jules, Marthe, Albertine, Coralie, Esther, Olympe... On fume, on boit... Soupeurs et soupeuses ont des poses variées : à cheval sur les sièges, ou étendus, ou même les pieds sur la table !

(Imaginez quelque aquarelle d'Edmond Morin.)

Une demoiselle, — Marthe, — grimpe sur la table à souper, et chante :

MARTHE (1), *montée sur la table, un verre de champagne à la main.* — Deuxième couplet, avec une moralité toute neuve.

AIR DE *Machinski* (*Almanach Comique*).

Si tu veux rester sage
Et garder ta vertu,

(1) Mlle Mélanie.



Phot. Numa fils.



Phot. Liébert.



Phot. Pesme.



Phot. Pesme.

PETITES ACTRICES (vers 1860).

24.

Vois-tu,
Cher tendron du bel âge,
Fuis l'monsieur bien vêtu,
Cossu :
C'est un ogre, un satyre,
Prompt à vous adorer;
Mais, lorsqu'il vous attire,
C'est pour vous dévorer.
Où s'tient ce sacripant?

TOUS.

Ce monstre, ce serpent?

MARTHE.

C'est à la Maison d'Or
Qu'il entraîne la fillette
Qu'il guette;
C'est à la Maison d'Or
Qu'il promet d'lui faire un sort.
C'fameux sort qui d'la panne vous sort,
C'fameux sort n'est qu'une sornette,
C'fameux sort qui d'la panne vous sort,
C'fameux sort, j'l'attends encor.

REPRISE.

C'est à la Maison d'Or, etc.

MARTHE. — Troisième couplet, avec des révélations.

(Même air.)

L'honneur est une richesse,
Un trésor, le vrai bien,
Très bien'l
Tant pis pour qui s'abaisse
Jusqu'à compter le sien
Pour rien.



Mlle ROSE DESCHAMPS (Variétés).



Phot. Franck.

Mlle ALICE (Délassements).



Phot. Ulric Grob.

Mlle ARMANDE (Variétés).



Phot. Pe.me.

Mlle CLÉMENTINE (Délassements).

Mais l'homm' nous dit : Mon ange,
N'enfouis pas ton trésor;
Si tu veux, je l'échange
Contre des pièces d'or.
L'homme est un fier changeur.

TOUS.

Où trouv'-t-on ce changeur?

CROQUIGNOLETTE.

C'est à la Maison d'Or, etc.

Tous. — Bravo!

Marthe est très complimentée. Gaston s'émerveille : quel talent! Mais Jules, très gris, demande encore à boire. Gaston le gronde :

— Tu bois comme les sables du désert!

Et Jules, malgré son ivresse, retrouve tout son esprit pour répondre :

— Ne parle pas de désert ici!

Mlle Coralie se sent offensée. Elle intervient avec rudesse :

— Dire que monsieur a eu des ancêtres qui étaient des hommes distingués!... Décidément, mon oncle a bien raison, la jeunesse d'aujourd'hui, c'est rien.

***

Le garçon apporte du « cliquot mousseux ». Mais le souper languit. Un instant, l'entrée en surprise d'une

nouvelle venue le ranime. C'est Zizine (1)... Elle vient du Château des Fleurs, « ousque j'ai dansé, dit-elle, à ne plus savoir ce que j'ai fait de mes jambes ».

Soupeuses et soupeurs lui font un succès :

— Vive Zizine!

Or, Marthe, dont on ne s'occupait plus, s'approche de



Phot. Disdéri.

MADEMOISELLE FINETTE.

la table. Elle voit un poulet rôti. La présence tardive de ce poulet, à cet instant de la nuit, la blesse comme une

(1) Mlle Anna.

malséance, un manquement aux rites. Elle émet, nettement, cet aphorisme :

— *On ne mange plus au champagne...* A revoir la nourriture!

Et elle jette le poulet par la fenêtre...

***

A ce moment, dans le silence d'attention obtenu par l'initiative de Marthe, — monte du boulevard une voix de pauvre :

LA VOIX, *dehors.* — Merci; vous n'auriez pas une croûte de pain avec?

GASTON (1), *regardant à la fenêtre.* — Tiens, Marthe, sans le savoir, a jeté le poulet juste dans la hotte d'un chiffonnier.

ZIZINE. — Tant mieux, ce ne sera pas perdu.

LA VOIX. — Eh bien! et ce pain?

GASTON. — Il est sans gêne, ce chiffonnier. Il demande du pain avec.

Ces « gandins » conservent encore de la décence. Évidemment, ils hésitent à jeter, après le poulet, du pain dans la rue :

JULES (2). — Faites-le monter, on lui en donnera.

GASTON, *appelant.* — Eh! chiffonnier, montez. Il est défendu de nourrir les gens par la fenêtre.

MARTHE. — Eh! père du chiffon, on vous dit de monter, ne faites pas de manières... nous sommes en famille.

(1) M. Vilfrid.
(2) M. Houdin.

GASTON, *riant.* — Il n'en fait pas, il monte...

LES DÉLASSEMENTS, *à la Photographie.* — Ils invitent des chiffonniers...

LA PHOTOGRAPHIE. — *Mon cher, plus les gens s'amusent et plus ils ont besoin de se distraire.*

Le chiffonnier monte. Et le voici dans ce cabinet de



Phot. Bisson.

MADEMOISELLE ANNA, des Délassements.

restaurant de nuit, devant ces « gandins » et ces « biches » :

LE CHIFFONNIER (1). — Eh ben, me v'là, peut-on entrer?

(1) L'acteur Couderc.

GASTON. — Certainement, puisqu'on te l'a dit.

LE CHIFFONNIER. — Pardon, si je n'essuie pas mes pieds, moi, quand je frotte ma chaussure, ça l'use... Ousqué ce pain?

MARTHE, *allant lui prendre la main.* — Pardon, avant de



Phot. Ulric Grob.

COUDERC.

vous repaître, il est nécessaire que je vous présente à ces messieurs : ça se fait dans les meilleures sociétés.

LE CHIFFONNIER. — C'est juste.

MARTHE, *gravement.* — Messieurs, je vous présente monsieur. (*A César.*) Comment que tu t'appelles?...

LE CHIFFONNIER. — César, dit le Caressant.

Ces messieurs font assaut de politesse. Mais César s'impatiente :

— Trop aimables... Ousqué le pain ?



Phot. Vauvray.

DÉSIRÉ.

Mlle Esther (1) l'invite à s'asseoir, en convive; il s'étonne :

César. — Je vas donc manger ici?

Gaston. — Sans doute, tous les hommes sont égaux, quand ils ont bu.

(1) Mlle Claire.

On le fait manger, on le fait boire. César siffle un verre de champagne, et le juge bon. Alors, « il verse les dernières gouttes dans le creux de ses mains, et s'en



MADEMOISELLE ALICE.

frotte la tête ». Puis, il aperçoit une soupeuse endormie sur le canapé :

— J'fais du train, je vas réveiller cette dame?

Gaston le rassure :

— Ne vous inquiétez pas... quand Albertine dort, rien ne la réveille.

Albertine!... A ce nom, César se tait : il regarde Albertine (1) longuement... (Retenons cela.) Et soudain, sortant de sa rêverie :

— Ils sont bons enfants, dit-il, ces gandins!



Phot. Disdéri.

MADEMOISELLE FINETTE.

Ces « bons enfants » cherchent à rire :

GASTON. — Est-ce qu'il y a longtemps que monsieur travaille dans le chiffon?

(1) Mlle Alice.

César. — Depuis vingt-cinq ans, monsieur.

Gaston. — Monsieur a dû voir bien des choses... malpropres.

César. — Ah! oui...

Dieu! que j'ai ramassé d'immondices
Le long des trottoirs de Paris,
Qu'j'ai vu de faux luxe et de vices,
Qu'j'ai vu de bouquets flétris.
Pour ça, je n'en suis pas plus morne,
Mais, l'croc en main, j'dis en fur'tant :
On jett' tant d'ordur's à la borne
Qu'il n'd'vrait pas en rester tant.

Gaston. — Monsieur est philosophe?...

César. — Philosophe et observateur, pour vous servir.

Langage très exact : César s'apprête à *les servir*, — au sens de l'argot parisien.

*
* *

Une petite dame qui est là, — Croquignolette, — réclame une chanson. Les autres font comme elle. Et César, dit le Caressant, ne se fait pas trop prier :

César. — Si ça vous fait plaisir, je n'ai rien à refuser à de bons enfants comme vous; allez, la musique.

Air : *Sultan Mustapha.*

Quand l'bon bourgeois s'repose et dort, } *bis*
L'plaisir veille à la Maison d'Or. } *en chœur.*
D'la nuit, pourquoi fêter l'retour?
N's'rait-on pas digne de voir le jour?
Voilà les nuits,

Les nuits de Paris,
Nuits entre amis
Bien ou mal choisis,
Voilà les nuits,
Les nuits de Paris.
La nuit, tous les gandins sont gris.

REPRISE.

Voilà les nuits, etc.

CÉSAR.

Pour passer le temps comme il faut } *bis.*
Le gandin court dans un tripot. }
C'qu'en trente ans son père amassa
Il va le perdre au baccarat.

REPRISE.

Voilà les nuits, etc.

CÉSAR.

Un p'tit jeune est victim' d'un grec } *bis.*
On soup' mal avec du pain sec... }
Il fut dupe un instant, c'est bon...
A son tour il devient fripon.

REPRISE.

Voilà les nuits, etc.

CÉSAR.

Sur le bord de l'eau, qu'il fait noir, } *bis.*
C'est un vrai temps de désespoir. }
Un homme s'élance, on crie au secours!...
Puis, plus rien... la Sein' suit son cours.

REPRISE, *à mi-voix.*

Voilà les nuits, etc.

CÉSAR.

Si vous voulez de ces folles nuits-là } *bis.*
L'résumé final, le voilà : }
Des baisers, des chants et des fleurs,
De l'or, de la boue et des pleurs.

REPRISE.

Voilà les nuits, etc.

Cette fois, parmi les soupeurs, c'est du délire! Ces messieurs ferment leur entendement aux allusions du chiffonnier. Seul, le compère risque cette remarque, qui n'est pas sans profondeur :

— *C'est amusant, mais c'est triste*... Cet homme-là a un crêpe dans ses chiffons.

Mais le beau Gaston est enchanté :

GASTON. — Bah! C'est un charmant convive, et j'ai hâte que nous fassions plus amplément connaissance.

CÉSAR. — La connaissance est déjà faite... Vous ne me connaissiez pas avant ce soir, vous, c'est possible... mais moi, je vous connais depuis longtemps...

JULES. — Vraiment... Nous avons l'honneur d'être connus de monsieur César...

CÉSAR. — Ne sommes-nous pas tous des nocturnes... Ne sommes-nous pas tous des enfants de la nuit... Chacun dans sa partie... c'est vrai... Vous pour vous tuer, moi pour vivre. Mais au résumé tous des serviteurs à mame la lune.

JULES. — C'est vrai, il n'y a que la nuit qu'on s'amuse à Paris.

CÉSAR. — Et la preuve, c'est que depuis longtemps déjà j'ai fait, pour mon usage particulier, des appréciations sur vos personnes...



Phot. Pesme.

Mlle JULIA (Folies).



Phot. Pesme.

Mlle ALINE (Délassements).



Phot. Pesme.

Mlle ALIX ROGER (Délassements).



Phot. Radoult.

Mlle JENNY (Bobino).

MARTHE. — Vraiment... Oh! dites-nous-les, monsieur César.

TOUS. — Dites-nous-les.

Et César leur parle, dans un *crescendo* de mépris et de férocité. Il débute par le chef de bande :

CÉSAR. — Vous, vous appelez Gaston Bézuchet... Votre père vendait de la bimbeloterie.

TOUS, *riant*. — Bravo!

GASTON. — Ah! mais!

CÉSAR. — Attendez donc, je commence; vous vivez aux dépens des autres... Vous faites des dîners comme les autres font le foulard... Dans notre monde, on vous appellerait pique-assiette... Ici, vous n'êtes qu'un parasite, un mot qui a du chic.

GASTON. — Assez! je vous défends de continuer!

JULES. — Laisse donc... il est amusant.

CÉSAR. — Vous êtes l'ami de ceux qui ont de ça. (*Il indique l'argent.*) Votre amitié se paye comme l'amour de bien des dames... Si je voulais vous prêter mes économies, vous me tutoyeriez et me donneriez des conseils pour ma toilette!

GASTON. — Coquin!

MARTHE. — Il connaît tout le monde.

CÉSAR. — Tout le monde comme vous dites, madame... vous comprise...

Ici, le chiffonnier se transfigure en prophète, et nous montre comme un Cazotte ressuscité :

CÉSAR. — Quoique vous ne soyez que du demi-monde, vous posez pour la femme sérieuse, vous mettez de l'argent de côté, et votre rêve c'est d'éclabousser vos collègues. C'est égal, vous serez portière un jour, c'est votre destinée.

MARTHE. — Ah! mais... j'ai assez vu le chiffonnier, moi, et vous?

Mais César ne se laisse plus interrompre. Au tour de Zizine! Son tort, à elle, est d'avoir trop de cœur :

CÉSAR. — Quant à vous, mademoiselle, vous êtes une



Phot. Franck.

MADEMOISELLE GABRIELLE GAUTHIER (Variétés).

bonne fille, mais, méfiez-vous... Vous avez trop de pitié des messieurs... Ce n'est pas avec son cœur qu'il faut faire l'aumône... Les hommes sont des ingrats et, quand vous

serez vieille, ils ne vous paieront pas les petits bancs plus chers.

RIFFLET. — Zizine, vous entendez!

ZIZINE. — Qu'est-ce qu'il dit donc là?

GASTON. — Il dit... qu'il est ivre... et qu'on a eu tort de le laisser monter... Garçon, dessers le chiffonnier!



MADEMOISELLE COLOMBAT (Délassements).

Auparavant, Mlle Esther exige que le chiffonnier dise aussi son fait à cette soupeuse endormie, — qu'il a contemplée si longuement. César devient triste et grave :

CÉSAR. — Albertine est une paresseuse... c'est la fainéantise qui l'a perdue... Maintenant, elle raconte en pleurant

qu'elle s'est égarée parce qu'on la battait... des mensonges!... C'était une ouvrière... à qui la robe de soie a tourné la tête... elle ne pense à rien... et ne croit à rien... Qu'elle soit riche ou pauvre, aimée ou détestée, elle est toujours la même. Elle ne bouge jamais... elle se repose; on dirait qu'elle est fatiguée à l'avance du mal qu'elle aura quand elle sera obligée de faire des ménages pour vivre.

MARTHE. — Comme vous la connaissez!

CÉSAR. — Si je la connais... Je crois bien! C'est ma fille.

Stupeur et tapage. Le garçon revient :

— Messieurs, messieurs, pas si haut, il est cinq heures du matin; vous allez réveiller les voisins.

« Biches » et « gandins » reprennent en sourdine la chanson du chiffonnier, et le décor change.

***

Qu'elle est lugubre et cruelle, cette « scène de revue », en son outrance documentaire! Je ne puis croire qu'elle ait égayé les Parisiens du Second Empire. Et le curieux, c'est sa parenté si proche avec cette fameuse page de *Monsieur de Camors*, où le « chiffonnier à longue barbe grise », humilié par le héros d'Octave Feuillet au sortir d'un restaurant de nuit, prend aussi sa sévère revanche :

Une heure plus tard, Louis de Camors et le prince d'Errol, en compagnie d'une demi-douzaine de convives des deux sexes, prenaient possession d'un salon de restaurant dont on nous permettra de respecter le huis-clos.

Aux lueurs pâles de l'aube, ils sortirent. Il se trouva qu'à ce moment même un chiffonnier à longue barbe grise errait comme une ombre devant la porte du restaurant, piquant de son crochet les tas d'immondices qui attendent le balai de la voirie municipale. Camors, fermant son porte-monnaie d'une main peu assurée, laissa échapper un louis, qui alla se perdre au milieu des débris fangeux accumulés contre le trottoir. Le chiffonnier leva la tête avec un sourire timide.

— Ah! monsieur, dit-il, ce qui tombe au fossé devrait être au soldat!

— Ramasse-le avec tes dents, dit Camors, et je te le donne.

L'homme hésita et rougit sous son hâle; puis il jeta aux jeunes gens et aux femmes qui riaient autour de lui un regard de haine mortelle, et s'agenouilla; il se coucha la poitrine dans la boue, et, se relevant l'instant d'après, leur montra la pièce d'or serrée entre ses dents blanches et aiguës. Cette belle jeunesse applaudit. Il sourit d'un air sombre, et tourna le dos.

— Hé! l'ami, dit Camors le touchant du doigt, veux-tu gagner cinq louis maintenant?... Donne-moi un soufflet; ça te fera plaisir, et à moi aussi!

L'homme le regarda en face, murmura quelques mots indistincts, et le frappa soudain au visage avec une telle force, qu'il l'envoya culbuter contre la muraille. Il y eut un mouvement parmi les jeunes gens comme s'ils allaient se précipiter sur la barbe grise.

— Que personne ne le touche! dit vivement Camors. Tiens, mon brave, voilà tes cent francs!

— Gardez-les, dit l'autre; je suis payé.

Et il s'éloigna.

Le roman d'Octave Feuillet parut en 1867. La revue de Flan et Blum fut jouée par le théâtre des Délasse-

ments au printemps de 1861. Est-ce en allant un soir rêver à ce petit spectacle que l'auteur de *Monsieur de Camors* entrevit la possibilité d'en combiner le décor et les éléments essentiels avec l'inspiration de la « scène du Pauvre », — legs du génial *Don Juan* de Molière ?



Phot. Ulric Grob.



THÉATRE DU LUXEMBOURG
(Bobino).

CHAPITRE IX

DERNIÈRES ANNÉES DU SECOND EMPIRE

APRÈS LA GUERRE

« Les Français de la Décadence », par Henri Rochefort. — Apparition de la « revue de société ». — Les revues du boulevard. — « Le Royaume de la Bêtise ». — La revue et l'opérette. — Le règne du Chic. — Les « petits crevés ». — L'Exposition de 1867. — Le fusil prussien. — Les « régénérateurs ». — Les Folies-Bergère. — La libération du territoire. — Les destinées de la Revue.

Le « souper à la Maison d'Or » des *Photographies comiques* (1861), l'épisode du louis ramassé dans la boue par le chiffonnier de *Monsieur de Camors* (1867), — ces documents nous renseignent sur les instincts de ceux qu'Henri Rochefort, — en réunissant les âpres chroniques qu'il donne au *Figaro* de Villemessant, — nomme vers ce temps-là, si rudement, « les Français de la Décadence ».

Encore agréable aux environs de 1860, le parisia-

nisme boulevardier commence pourtant à se vulgariser déjà. Et si le ton de la revue ne s'abaisse pas encore jusqu'à notre grossièreté actuelle, elle subit toutefois un



CH. POTIER.

changement de tenue qui n'est pas toujours à l'honneur du goût parisien.

Partout, la revue règne. Et certes, ces revues du Second Empire peuvent paraître, dans leurs dehors, bien






Mlle **Nelson** (la Dame de Carreau), Mlle **Renault** (la Dame de Pique), Mlle **Maria** (la Dame de Cœur), et Mlle **Léonie** (la Dame de Trèfle), dans *Vive la joie et les pommes de terre* (Folies-Dramatiques, 1859).

26.

plus somptueuses, bien plus brillantes, que les minces vaudevilles d'actualité qui plaisaient jadis aux fami-



MADEMOISELLE LÉONIE, des Folies-Dramatiques.
Rôle du Chapeau Mousquetaire, dans *Il pleut ! Bergère* (1860).

liers des petits théâtres. Très souvent, elles ont pour auteurs des hommes de talent et d'esprit. C'est le temps où M. le marquis de Massa devint le « revuiste »

attitré du grand monde impérial. En attendant de faire jouer à Compiègne ses fameux *Commentaires de César*,



MADEMOISELLE MARIA, des Folies-Dramatiques.
Rôle du Chapeau Espagnol, dans *Il pleut! Bergère* (1860).

M. de Massa donne au château de Mouchy, le 19 décembre 1863, *Les Cascades de Mouchy*, revue dont les

interprètes furent le comte et la comtesse de Pourtalès, le marquis et la marquise de Galliffet, le duc de Mou-



MADEMOISELLE CHABERT, des Bouffes-Parisiens.
Rôle des Folies, dans *Le Carnaval des Revues* (1860).

chy, MM. Emmanuel Bocher, Charles Haas, Raymond Seillière, de Saint-Maurice, le baron A. Finot.



MADEMOISELLE BADER, des Variétés.
Rôle de Madame de Bellevillo, dans *Sans queue ni tête* (1860).

Dans un parc orné de rocailles, la « Fée », — Mme la comtesse de Pourtalès, — apparaissait au compère, — M. le marquis de Galliffet, — Grec en exil, et lui détaillait les attraits de Paris :

LA FÉE.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Vous allez voir le Paris que l'on rêve,
Paris bruyant, actif, joyeux, léger,
Où comme autant de vagues sur la grève
On voit venir les flots de l'étranger!...
Vous y verrez le faste et l'opulence,
Le sot orgueil, la fière pauvreté,
Des parvenus tout bouffis d'insolence,
Des grands seigneurs pleins de simplicité.
Vous y verrez, sans chercher aventure,
De frais minois, des cheveux blonds ou noirs,
De grands yeux bleus qu'on promène en voiture,
De petits pieds glissant sur les trottoirs...
Et vous verrez, si le génie abonde
Dans cette ville aux succès triomphants,
Que les Français, premier peuple du monde,
Que les Français sont tous de grands enfants.

Elle a, cette revue, son importance historique, puisqu'elle marque, je crois, l'origine première de la « revue de société ».

Et sur le boulevard, des chroniqueurs étincelants, des dramaturges presque célèbres, — par exemple, Lambert Thiboust, — ne dédaignent point d'écrire des revues. Aux Délassements, à Bobino, les revues

sont alertes, pimpantes; elles gardent du style, une sorte de grâce et de naturelle aisance. Mais elles sont vides à faire peur, vides à rejoindre le néant!



Phot. Carjat.

MURRAY, BURGNY, DENIZOT.
Dans *V'lan ça y est*
(Revue de Bobino).



Phot. Carjat.

MURRAY, rôle de Pâris.
Mlle JENNY, rôle des Délassements-Comiques.
Dans *V'lan ça y est*
(Revue de Bobino).

Le public d'alors, — si nous en jugeons par les revues qui lui sont offertes, — se caractérise surtout par sa prodigieuse futilité. Et les revuistes paraissent prendre

conscience de la médiocre qualité de l'effort que ce public exige. Je crois les voir ironiser dans les titres de leurs œuvrettes. *Le Royaume de la Bêtise*, *Oh! là, là!*



COUCOU! AH! LA VOILA!

REVUE DE L'ANNÉE 1861 EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR M. SAINT-AGNAN CHOLER

Décors de M. V. SIMON. — Costumes dessinés par M. CHATINIÈRE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Luxembourg, le 1er janvier 1862

---

qu'c'est bête tout ça, *V'là les bêtises qui recommencent* : telles sont les étiquettes synthétiques qui avertissent le spectateur et sans doute l'attirent. Parfois, — et plus hardiment encore, — ces revuistes ont le front de s'approprier quelqu'une de ces « scies » à la mode qui en-

PRIX : 50 CENTIMES — LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES — PRIX : 50 CENTIMES

RUE VIVIENNE 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE



LE
ROYAUME DE LA BÊTISE

FANTAISIE EN TROIS ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

M. A. DE JALLAIS

MUSIQUE DE M. E. DÉJAZET

Décors de M. PELETTE; costumes dessinés par MM. STOPP et MONRÉAL, exécutés par Mmes SALLERIN et M. LANDOFF; machines de M. JULES BOULNOIS.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-DÉJAZET, LE 9 FÉVRIER 1867

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE CANARD, L'AQUARIUM.	MM.	OSCAR.
LARFAILLOU LE PHOQUE...		LEGRENAY.
LE MACARON..............		ALLART.
JEANNOT, TÊTE-A-CORNE..		DUBOIS.
LE CURE-DENT............		DAILLY.
TRICHMANN................		DAUBRAY.
BARBILLONNET............		RICARD.
CRÉTIN DE SAINT-IDIOT...		ARMAND.
UN SOLLICITEUR, UN GARDE		EMILE.
UN SOLLICITEUR, UN TAMBOUR....................		DESMOTS.
MACADAM, LE CONCIERGE, MARCHAND DE JOURNAUX.		BIENVENU.
UN SOLLICITEUR, UN FACTEUR....................		DEMAY.
UN SOLLICITEUR...........		BERBOUT.
UN JOCKEY................		MAURICE.
LA BETISE................	Mmes	BOISGONTIER.
L'ESPRIT, ORESTE, LE GANDIN....................		MILLA.
LA CRITIQUE, JEANNOT, UN OFFICIER....................	Mmes	DAUDOIRD.
LA NOUVEAUTÉ, LE JOUR DE L'AN, UN MÉDECIN........		LEMONNIER.
LA MARQUISE DE LA DINDONNERIE..................		DELORME.
LE SCRUPULE, UN CHATEAU L'HUITRE MARENNE........		LEROUX.
LA VOGUE, L'AUVERGNATE, LA CARPE..................		ANTONY.
LE SONNET, UN CHATEAU, SAPHIR....................		LAGNEAU.
BOUQUET A CHLORIS, UN CHATEAU, UN APOTHICAIRE...		THÉVENIN.
LA GIROFLÉE, LA CUISINIÈRE		DAROCY.
LE MADRIGAL, LA POUPÉE, L'HUITRE D'OSTENDE		SUZANNE SILVA.
LE BON MOT, LE COQUELICOT, L'HUITRE ORDINAIRE		A. ROGER.
LE REBUS, UN CHATEAU, L'HUITRE PIED DE CHEVAL		L. BENARD.
LE BON SENS, LA TULIPE, LE GAMIN, UN MEDECIN..	Mlles	MONROT. ET BLANC.
L'ANAGRAMME, LE GRENADIER, LA NOURRICE.......		MARIETTE.
LA MODESTIE, LE MARCHÉ AUX FLEURS, UN MÉDECIN		GÉRARD.
LE BOUT-RIMÉ, LA ROSE, L'HUITRE ARMORICAINE..		RÉGINA.
LE QUATRAIN, LE SOUCI...		ANGÈLE.
LE COQ-A-L'ANE, UN APOTHICAIRE....................		JULIA.
UNE MARCHANDE DE JOURNAUX, UNE HUITRE.......		ANAIS.
UNE DAME D'HONNEUR, UNE HUITRE..................		JULIE.
UNE DAME D'HONNEUR, UNE HUITRE..................		MINA.
UNE MARCHANDE DE BRIOCHES, UNE HUITRE.......		CARRET.
UNE HUITRE................		JEANNE.

chantent le boulevard à proportion que leur sens est moins explicite, plus momentané : *Tu vas me l'payer, Aglaé! Coucou, ah! la voilà! Pan, dans l'œil! Ohé! les*



MADEMOISELLE DE GÉRAUDON, des Variétés.
Rôle de l'Étoile du Berger, dans *Oh! là, là! qu'c'est bête tout ça* (1860).

p'tits agneaux! Vive la joie et les pommes de terre... Voilà, pour les années soixante, des modèles de ces cris dont l'ésotérisme absorbera un jour l'attention des phi-

PRIX 50 CENTIMES

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

PRIX 50 CENTIMES



OHÉ! LES P'TITS AGNEAUX!

Revue de l'année 1857, mêlée de chants et de danses, en trois actes et dix tableaux précédés d'un prologue,

PAR

MM. TH. COGNIARD ET CLAIRVILLE

MUSIQUE NOUVELLE DE M. J. NARGEOT

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 19 DÉCEMBRE 1857.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PERSONNAGES DU PREMIER ACTE.

Prologue.

UN MONSIEUR	MM. Ch. Potier.
LE CHEF D'ORCHESTRE	Raynard.
UN TITI	Colbrun.

Premier Tableau.

M. OUF	MM. Leclère.
PREMIER COURRIER	Thierry.
DEUXIÈME COURRIER	Bazin.
TROISIÈME COURRIER	Chénier.
QUATRIÈME COURRIER	Candeille.
UN MONSIEUR	Al. Michel.
RIQUIQUI	Mlle Alphonsine.
PRISETTE	Gennetier.
MERLUCHE	Félicie.
TRINETTE	Madeleine.
LES BAINS DE HOMBOURG	Mlles Suzanne.
LES BAINS DE SPA	Dammen.
LES BAINS DE TROUVILLE	De Géraudon.
LES BAINS D'ÉTRETAT	Rose Deschamps.
QUATRE GARÇONS	
SIX PÊCHEUSES DE MOULES	

Deuxième et troisième Tableaux.

M. OUF	MM. Leclère.
UN MARCHAND DE PARAPLUIES	Blondelet.
UN MARCHAND DE COCO	Delière.
UN LIMONADIER	Al. Michel.
LE GAZON	F. Heuzey.
LE PÈRE LATREILLE	Ambroise.
RIQUIQUI	Mlles Alphonsine.
LA CHALEUR	J. Fereyra.
SIX DIRECTEURS DE THÉATRES	
CINQ GARÇONS DE CAFÉ	
VENDANGEURS ET VENDANGEUSES.	

lologues et dont l'emploi indiscret « parisianise » de notre temps, tant bien que mal, les étrangers.

De 1860 à 1865, un historien attentif saurait saisir le



VOILA LA CHOSE!

REVUE DE L'ANNÉE 1862, EN TROIS ACTES ET VINGT TABLEAUX

PAR

MM. ERNEST BLUM & ALEXANDRE FLAN

PRÉCÉDÉE DE

LE PAYS DES JOURNAUX

PROLOGUE EN TROIS PARTIES

Musique de M. A. D. Duvivier, décors de M. E. Fromon; costumes dessinés par M. Cornillet et exécutés par M. Happel et Mme Alexandrine

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES DÉLASSEMENTS-COMIQUES, LE 24 DÉCEMBRE 1862

moment exact où se transforment sensiblement les préférences, et peut-être aussi la composition du public qui fréquente les petits théâtres de Paris. A l'égard de la « revue de fin d'année », cette évolution — elle ira jus-

qu'où? — n'a point pour effet de hausser l'esthétique du genre.

Jadis, à travers les impromptus de Favart, nous



LACHEZ TOUT!

REVUE EN TROIS ACTES ET QUINZE TABLEAUX

PAR

MM. ERNEST BLUM ET ALEXANDRE FLAN

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES DÉLASSEMENTS COMIQUES, LE 30 DÉCEMBRE 1863

Airs nouveaux de M. DIACHE; costumes dessinés par M. CORNILLET, exécutés par M. HAPPEL; décors de MM. FROMONT et PELETTE.

---

avons entrevu tout ce que la littérature dramatique d'actualité offrait, au dix-huitième siècle, de raffinement imprévu et de ravissant libertinage. Plus tard, les « revues » du Directoire, du Consulat, du premier

Empire, puis de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, eurent encore un certain air de bonhomie aimable et bourgeoise. En 48, le feu d'artifice de la



LES

SUPPLICES DES FEMMES

REVUE FANTAISISTE EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR

MM. A. DE JALLAIS & VICTOR KONING

MUSIQUE NOUVELLE DE

MM. EUGÈNE DÉJAZET & PAUL BLAQUIÈRE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Déjazet, le 4 septembre 1865.

---

revue « politico-sociale » consume décidément les dernières réserves de verve satirique et de pensée. Quarante-Huit avorte, et, de l'expérience républicaine,

la foule parisienne conserve seulement une terrible défiance contre les idées.

Or, les idées se vengent. Désormais, tout l'effort de



QUE C'EST COMME

UN BOUQUET DE FLEURS

REVUE EN 3 ACTES ET 12 TABLEAUX

DE MM. HENRI THIÉRY ET JULES RENARD

Représentée pour la première fois au Théâtre des Folies Dramatiques, le 23 décembre 1868

---

nos revuistes sera pour symboliser, soit par des couplets licencieux, soit par des exhibitions de chair, l'instantanéité du *plaisir*.

Mais quoi de plus fuyant et de plus éphémère que le plaisir, si aucune spiritualité ne l'accompagne et ne l'assaisonne? Les années où tourbillonne cette pour-



LES CANARDS L'ONT BIEN PASSÉE!

REVUE EN TROIS ACTES ET SEPT TABLEAUX

PRÉCÉDÉE DE

LA VEILLÉE EN BOURGOGNE

PROLOGUE

PAR

M. WILLIAM BUSNACH

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Folies-Marigny, le 23 décembre 1866

suite effrénée du plaisir brutal, les œuvres qui, vainement, s'accrochent à immobiliser ses images, en vérité, il devient presque impossible à l'historien, — même patient, — de s'en souvenir...



Non! ne cherchons point dans les « revues de fin d'année » de quoi traduire les caractères délicats d'une époque qui fut, — nous le savons par ailleurs, — si douée d'agrément et de douceur, si jolie et si fringante, si frivole et si finement insoucieuse. Le charme secret de ce Second Empire, qui garde pour nous le prestige des élégances qu'on n'a pas connues, ce n'est point la revue qui nous le dirait, mais l'opérette. La grande opérette philosophique et littéraire d'Henri Meilhac, de Ludovic Halévy, de Jacques Offenbach, fit alors trépigner Paris d'une joie vraiment exquise et diabolique. Et comme l'opérette n'est pas sans parenté avec la « revue », — dont elle apparaît, au contraire, comme une sorte de transposition supérieure et poétique, — c'est en elle que nous parvenons à saisir, à nous figurer le nihilisme souriant du Second Empire...

Mais la « revue » proprement dite annonce, dès ce temps-là, ce qu'elle deviendra vers la fin du siècle. Le texte y prend une importance sans cesse diminuée, en comparaison de la magnificence de la « mise en scène ». Et, par degrés, la revue s'écarte de l'ancien vaudeville à intentions satiriques, pour se rapprocher de la pure féerie, ou se confondre avec ce que le vocabulaire de Paris nomme la « pièce à femmes ».

N'espérons plus d'elle nulle fantaisie, nulle philosophie, si ce n'est une « blague » assez stérile de la veulerie contemporaine. Voici « le Chic », roi de l'époque, un

roi méprisant envers autrui et sans estime pour soi-même :

LE CHIC (1).

AIR : *Beauté.*

Au temps jadis, on vit régner en France
La gloire acquise ou l'éclat patricien;
L'amour, l'esprit, la beauté, l'élégance,
Mais me voici!... Tout cela n'est plus rien.

On a du chic. Qu'importe tout le reste?
On n'en a pas. Gare au mépris public!
Pas d'chic, dit-on; elle est douce et modeste.
Il a du cœur et du talent... pas d'chic!

Avoir du chic, c'est tâcher de paraître
Ce qu'on n'est pas; c'est, fils d'un épicier,
Se donner l'air d'avoir bien voulu naître,
Et, fils des preux, c'est vivre en palefrenier!

Avoir du chic, c'est se faire un panache
De vices vrais, — ou pas vrais; c'est traiter
L'amour de blague et papa de ganache;
C'est n'aimer rien et ne rien respecter!

J'ai mes forçats, mes martyrs, mes victimes,
Et tel qu'on voit triompher en public
Traîne souvent, — châtiments légitimes, —
Un lourd boulet dans les bagnes du chic.

Ces couplets pessimistes illustrent *Je me l'demande*, revue de l'année 1866, par M. Saint-Agnan Choler (théâtre des Folies-Saint-Germain). Le « chic » d'alors,

(1) Mme Eudoxie Laurent.



MONTROUGE.

qu'est-ce au juste? En présence de Mlle Bébé-Toutou (1), dont le nom dit assez la profession, le ménage Barbe-Bleue nous l'indique dans cette même œuvrette. Mme Barbe-Bleue y est femme de sport et elle mène à la cravache le Barbe-Bleue légendaire :

BARBE-BLEUE (2). — Je suis si éreinté! Si vous saviez quelle vie de polichinelle nous faisons! Le jour...

MME BARBE-BLEUE (3). — Au bois, à cheval, au cricket.

BARBE-BLEUE. — Le soir, poser au théâtre!

MME BARBE-BLEUE. — Et la nuit, tailler un bac, cotillonner au bal, ou casser des assiettes au cabaret.

BARBE-BLEUE. — C'est vivre, ça. Ah! (*Il bâille et s'endort tout debout.*)

MME BARBE-BLEUE. — Et ça empêche d'avoir des idées de veuvage.

LE COMPÈRE. — Il n'y pense plus, à devenir veuf?

LE CHIC. — Oh! que si, il y pense, et plus que jamais.

MME BARBE-BLEUE. — Oui, mais la force manque. Regardez-moi ça.

LE COMPÈRE. — Le fait est qu'il ne poserait pas pour les Hercules.

LE CHIC. — C'est le chic!

MME BARBE-BLEUE. — Et il est enchanté. Demandez-lui. (*Elle réveille Barbe-Bleue d'un coup de cravache.*)

BARBE-BLEUE. — Hein? Ah! oui, il n'y a rien de mieux porté. J'ai mal à l'estomac, j'ai mal aux jambes, et je ramène... il faut voir comme je ramène.

LE COMPÈRE. — Quel âge avez-vous?

BARBE-BLEUE. — Vingt-sept ans, et du galbe!

(1) Mlle Hervé.
(2) L'acteur Courcelles.
(3) Mlle Montigny.

Le Compère. — J'aimerais mieux vingt-sept ans tout court.

Le Chic. — Épicier, va ! Mais ce qu'il y a de charmant dans la jeunesse, c'est d'être vieux.



BU QUI S'AVANCE

REVUE EN TROIS ACTES ET SEPT TABLEAUX

PRÉCÉDÉE DE

LE RÉVEILLON DES JOUJOUX

(PROLOGUE)

PAR MM. ALEXANDRE FLAN ET WILLIAM BUSNACH

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-MARIGNY, LE 16 DÉCEMBRE 1865.

Barbe-Bleue. — Et le plus beau nom qu'on puisse acquérir, c'est celui que nous portons, nous autres.

Le Compère. — Et comment vous appelle-t-on?

BARBE-BLEUE.

AIR : *C'est un Rubens* (*Barbe-Bleue* d'Offenbach.)

Les p'tits crevés.
Veiller, jouer et boire
Nous mènent vite à cette gloire!
La pomme est aux plus énervés.
On se sent les plus fiers des hommes
D'être à vingt ans ce que nous sommes,
Les p'tits crevés!

(*Ils se rendent.*)

LE CHIC. — On ne le lui fait pas dire!

Mme BARBE-BLEUE. — Et comme ça, je suis tranquille!

LE COMPÈRE. — C'est égal. C'est une drôle d'existence pour une femme comme il faut.

LE CHIC. — Se déguiser en cocotte, c'est le chic.

LE COMPÈRE. — Et ça vous amuse, tout ça?

Mme BARBE-BLEUE. — Quelquefois. (*Donnant un coup de cravache à Barbe-Bleue.*) De la tenue, donc!

A l'un des tableaux suivants paraît « la Prusse », qui vient de conquérir son rang de grande puissance sur le champ de bataille de Sadowa. Auprès d'elle, le « Fusil à aiguille » fait ainsi son propre éloge :

LE FUSIL (1).

Rien n'est gentil
Comm' ce nouveau fusil.
C'est un joujou,
De plaisir, c'est à rendre fou!
Toujours propret

(1) Mlle P. Franck.

Et coquet,
A souhait,
Ça part, repart,
Et repart sans retard.
Je ne laiss' pas
Dans les combats,
A ceux qu'j'abats,
Le temps tout bas
De dire : Hélas !
Rran !... comm' c'est utile !
Et que trouv'ra-t-on
D'aussi bon
Pour les feux de file
Et pour les feux de peloton ?
Il faut ficht' le camp
Devant l'aiguille,
Ou tomber quand
Son éclair brille
Et qu'on entend
De rang en rang :
Rrrrran !

Et ce « fusil-joujou », célèbre alors pour avoir vaincu les Autrichiens, couche en joue les personnages français, comme si le jour était venu de faire taire aussi nos chassepots :

Le Compère. — Ah çà ! Est-ce que vous venez ici pour nous menacer, vous ?

Le Chic. — N'aie donc pas peur. (*Au fusil.*)

Avec votre machine à coudre,
Je vous préviens que vous trouv'rez chez nous
Des p'tits troupiers que, s'il faut en découdre,
Vos quinze coups n'mettraient pas aux cent coups.

Les gaillards ont prouvé, dans maint' bisbille,
Que pour les braver sans péril,
Ça n'est pas l'tout d'avoir l'aiguille,

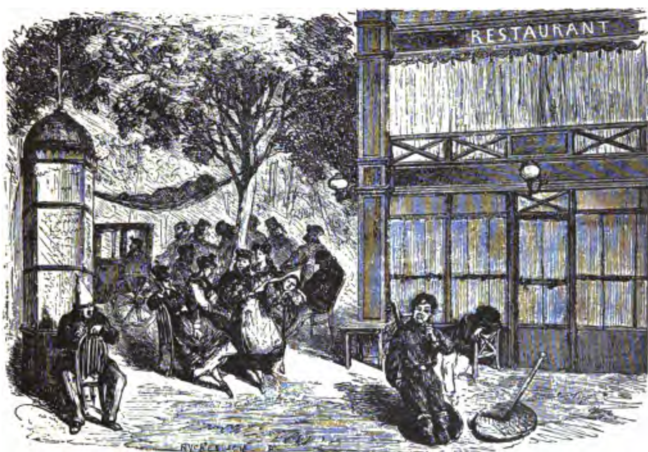


L'ACTEUR CHRISTIAN.

Il faut encore avoir le fil!
Si vous avez l'aiguille, ils ont le fil!

*
* *

Déjà, on approche des derniers « beaux jours de l'Empire ». L'année 1867 fut un temps de faste et



LES VOYAGEURS POUR L'EXPOSITION

REVUE FANTAISIE EN 5 ACTES ET 6 TABLEAUX

DE MM. HENRI THIÉRY ET WILLIAM BUSNACH

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Folies-Dramatiques, le 27 mars 1867

---

d'inquiétude. Tous les pays contemplèrent envieusement cette Exposition universelle qui est demeurée,

dans le souvenir des Parisiens d'alors, comme un spectacle plein de délices et auprès de laquelle les Expositions démesurées, que nous avons vues depuis, ne furent plus, — assurent-ils, — que des foires criardes. L'Empereur a pour hôtes le tsar, le sultan, le roi de Prusse, le comte de Bismarck. Jamais les Tuileries n'ont accueilli une société si splendide, si aimable, si singulière. Paris devient le jardin, — le jardin Mabille, — de l'Europe; et les monarques barbares oublient, — on le croit, — leurs ambitions et leur morgue, pour se divertir sans arrière-pensée et rire aux éclats dans les avant-scènes des petits théâtres.



MADEMOISELLE ESTHER,
des Variétés.

Mais l'Exposition de 1867 s'était ouverte sur l'humiliation de l'affaire du Luxembourg et, lorsqu'elle dut se clore, on apprit à Paris l'exécution de Maximilien, empereur du Mexique.

Dans son mélancolique discours de Lille, Napoléon III croit devoir « signaler les points noirs qui assombrissent notre horizon ». Peut-être ce grand visionnaire apercevait-il déjà les fatalités du dénouement de son

règne ? Eux aussi, les revuistes de cette fin de régime semblent avoir confusément senti l'approche d'une échéance redoutable. Mais, visiblement, ils s'efforcent de n'y point trop songer, ou d'entretenir les illusions.

Dans une revue de 1866, — *Les Thugs à Paris*, par Eugène Grangé et Albert Wolff (Variétés), — Paris-Cascade énumère les inventions de l'année, et n'a garde d'omettre le nouveau fusil prussien; mais c'est pour exclure tout commentaire :

Enfin, de nos armes de guerre
Et du fameux fusil prussien,
De son aiguille meurtrière...
Non ! je ne vous en dirai rien !

Et dès 1864, Th. Cogniard et Clairville, dans *La Liberté des théâtres* (revue des Variétés), mettaient aux prises l'armée française et l'armée allemande, par un grand « tableau militaire », où — sinistre prophétie à rebours ! — le général ennemi capitulait, et défilait suivi des soldats allemands, crosse en l'air...

***

Les Parisiens qui ont vu le Siège et la Commune m'assurent que les petits théâtres jouèrent alors une infinité de « revues » très libres et qui seraient un précieux document sur l'histoire de l'opinion parisienne en 1870 et 1871. Par malheur, le texte de ces revues n'a pas été conservé. L'impression des revues ne recommença

qu'à la fin de 1871, et s'est dès lors continuée régulièrement jusqu'aux environs de 1900. Donc, il serait possible de soumettre les trente dernières années du dix-neuvième siècle parisien à un essai d'analyse pareil à celui que j'ai tenté jusqu'ici. Mais probablement on m'excusera de renoncer à cette esquisse, qui serait trop vide encore pour nous d'intérêt rétrospectif.

A la vérité, ce qui étonne dans les « revues » qui suivirent immédiatement les catastrophes de la Guerre et de la Commune, c'est l'incroyable et rapide aisance avec laquelle le public des petits théâtres parisiens sut retourner, au lendemain d'événements si tragiques, à ses habitudes interrompues d'insouciance futile. Le 24 décembre 1871, le théâtre du Château-d'Eau représente *Qui veut voir la Lune?* « revue-fantaisie » de MM. Hector Monréal et Henri Blondeau, en passe de devenir à leur tour les maîtres du genre. Un « reporter » apporte un lot de brochures relatives aux récentes calamités, plaidoyers écrits par les hommes publics qui veulent expliquer et, s'ils peuvent, justifier leur rôle :

LA REVUE (1), *les jetant dans la cheminée.* — Au feu! au feu!

PREMIER REPORTER (2). — Vous les brûlez?

LA REVUE.

AIR DES *Cinq Odes.*

Si tous les effets ont leurs causes,
Pourquoi noircir tant de papier

(1) Mme Martha.
(2) Mme J. Lorentz.

Pour nous parler d'un tas de choses
Que chacun voudrait oublier; (bis).
La blessure est encor trop vive...
Faux politiques, faux soldats,
Faites, faites votre lessive,
Non, vous ne vous blanchirez pas! } *bis.*



MADEMOISELLE AMÉLIE LATOUR, des Variétés.

Ensuite, paraît un journaliste sérieux, un « type » éclos cette année », ce que l'ironie boulevardière nomme alors « un régénérateur ». La « Revue » se montre sévère : c'est, dit-elle, « un joli raseur, — un de ces prud-

hommes qui, sous prétexte de régénération, voudraient arracher les grelots de notre vieille gaieté française et faire une férule de sa marotte pour en frapper tout ce qui est jeune, tout ce qui est gai, et tout ce qui chante ! »

Elle met à la porte ce gêneur.

Par contre, elle fait le meilleur accueil du monde à cette belle jeune femme, — la « Folie-Bergère » :

LE COMPÈRE (1). — Quelle est cette nouvelle Folie?

LA FOLIE-BERGÈRE (2). — Les Folies-Bergère, le théâtre à la mode, le rendez-vous des biches et des gandins. On boit, on fume, on chante et on se promène. Demandez, faites-vous servir.

AIR DE *La Poudre de Perlinpinpin.*

I

Oui, mon établissement, tout comme l'Alhambra,
S'organise !
Chez moi l'on rit, on chante, on fume et cætera...
Qu'on se l'dise !
Baladzina... ohé du flon-flon !
Moi, je suis les Folies-Bergères,
J'aim'pas ceux qui font des manières.
Viv'le plaisir, et allez donc !...

II

Mes femm's ont des attraits, mon spectacle est charmant.
Ma musique est exquise, et tout ça n'vaut qu'un franc.
Etc.

(1) M. Hittemans.
(2) Mlle Marie Blanc.

Tout cela, en effet, ne vaut pas cher.

Ne soyons pas, toutefois, trop pessimistes. Le divertissement, l'oubli passager de l'infortune sont peut-être



ARISTOPHANE A PARIS

REVUE FANTAISISTE EN TROIS ACTES ET QUATORZE TABLEAUX

PAR

MM. CLAIRVILLE ET GASTON MAROT

Décors de M. [illegible]

MUSIQUE NOUVELLE DE M. DIACHE

Costumes de M. [illegible] et de M[lle] [illegible].

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE [illegible], LE [illegible] 1873.

une condition de vie et de résurrection. Au reste, vers le même temps, les traces ne manquent point d'un souci plus patriotique et plus noble. Et tout Paris s'en

fut acclamer, dans *Forte en gueule*, revue à grand spectacle de MM. Clairville et William Busnach (Château-d'Eau, 22 décembre 1873), le « tableau » sensationnel



LA MALLE DES INDES

REVUE EN TROIS ACTES ET DIX-HUIT TABLEAUX

PAR MM. CLAIRVILLE ET W. BUSNACH

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, AU THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU, LE 12 DÉCEMBRE 1874.

---

qui symbolisait la « libération anticipée du territoire... »

En voici le scénario :

DOUZIÈME TABLEAU

La libération.

Le théâtre change et représente un village dont toutes les portes et les fenêtres sont fermées. Pas un être dans les

rues. On entend, venant du fond du théâtre, une musique militaire qui s'éloigne en jouant une marche prussienne. Quand la musique a presque cessé de se faire entendre, une porte s'ouvre, puis une seconde, puis une troisième. — Un paysan d'abord, puis deux, puis trois se montrent et, sur la pointe du pied, se dirigent vers le chemin où les derniers accords de la musique se font entendre. Là, ils écoutent encore; puis, quand le bruit a tout à fait cessé, tous trois s'embrassent et redescendent en se serrant les mains. A ce moment un carillon se fait entendre avec un tintement joyeux. Toutes les fenêtres s'ouvrent et arborent un drapeau tricolore au milieu de guirlandes de fleurs. En même temps, de toutes les portes, sort une foule endimanchée; on se réunit, on s'embrasse, on remonte sur le chemin parcouru déjà, on se montre au loin le régiment qui vient de partir, on redescend plein d'ivresse, puis on écoute encore. D'un autre côté, et tout à fait au loin, une seconde musique militaire se fait entendre. Elle se rapproche bientôt. Alors tous les bras se lèvent, les chapeaux sautent en l'air, la plupart des femmes redescendent encore, semblent causer entre elles et rentrent dans les maisons. Bientôt les fenêtres et le toit des maisons se couvrent de monde; la marche militaire française se fait distinctement entendre. — Il n'est resté en scène que des enfants et des jeunes gens qui gambadent au fond. Mais à un moment donné, ce groupe fait volte-face, et, marchant au pas, il précède un régiment de ligne,



Eustache-Lorsay pinx.

LASSAGNE.

29

dont les tambours paraissent au fond, précédés de la musique. — La foule envahit le théâtre... On court au-devant des soldats. Tous les drapeaux s'agitent, et quand le régiment traverse le théâtre, une pluie de fleurs tombe de toutes les maisons au cri mille fois répété de : VIVE LA FRANCE !

Depuis ces émotions déjà lointaines, on a plus d'une fois raillé le « chauvinisme de café-concert » qui inspirait alors, comme automatiquement, les revuistes et faisait paraître, sur les planches, l'uniforme du « brave petit troupier » entre une scène de parodie cascadeuse et un ballet de nymphes peu vêtues. Assurément, le contraste pouvait offusquer les délicats. Et pourtant, ce rappel, fût-il déplaisant et gauche, à des réalités d'ordre supérieur, n'est pas sans avoir entretenu peut-être le sérieux sentiment populaire, qui aida la République à accomplir le relèvement militaire de la nation.

***

Souvenir des épreuves terribles de 1870 et de 1871, ce « chauvinisme » persistant, — dont il serait aisé d'esquisser la monographie à travers l'histoire de nos revues de fin d'année, — était encore une des marques du tempérament parisien, qui ne se traduit plus si bien dans la revue contemporaine.

De nos jours, la revue s'adresse à un public très élargi, très composite et dont les goûts ne permettent pas toujours aux auteurs un libre emploi des ressources de leur esprit. Ce public semble devenu tout à fait inapte à sentir ce qui fit jadis l'élégance origi-

nale et irrespectueuse du vaudeville français. Et pourvu qu'on étale à ses yeux éblouis des décors, des danses, de médiocres nudités, — aux accents d'une musique de nègres, — il est content, puisqu'il vient...

Toutefois, lorsqu'un de ces petits « théâtres de genre », qui gardent encore la vraie tradition de Paris, joue une « revue » pimentée de traits d'observation et d'ironie, avec quel entrain joyeux les spectateurs prouvent leur préférence !

Même, ceci donne un espoir.

Peut-être y a-t-il, actuellement, non pas un seul, mais deux publics parisiens. Ces publics vivent encore presque confondus. Souhaitons, pour la « revue », qu'au plus vite ils se séparent. La revue est fille d'Aristophane : elle a tenté Gœthe, Théodore de Banville et M. Maurice Donnay.

Elle demeure un genre trop riche, trop délicieux, trop libre, trop séducteur, et, bien que si ancien, encore trop vierge, — pour que ne naisse pas enfin à Paris le rénovateur, le poète français de la Revue !



TABLE DES GRAVURES

COSTUMES ET PORTRAITS

VIGNETTES ET FAC-SIMILE

PETITS THÉATRES DE PARIS

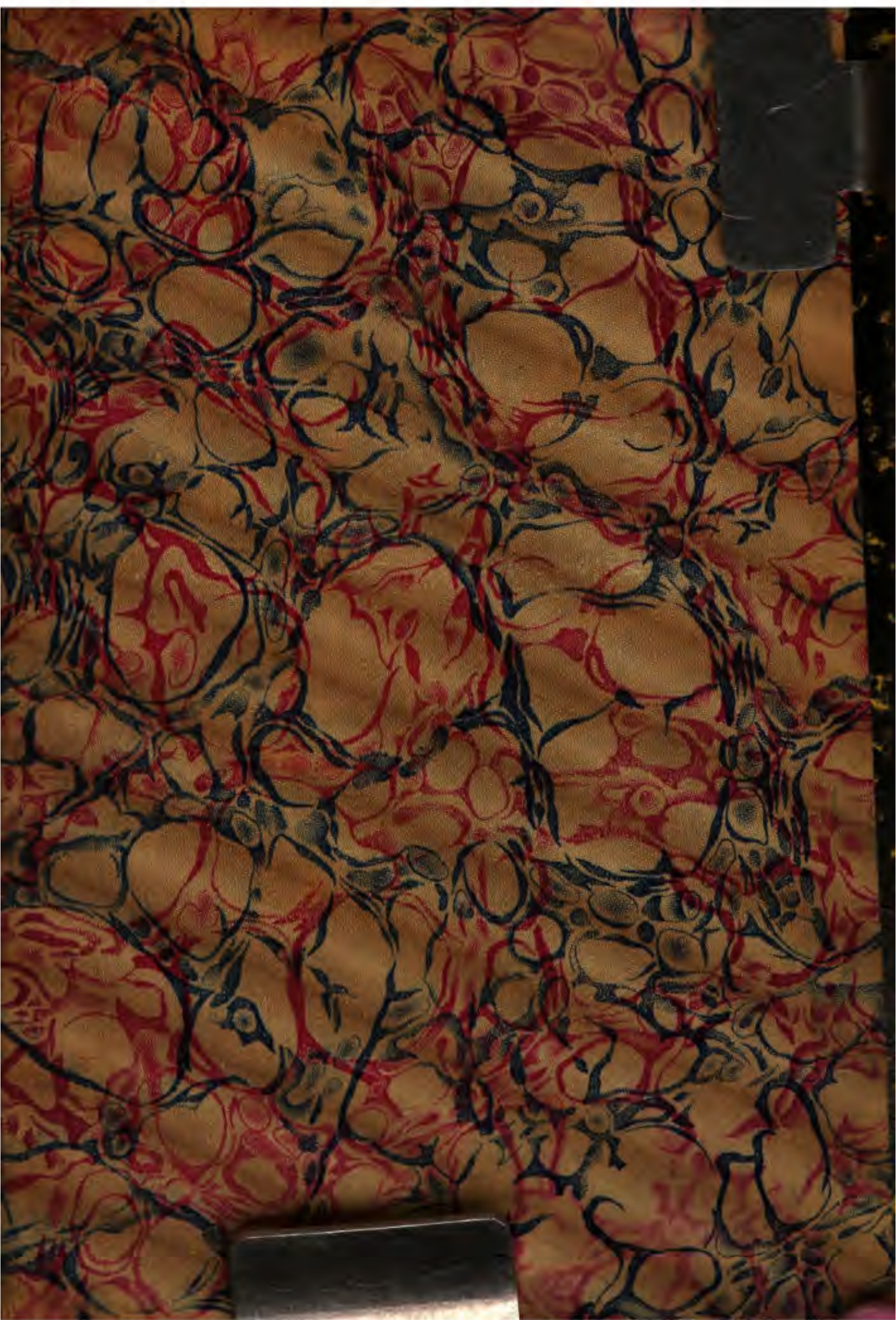
TABLE DES MATIÈRES

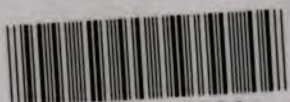
B — 7292. — Impr. Motteroz et Martinet, 7, rue Saint-Benoît, Paris.






89094365731
B89094365731A




89094365731
b89094365731a